

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA REPRÉSENTATION ET LE DISCOURS DES VIEILLARDS  
DANS LES ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES DE GABRIELLE ROY

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
NATHAL MÉNARD

JUIN 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Nous désirons remercier les précieuses et bienveillantes personnes qui nous ont soutenue dans notre recherche littéraire.

Nous remercions Max Roy, professeur et directeur du département d'Études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, pour ses judicieux conseils et pour son regard formateur. Nous remercions aussi Carole Damphousse, secrétaire du département d'Études littéraires, pour son écoute et son chaleureux accueil.

Aussi, nous tenons à témoigner notre reconnaissance à Mamie Lise pour son soutien, ses corrections et son affection, à François pour ses encouragements et sa grande compréhension, à Lucille pour sa présence infallible, à Nicole pour cette communion amicale indescriptible et à Papy Emmanuel pour sa divine protection. D'une façon singulière, nous remercions Olivier pour sa présence, son appui inébranlable, son expertise informatique, pour tout son amour.

Et à toutes celles et à tous ceux qui amicalement et avec humour nous ont soutenue dans cette mémorable aventure littéraire, nous vous remercions sincèrement.

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
RÉSUMÉ .....	iv
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
OBJET ET MÉTHODE DE RECHERCHE .....	7
1.1 Méthodologie .....	7
1.2 Contexte sociohistorique interne.....	18
CHAPITRE II	
LA REPRÉSENTATION PHYSIQUE DES VIEILLARDS.....	22
2.1 Portrait physique .....	22
2.2 Tableau des caractéristiques physiques.....	51
CHAPITRE III	
LA REPRÉSENTATION DES CARACTÈRES DES VIEILLARDS.....	52
3.1 Portrait des caractères .....	52
3.2 Constellation de la bienveillance .....	104
3.3 Constellation de la tristesse.....	105
CONCLUSION.....	106
BIBLIOGRAPHIE .....	120

## RÉSUMÉ

Les vieillards occupent une place importante dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy. À travers le regard de la narratrice et à la lumière des théories narratologiques, cette étude cherche à définir la représentation de ces aînés fictifs et réels par l'analyse des caractéristiques physiques et des indices des caractères. L'étude porte sur les romans autobiographiques *La Route d'Altamont* et *Rue Deschambault* et l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*. Au terme de la recherche sur les personnages, inspirée des théories narratologiques ainsi que des théories de la réception en ce qui a trait au rôle du lecteur, nous constaterons quels sont les caractéristiques et les indices récurrents qui participent à la construction de la représentation des vieillards. L'étape ultime de cette analyse devrait permettre d'établir une distinction entre la représentation des vieillards issus de la famille de la narratrice et ceux de l'extérieur, selon le point de vue de la narratrice.



## INTRODUCTION

L'œuvre de Gabrielle Roy représente un grand nombre de vieillards. Ces personnages se révèlent importants par l'espace que leur a accordé l'auteure, de même que par une fréquence d'apparition que découvre le lecteur. Nous voulons démontrer l'intérêt des ces vieillards en précisant leur représentation. Dans ce but, nous avons choisi de circonscrire le corpus aux écrits autobiographiques de l'auteure, c'est-à-dire les deux romans autobiographiques, *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont*, et l'autobiographie inachevée *La Détresse et l'Enchantement*. Nous cernerons la représentation des vieillards à partir du point de vue de la narratrice, soit Gabrielle Roy ou son alter ego, Christine. À ce jour, aucune recherche n'a été effectuée en ce sens.

Dix-huit récits composent le roman *Rue Deschambault*, publié en 1955. Ce roman relate les souvenirs de jeunesse transformés de Gabrielle Roy lorsqu'elle vivait au Manitoba, à travers le personnage de Christine, ainsi que l'apprentissage du métier d'écrivain et la révélation de ses propres rêves. Le deuxième roman autobiographique, *La Route d'Altamont*, publié en 1966, est constitué de quatre récits qui se déroulent également dans le contexte manitobain. Roy poursuit l'exploration du métier d'écrivain et de sa condition de femme à travers les rencontres et les expériences de Christine, qui se pose de grandes questions existentielles. L'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*, publiée à titre posthume en 1984, rassemble aussi des écrits où les souvenirs de jeunesse sont transformés selon la mémoire et l'inspiration de l'auteure. Cependant, dans ce cas-ci, Gabrielle Roy devient elle-même la protagoniste principale des événements. Deux parties forment l'autobiographie : « Le bal chez le gouverneur », qui raconte ses souvenirs d'enfance au Manitoba et « Un oiseau tombé sur le seuil », qui évoque son premier séjour en

France et en Angleterre, la découverte des premières amours et la genèse de sa vocation d'écrivaine.

Lori Saint-Martin considère qu'entre chercheurs, « critiques littéraires et Gabrielle Roy, on peut parler d'une longue histoire d'amour<sup>1</sup> ». Selon elle, « [vingt-deux ans] ans après sa disparition en 1983, Gabrielle Roy suscite plus d'intérêt que jamais, tant auprès du grand public qu'auprès des spécialistes de la littérature<sup>2</sup> ».

À travers cette masse d'écrits critiques sur l'œuvre royenne, quelques-uns abordent les personnages âgés. Les chercheurs se sont surtout penchés sur les personnages féminins, dont Émilie, la « grand-mère toute puissante » et Éveline ou Mélina – la mère de Christine ou de Gabrielle Roy. Dans « Mère et monde chez Gabrielle Roy<sup>3</sup> », Lori Saint-Martin a analysé, entre autres, les relations intergénérationnelles entre la grand-mère Émilie, la mère Éveline et la petite-fille Christine, de même que la réciprocité entre la mère et la fille, abordant les personnages aînés féminins. Lori Saint-Martin approfondit le thème de la réciprocité entre la mère et la fille dans son article « Structures maternelles, structures textuelles dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy » d'un point de vue rhétorique, « qui donne lieu ici à une *stylistique* au féminin, à un art du récit totalement identifié à la mère<sup>4</sup> ».

---

<sup>1</sup> Lori Saint-Martin, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy. Bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal, Éditions du Boréal, collection «Les Cahiers de Gabrielle Roy », 1998, p. 11.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> Lori Saint-Martin, « Mère et monde chez Gabrielle Roy », dans Lori SAINT-MARTIN (dir.), *L'Autre Lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, Montréal, XYZ, tome I, 1992, p. 117-137.

<sup>4</sup> Lori Saint-Martin, « Structures maternelles, structures textuelles dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy », Claude ROMNEY et Estelle DANSEREU (dir.), *Portes de communication. Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 27-46.

Dans son article, « Père et fille<sup>5</sup> », André Maindron retrace « [c]ertaines figures masculines de l'œuvre<sup>6</sup> », dont celles de monsieur Saint-Hilaire et de Father Perfect, figures qui « tradui[raient] une volonté de rendre hommage à celui [le père] que jeune on n'a pas su comprendre<sup>7</sup> ». Dans son article « L'esthétique de Gabrielle Roy : "Le vieillard et l'enfant"<sup>8</sup> », Myrna Delson-Karan relève les principaux thèmes du récit « Le vieillard et l'enfant » dont les cycles de la vie et la sagesse. Elle s'intéresse brièvement à la relation entre Christine et le vieillard, en présence de qui l'enfant acquiert de la maturité.

Rares sont les chercheurs qui se préoccupent de la situation spécifique des vieillards. Dans un texte intitulé « La petite fille pas trop "sage" de Gabrielle Roy et Monique Genuist<sup>9</sup> », Marie-Diane Clarke se penche sur l'amitié entre les vieillards et les enfants, sans approfondir le sujet. Paula Gilbert Lewis semble être une des seules critiques à s'être intéressée de plus près à la question des vieillards. Dans un de ses articles, « Trois générations de femmes : le reflet mère-fille dans quelques nouvelles de Gabrielle Roy<sup>10</sup> », elle écrit sur les relations intergénérationnelles entre la mère, la grand-mère et la petite-fille. Elle aborde la notion d'identité de femme et de créatrice chez la jeune fille face à l'image positive que renvoient la mère et la grand-mère. Dans son ouvrage *The Literary of Gabrielle Roy : An Analysis of Her Works*<sup>11</sup>, elle

---

<sup>5</sup> André Maindron, « Père et fille », André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*. Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 641-652.

<sup>6</sup> Lori Saint-Martin, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy*, op. cit., p. 124.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Myrna Delson-Karan, « L'esthétique de Gabrielle Roy : "Le vieillard et l'Enfant" », *Francographies. Bulletin de la Société des professeurs français et francophones d'Amérique*, 1988, p. 209-218.

<sup>9</sup> Marie-Diane Clarke, « La petite fille pas trop "sage" de Gabrielle Roy et de Monique Genuist », André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*. Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface du 27 au 30 septembre 1995, op. cit., p. 361-378.

<sup>10</sup> Paula Gilbert Lewis, « Trois générations de femmes : le reflet mère-fille dans quelques nouvelles de Gabrielle Roy », *Voix et Images*, vol. 10, n° 3, 1985, p. 165-176.

<sup>11</sup> Paula Gilbert Lewis, *The Literary Vision of Gabrielle Roy : An Analysis of Her Works*, Birmingham, Summa Publications, 1984, 319 p.

dresse un portrait de l'ensemble de l'œuvre de Roy. Au cours de l'étude, parmi tous les thèmes, elle aborde ceux de la « vieillesse où alternent la tristesse et la fierté<sup>12</sup> », de même que « les liens privilégiés qui se tissent entre les enfants et les vieillards, entre le début et la fin de la vie, car tous, quel que soit leur âge, sont confrontés à l'inévitabilité de la mort<sup>13</sup>.»

Dans un autre de ses articles, « The Resignation of Old Age, Sickness, and Death in the Fiction of Gabrielle Roy<sup>14</sup> », Gilbert Lewis constate que chez les personnages âgés, un grand nombre – plus de vingt personnages – est malade ou alité et plusieurs d'entre eux finissent par mourir. À son avis, la vieillesse dans l'œuvre de Gabrielle Roy « est liée à la faiblesse, à la solitude, à la honte et à l'amertume; en même temps, les vieux incarnent la tradition, l'expérience et la sagesse, tout en étant fiers de leur autonomie<sup>15</sup> ». Paula Gilbert Lewis dresse un portrait global des vieillards de l'œuvre de Gabrielle Roy. Il en ressort des personnages âgés relativement bien portants en général. Mais « [...] en revanche les malades abondent<sup>16</sup> » et la solitude, la fragilité, ainsi que la nostalgie reflètent, selon elle, l'image dominante des vieillards.

Dans la présente recherche, suivant une approche narratologique, nous définirons la représentation des vieillards dans les romans à forme autobiographique et dans l'autobiographie de Gabrielle Roy, à travers le regard de la narratrice autodiégétique, soit en fonction de Christine et de l'auteure elle-même. Nous voulons approfondir le portrait physique et le portrait des caractères de ces personnages. De plus, la relecture de ces écrits nous dévoile un univers où les personnes âgées nous

---

<sup>12</sup> Lori Saint-Martin, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Paula Gilbert Lewis, « The Resignation of Old Age, Sickness, and Death in the Fiction of Gabrielle Roy », *American Review of Canadian Studies*, vol. 11 n° 2, 1981, p. 49-66.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 101

<sup>16</sup> Lori Saint-Martin, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy*, *op. cit.*, p. 101.

apparaissent bien plus optimistes que ce que consigne Paula Gilbert Lewis. Ainsi, à l'encontre de Gilbert Lewis, nous soutenons qu'un nombre significatif de vieillards, loin d'être victimes de nostalgie, de solitude et de maladie, sont optimistes, heureux et plutôt en bonne forme physique, du moins dans les écrits autobiographiques.

Dans ce corpus autobiographique, la nostalgie chez les vieillards n'apparaît pas prépondérante, comme certains chercheurs l'affirment pour l'ensemble de l'œuvre royenne. Il nous semble que la bienveillance des vieillards soit particulièrement importante. Il sera donc intéressant de vérifier dans quelle mesure la bienveillance prédomine sur la tristesse, si tel est le cas. Comme nous l'avons mentionné précédemment, cette recherche s'effectuera à travers le regard de la narratrice et en fonction d'elle, selon les observations du lecteur, c'est donc à partir du point de vue de la narratrice que nous dresserons le portrait des vieillards.

Dans le premier chapitre, nous présenterons le contexte et les paramètres de la recherche. À la lumière des théories narratologiques de Gérard Genette, Philippe Hamon ainsi que Tzvetan Todorov, nous présenterons la démarche méthodologique qui sous-tend le travail. Aussi, nous définirons le contexte sociohistorique interne du corpus. Par la suite, nous examinerons l'instance narrative des romans, à travers laquelle est dressé le portrait des vieux personnages, et sur laquelle nous nous appuyons pour élaborer la représentation des vieillards. Dans le but de circonscrire le portrait des vieillards, nous nous sommes astreinte à un repérage des caractéristiques physiques et à celui des indices des caractères. Ces repérages permettront d'établir des hiérarchies de caractéristiques, suivant le nombre d'occurrences, et ainsi de cerner la représentation des vieillards.

Le deuxième chapitre dresse le portrait physique des personnages âgés. Nous analyserons les descriptions et nous évaluerons les occurrences, afin d'établir une hiérarchie des caractéristiques. Cette hiérarchie sera détaillée à partir des occurrences

les plus significatives. En tout, une quinzaine de caractéristiques seront classées. Ce repérage permettra de définir la représentation physique des vieillards dans les écrits autobiographiques.

Dans le troisième chapitre, nous chercherons à édifier le portrait des caractères, à partir des indices psychologiques repérés, toujours selon le regard de la narratrice. Suivant le nombre d'occurrences de ces indices, nous élaborerons une hiérarchie, à l'instar du portrait physique dans le premier chapitre. Certes, il est utopique d'envisager l'analyse de la totalité des indices repérés. Ce travail pourrait être l'objet d'une autre recherche. Or, nous verrons que les indices significatifs s'imposent d'eux-mêmes et qu'ils ont trait à deux paradigmes bien précis : le concept de la bienveillance et celui de la tristesse. Ces concepts, recelant chacun cinq traits de caractère, nous ont inspiré la création de deux constellations, celle de la bienveillance et celle de la tristesse, que nous détaillerons dans ce dernier chapitre. En nous appuyant sur le point de vue de la narratrice, nous analyserons les traits de caractère les plus significatifs, et ainsi nous serons en mesure d'approfondir et de mieux cerner la représentation psychologique des vieillards fictifs, du moins dans les écrits autobiographies de Gabrielle Roy.

## CHAPITRE I

### OBJET ET MÉTHODE DE RECHERCHE

#### 1.1 Méthodologie

À la lumière des théories narratologiques de Gérard Genette, de Philippe Hamon ainsi que de Tzvetan Todorov, nous définirons la représentation physique et psychologique des vieillards dans un corpus composé des écrits autobiographiques de Gabrielle Roy. Ainsi, notre corpus comprend les romans autobiographiques ou pseudo-autobiographiques, *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont*, et l'autobiographie, *La Détresse et l'Enchantement*. D'après les calculs les plus prudents, on peut affirmer la présence, dans les récits, d'une quarantaine et plus de personnages avancés en âge<sup>1</sup>, c'est-à-dire ayant plus de soixante-huit ans. Ce nombre comprend des figurants, parfois difficiles à dénombrer, étant donné qu'il s'agit de petits groupes ou de petites foules de vieillards; une dizaine, voire une vingtaine, de ces personnages traversent ces récits. De cette quarantaine de personnages aînés, une vingtaine est caractérisée physiquement, la caractérisation pouvant varier entre une seule description et un portrait relativement détaillé. Par conséquent, pour la présente recherche, nous analyserons les descriptions qui ont trait au physique de cette vingtaine de vieillards, afin d'en établir les caractéristiques et les occurrences – des précisions à ce propos seront fournies plus loin. Ce repérage nous permettra, par la suite, de classer des caractéristiques selon leur prépondérance et ainsi cerner, en

---

<sup>1</sup> Pour la présente recherche, nous avons déterminé l'âge de la vieillesse, soit l'âge où les personnages peuvent être qualifiés de vieillards, à 68 ans et plus, considérant l'époque à laquelle l'histoire se déroule, soit entre 1915 et 1939, une époque où les gens mouraient plus jeunes qu'aujourd'hui, et selon de leur état de santé, pouvaient être considérés comme vieillards avant même d'atteindre cet âge.

premier lieu, la représentation physique des vieillards dans les récits autobiographiques et dans l'autobiographie de Gabrielle Roy.

À partir des indices, nous procéderons de la même manière que pour les caractéristiques physiques afin de cerner, dans un second temps, la représentation psychologique ou morale des personnages. Toutefois, en ce qui concerne la représentation psychologique, nous avons retenu les indices repérables des vieillards observés dans les romans autobiographiques et dans l'autobiographie, soit environ une trentaine de vieillards, qui sont ou bien des personnages secondaires ou bien des figurants facilement repérables. Ce choix s'explique aisément puisque, même si certains personnages ne sont pas caractérisés physiquement, leurs gestes, leurs attitudes ou d'autres éléments de description ont valeur d'indices psychologiques. Notons que, parmi tous les vieillards caractérisés physiquement ou psychologiquement, certains prennent une place importante et influencent de façon significative le portrait de l'ensemble des vieillards par leur présence et les nombreux segments narratifs dont ils font l'objet. Ces personnages aînés les plus caractérisés, et donc importants, sont : la grand-mère Émilie Landry, la mère et le père de Christine – Éveline et Édouard, dans les récits autobiographiques –, la mère et le père de Gabrielle – Mélina et Léon Roy, dans l'autobiographie –, monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect et Miss Shaw. C'est principalement à travers eux qu'il sera possible de circonscrire une représentation des vieillards.

### **Caractérisation directe et indirecte**

La méthode utilisée pour élaborer la représentation tant physique que psychologique est en premier lieu un exercice de repérage. Il s'agit de parcourir minutieusement les deux romans autobiographiques et l'autobiographie afin de prélever d'abord tout ce qui a trait au physique, et ensuite tout ce qui a trait au portrait psychologique ou moral des personnages aînés. Tous ces « matériaux » sont systématiquement inscrits et catalogués, afin d'être archivés, puis analysés. Philippe Hamon soutient que « [t]oute description fait donc appel à la compétence du lecteur à classer, à reconnaître, à hiérarchiser, à actualiser des stocks d'items lexicaux<sup>2</sup>. »

Nous distinguons une différence fondamentale entre la méthode pour prélever les matériaux qui serviront à l'élaboration de la représentation physique des vieillards et celle utilisée pour cerner la représentation psychologique. En ce qui concerne la représentation physique, nous avons parcouru les récits en extrayant toutes les caractéristiques physiques auxquelles le lecteur a accès. Que ces caractéristiques soient présentées par la narratrice ou par tout autre personnage, il s'agit de les recueillir et d'en faire une nomenclature que nous désignerons par une constellation de caractéristiques physiques. Nous appelons « directe », à la suite de Tzvetan Todorov, cette forme de caractérisation où la description physique des personnages se retrace à partir de qualificatifs et de descriptions directement tirés du texte. Cela relève d'une activité de lecture syntagmatique. Puisque « la description est le lieu de stockage<sup>3</sup> », selon Philippe Hamon, ce travail méticuleux exige du lecteur de classer les caractéristiques telles qu'il les a détectées dans le texte.

Il y va d'une autre méthode, bien plus complexe que la précédente, en ce qui a trait à la caractérisation psychologique des personnages. Le lecteur procède à un repérage tout aussi consciencieux que pour la caractérisation physique, sauf que, dans

<sup>2</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, PUF, Collection « Écriture », 1984, p. 54.

<sup>3</sup> Philippe Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette université, 1980, p. 48.

ce cas-ci, il est peu fréquent, voire rarissime, que la narratrice ou qu'un autre personnage dresse un portrait psychologique d'un vieillard ou même présente une qualité ou un défaut directement dans le texte, en utilisant un qualificatif spécifique et facilement repérable. C'est plutôt à travers les actions, le discours, les descriptions et tout ce qui est susceptible de tisser les séquences narratives, c'est-à-dire les indices, que se dévoile le caractère des personnages. On parle d'une caractérisation indirecte. Il s'agit cette fois d'une activité de lecture paradigmatique. Ainsi, la matière à extraire n'est pas directement inscrite dans le texte, mais doit être interprétée, traduite en quelque sorte. Hamon précise que, concernant la caractérisation des personnages, dans le flux textuel, « il s'y transmet [d]es signes, indices, indications plus ou moins explicites<sup>4</sup>. » À propos des indices et de l'interprétation du lecteur, Gérard Genette explique que « le récit en dit toujours moins qu'il n'en sait, mais il en fait souvent savoir plus qu'il n'en dit<sup>5</sup>. » Par conséquent, le travail exigé du lecteur devient non seulement complexe, mais il fait appel à son jugement et à son interprétation. Le lecteur doit cerner tous les segments narratifs qui concernent le caractère des personnages. Il s'agit d'une activité de déchiffrement. À partir de ces indices, le lecteur traduit, interprète et reconstitue en mots précis, en qualificatifs, le portrait des personnages. Il compose alors une constellation de qualificatifs qu'il pourra analyser par la suite. Selon Tzvetan Todorov, cette caractérisation est indirecte lorsqu'« il incombe au lecteur de tirer les conclusions, de nommer les qualités : soit à partir des actions dans lesquelles ce personnage est impliqué; soit de la manière dont ce même personnage (qui peut être le narrateur) perçoit les autres ou dont les autres le perçoivent<sup>6</sup> ».

---

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 6.

<sup>5</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1972, p. 213.

<sup>6</sup> Tzvetan Todorov, *Poétique*, p. 64.

### **La situation narrative ou le discours narratif**

Le portrait physique et psychologique des vieillards sera ainsi ébauché à partir des caractéristiques physiques et des indices repérés à travers le discours narratif. Afin de mettre en perspective la représentation des vieillards dans le présent corpus, notre analyse se fera à partir du « point de vue » de la narratrice. À ce propos, Philippe Hamon parle du « personnage focalisateur, celui par les regards, ou le " point de vue ", ou les paroles de qui sont systématiquement présentés, à l'échelle du chapitre ou du paragraphe, les objets, les milieux, les autres personnages<sup>7</sup> ». Pour sa part, Gérard Genette explicite qu'« [i]l est certes légitime d'envisager une typologie des " situations narratives " qui tienne compte à la fois des données de mode et de voix; ce qui ne l'est pas, c'est de présenter une telle classification sous la seule catégorie du « point de vue » [...]»<sup>8</sup> ». À cet égard, nous devons d'ores et déjà préciser deux aspects de notre méthodologie, inspirés des travaux narratologiques de Genette, qui clarifieront ce que l'on entend par « point de vue ». Il s'agit du mode ou l'instance de focalisation, qui répond à « la question *quel est le personnage dont le point de vue oriente la perspective narrative ?* », et de la voix ou l'instance narrative, qui répond à « cette question tout autre : *qui est le narrateur?* »<sup>9</sup>.

### **Le mode ou l'instance de focalisation**

Christine, dans les romans pseudo-autobiographiques, et Gabrielle, dans l'autobiographie, sont respectivement le personnage principal du récit. Et c'est à travers le regard, le « point de vue », les commentaires, les événements et les rencontres de ce personnage que se développe le récit. Tout converge vers ce personnage, qui est également la narratrice – nous y reviendrons. Dans ce sens, nous emploierons la terminologie de Gérard Genette proposant qu'un récit est à

---

<sup>7</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 47.

<sup>8</sup> Gérard Genette, *Figures III*, op. cit., p. 205.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 203.

« focalisation interne » lorsque la narratrice est le personnage principal, et que « nous ne quittons presque jamais le point de vue de [ce personnage]<sup>10</sup> ». Mais, comme le souligne Genette, il ne faut pas « confondre les deux instances de la focalisation et de la narration, qui restent distinctes même dans le récit « à la première personne », c'est-à-dire lorsque ces deux instances sont assumées par la même personne [...]»<sup>11</sup> Dans *Rue Deschambault*, selon le récit<sup>12</sup>, lorsque Christine a entre six et huit ans dans «Mon chapeau rose», un âge indéterminé dans « Ma tante Thérésina Veilleux » – la narratrice relate dans les grandes lignes la vie de sa tante –, a environ seize ans dans «Le jour et la nuit», et finalement lorsqu'elle a entre seize et dix-neuf ans dans le dernier récit «Gagner ma vie...», on comprend que la narratrice porte un regard sur sa vie passée à telle ou telle étape de sa vie, mais qu'il y a une différence entre la narratrice qui narre le récit et l'héroïne plus jeune qui vit les aventures. À ce sujet, Genette mentionne que « [l]e narrateur en "sait " presque toujours plus que le héros, même si le héros c'est lui, et donc la focalisation sur le héros est pour le narrateur une restriction de champ tout aussi artificielle à la première personne qu'à la troisième<sup>13</sup> ».

Toujours concernant l'âge du personnage principal, nous voulons préciser celui de Christine dans *La Route d'Altamont*. Ce recueil pseudo-autobiographique comprend quatre récits. Nous en analyserons trois – puisque le quatrième récit ne contient aucun vieillard – : «Ma grand-mère toute-puissante», où Christine a six ans, «Le vieillard et l'enfant», où elle en a huit, et «La Route d'Altamont» dans lequel elle a vingt-sept et vingt-huit ans. Dans l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*, en toute logique, l'héroïne garde le nom de son auteure, Gabrielle Roy. Dans la première partie, intitulée «Le bal chez le gouverneur», Gabrielle a douze ans et la

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 207.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>12</sup> Nous n'analyserons que quatre récits sur dix-neuf dans *Rue Deschambault*, c'est-à-dire ceux qui mettent en scène des personnages âgés.

<sup>13</sup> Gérard Genette, *Figures III*, *op. cit.*, p. 210.

narratrice aînée relate son histoire, dans un ordre chronologique – en omettant, évidemment, plusieurs événements de sa vie – jusqu’à son départ pour l’Europe, à l’âge de vingt-huit ans. La deuxième partie de l’autobiographie, « Un oiseau tombé sur le sol », met en scène le personnage de Gabrielle jeune adulte, qui a entre vingt-huit et trente ans.

En bref, lorsque nous parlons du mode ou de l’instance de focalisation à travers le présent corpus, il s’agit de focalisation interne<sup>14</sup> sur le personnage principal Christine ou Gabrielle. Parfois, d’autres personnages prennent la parole et donnent leur point de vue sur les événements de l’histoire. C’est le cas, entre autres, d’Éveline ou de Mélina. Mais il faut surtout tenir compte de la narratrice au sujet de la focalisation puisque, à travers le récit, elle ne se contente pas seulement de relater son histoire, les souvenirs, les émotions et les impressions de l’héroïne dont elle connaît les pensées, – puisqu’il s’agit d’elle plus jeune –, fréquemment elle commente sa vie et transmet au lecteur ses réflexions à partir de son statut de narratrice. À ces moments là, le mode devient une focalisation interne sur la narratrice.

Pour résumer la question du mode, le type de focalisation n’est pas toujours constant sur toute la durée du récit. Ainsi, le lecteur est témoin de deux types de focalisation interne. Souvent, il y a alternance entre une focalisation interne sur le personnage principal et une focalisation interne sur la narratrice – par exemple de Christine à la narratrice adulte.

Mais il est important de mentionner que si le personnage principal vieillit, soit dans les récits « Gagner ma vie... » et « La Route d’Altamont », soit dans l’autobiographie avec la narratrice Gabrielle, malgré les changements temporaires de

---

<sup>14</sup> Voir Gérard Genette, *Figures III*, *op. cit.* p. 209-211.

focalisation interne, le type dominant de focalisation reste la focalisation interne sur la narratrice.

### **La voix ou l'instance narrative**

Afin d'utiliser une terminologie qui nous semble le mieux convenir au type de narratrice en cause, nous nous inspirons des théories de Gérard Genette, dans *Figures III*. Le chercheur explique que lorsque « le narrateur est le héros de son récit [...] (qui représente en quelque sorte le degré fort de l'homodiégétique) le terme, qui s'impose, [est celui] d'autodiégétique<sup>15</sup> ». Par conséquent, nous parlerons d'une narratrice autodiégétique. Et comme la narratrice raconte sa propre histoire, déjà vécue, et que « [la] principale détermination temporelle de l'instance narrative est évidemment sa position relative par rapport à l'histoire », nous parlerons d'une « narration ultérieure<sup>16</sup> » (à l'histoire).

Ainsi, le regard qui décrit, narre, commente, interprète et transmet le point de vue du personnage principal – ou parfois d'autres personnages comme le père ou la mère de l'héroïne, monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect ou Miss Shaw – est celui de la narratrice. Et, fait notable, la caractérisation des personnages aînés, à quelques exceptions près – avec la mère de la narratrice surtout –, est transmise au lecteur à travers le regard de la narratrice.

Au moment où Gabrielle Roy publie ces romans, elle a respectivement quarante-six ans pour *Rue Deschambault* et cinquante-sept ans pour *La Route d'Altamont*. En considérant que ces deux recueils de textes sont pseudo-autobiographiques, nous pouvons penser que la narratrice, Christine adulte, qui se

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 253.

<sup>16</sup> Le concept de « narration ultérieure » est emprunté à Gérard Genette (*Figures III, op. cit.*, p. 228-229).

remémore son passé, ses souvenirs, à l'âge que son auteure avait lorsque Roy a écrit ces récits. Mais qu'en est-il vraiment ? Il serait présomptueux d'affirmer cette thèse, mais nous y songeons. Quoi qu'il en soit, pour notre analyse, nous nommerons la narratrice de *Rue Deschambault* et de *La Route d'Altamont* la narratrice adulte ou narratrice Christine.

Pour ce qui est de *La Détresse et l'Enchantement*, Gabrielle Roy a commencé le travail de son autobiographie vers l'âge de soixante-huit ans, – alors qu'elle était devenue elle-même une aînée –, jusqu'à la fin de sa vie, à soixante-quatorze ans. En ce qui a trait à sa narratrice, qui raconte la vie de son héroïne, c'est-à-dire elle-même, de l'âge d'environ douze à trente ans, nous la désignerons narratrice aînée ou narratrice Gabrielle.

Par conséquent, nous observerons le regard des deux narratrices, adulte et aînée, puis nous essaierons de relever les différences et les similitudes entre les deux par rapport au regard qu'elles portent sur les vieillards. Il est à noter que lorsque nous écrivons « la narratrice », sans spécifier laquelle, c'est qu'il s'agit à la fois de la narratrice adulte et de la narratrice aînée.

Dans les œuvres analysées, mis à part quelques commentaires d'autres personnages, rapportés par la narratrice, selon ses souvenirs – par exemple ceux de Father Perfect, de monsieur Saint-Hilaire ou de la mère de l'héroïne qui parle de sa propre mère, etc. – le regard dominant qui caractérise les vieillards, qui les décrit, les commente, c'est celui de la narratrice. Ainsi, l'objet de notre recherche porte exclusivement sur les vieillards, à partir du point de vue de la narratrice. Point de vue ou regard, nous le rappelons, qui est constitué des deux aspects susdits du discours narratif : le mode ou l'instance de focalisation et la voix ou l'instance narrative.

### **Hierarchisation des caractéristiques physiques et des indices des caractères**

Pour repérer et interpréter les données qui concernent les caractéristiques physiques des personnages âgés dans les trois romans, nous nous sommes inspirée des recherches littéraires de Philippe Hamon. Dans le cas qui nous occupe, faute de méthode précise, nous avons élaboré notre propre méthodologie. Nous avons procédé à une relecture du corpus autobiographique, et ce, pour chaque type de caractérisation, physique et psychologique. Ce qui permet au lecteur de reproduire le portrait d'un personnage, c'est l'accès à une description repérable, soit par des caractéristiques physiques ou par des indices, que transmet le narrateur ou un personnage délégué à cette fin. Dans notre recherche, ce personnage « mandaté » à la description est fondamentalement la narratrice. Ainsi, après plusieurs lectures et relectures, nous avons repéré toutes les caractéristiques physiques des personnages âgés et les avons classées systématiquement dans une « grille », selon leur type. Par la suite, afin de déterminer la représentation physique des vieillards, nous avons procédé selon l'importance des caractéristiques physiques. Cette importance est déterminée selon leur fréquence, c'est-à-dire selon les occurrences de chaque caractéristique. Une analyse quantitative fait apparaître une liste hiérarchisée de ces caractéristiques. À cet égard, Philippe Hamon déclare que « [l]ire, c'est non seulement " suivre " une information linéarisée, mais c'est également la hiérarchiser, c'est redistribuer des éléments disjoints et successifs sous formes d'échelles<sup>17</sup>. » L'importance d'une caractérisation n'est pas obligatoirement déterminée par le nombre d'occurrences, certes, mais pour la recherche en cours, nous avons jugé pratique et révélateur de déterminer la force de représentativité des vieillards selon une hiérarchisation des caractéristiques physiques et indicielles, fondée sur leur fréquence dans les textes.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 47.

En ce qui concerne le portrait des caractères des personnages, nous avons procédé de la même manière. Nous avons ainsi déterminé l'importance des caractéristiques psychologiques selon leur fréquence, soit le nombre d'occurrences repérées. Afin d'interpréter les indices recueillis et de les transposer en concepts, soit en termes classifiables, nous faisons constamment appel au jugement, à la compréhension du texte et du discours, ainsi qu'à la sensibilité du lecteur. D'après Hamon « [I]a description, donc, est méta-classement, est texte de classement classant et organisant une matière déjà découpée par d'autres discours<sup>18</sup>. » Cette opération de transposition indicielle est beaucoup plus exigeante pour le lecteur que celle du repérage des caractéristiques physiques, comme nous l'avons vu auparavant.

La description se fait herméneutique, ou sémiologique (au sens médical du terme : la science des symptômes qui permettent de « remonter » à une maladie) : dévoiler, découvrir, ôter les masques, révéler, sonder, déchiffrer, lire, percer à jour, soulever le couvercle, démonter les machines, étudier les coulisses, mettre en lumière, aller au fond des choses [...] sont les métaphores les plus usitées de cette attitude réaliste-descriptive [...]<sup>19</sup>

Ainsi, après avoir transposé tous les indices qui ont trait au caractère, à la psychologie et à la morale des personnages, il devient possible de classer ces indices en caractéristiques concrètes, manipulables et hiérarchisables. Par la suite, on peut procéder à une opération de calcul des occurrences pour chaque caractéristique, circonscrire ainsi un certain type de dominante, puis concevoir une hiérarchie, à l'instar des caractéristiques physiques.

Après avoir parcouru tous les récits et transposé les indices, comme nous l'avons précisé, nous établirons une hiérarchie selon le nombre d'occurrences pour chaque caractéristique. À la suite de cette opération, nous aurons fait apparaître un

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 62.

grand nombre de caractéristiques psychologiques, dont une dizaine plus significatives que les autres. Évidemment, il est utopique de penser analyser toutes les caractéristiques retenues dans cette seule recherche. Encore une fois, nous avons fait des choix. À partir des caractéristiques découvertes, nous avons constaté que deux paradigmes sont clairement convoqués : celui de la bienveillance et celui de la tristesse. Ces paradigmes, que nous appelons concept de la bienveillance et concept de la tristesse, sont constitués de cinq caractéristiques ou traits de caractère spécifiques à chacun, d'où l'idée de constellation. C'est à partir de ces concepts que nous élaborerons le portrait psychologique des vieillards. Nous sommes consciente que notre recherche ne retient que les traits les plus marquants des personnages âgés. Une analyse plus en profondeur de la psychologie de ces vieillards pourrait faire l'objet d'une autre étude.

## 1. 2 Contexte sociohistorique interne

Comme nous l'avons vu précédemment, nous découvrons une narratrice adulte dans les récits de *Rue Deschambault* et dans ceux de *La Route d'Altamont*, et une narratrice âgée dans l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*. Cela dit, en parcourant ces récits autobiographiques, on s'aperçoit que les repères sociohistoriques sont assez flous. Toutefois, à travers le discours du père de Christine dans *Rue Deschambault*, – lorsqu'il relate tout ce que Sir Wilfrid Laurier représente pour lui –, à travers celui de monsieur Saint-Hilaire dans *La Route d'Altamont*, – quand il donne son point de vue sur l'aspect néfaste de la modernité –, et si l'on rassemble tous les segments qui relatent l'histoire des grands-parents de la narratrice adulte et de la narratrice âgée, particulièrement ceux du côté maternel, le lecteur peut non seulement constater des similitudes avec le contexte sociohistorique interne de l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*, mais s'en inspirer comme point de repère. C'est ce que nous ferons dans cette recherche.

Pour situer le contexte, la jeune Christine, dont la narratrice raconte l'histoire, a entre six ans et environ dix-neuf ans dans *Rue Deschambault* et entre six et vingt-huit ans dans *La Route d'Altamont*, comme nous l'avons vu précédemment. En ce qui concerne *La Détresse et l'Enchantement*, Gabrielle Roy raconte sa vie à partir de l'âge d'environ douze ans jusqu'à ses trente ans, soit après son retour de l'Europe, en France et en Angleterre. À partir de ces données, nous sommes plus en mesure de situer l'histoire. On peut dire qu'elle commence vers 1915 pour se terminer vers 1939. Géographiquement, les actions se déroulent d'abord à Saint-Boniface, au Manitoba, jusqu'au jour où la protagoniste part pour l'Europe, à l'âge de vingt-huit ans. L'héroïne, Christine/Gabrielle, est issue d'une famille d'immigrants. Dans les récits pseudo-autobiographiques, les repères sociohistoriques sont plus rares et plus difficiles à détecter, par rapport à ceux de l'autobiographie. Cependant, les informations recueillies à travers tous les récits coïncident entre elles.

Dans l'autobiographie, on constate que les grands-parents maternels de Gabrielle, Élie Landry (1835-1903) et Émilie Jeansonne (1830-1917), ont vu le jour à Saint-Jacques-de-l'Achigan. Ils se sont établis d'abord à St-Alphonse-de-Rodriguez. Lorsque la mère de Gabrielle, Mélina, atteint sa quatorzième année, toute la famille immigré vers le Manitoba, dans l'espoir de connaître une vie meilleure. Du côté paternel, les grands-parents, Charles Roy (1803-1900) et Marcellina Morin (1812-1888), habitent le Québec, à Saint-Isidore-de-Dorchester, et connaissent une vie pauvre et difficile. Léon Roy (1850-1929) quitte sa famille à l'âge de treize ans. Il travaille là où il peut, au Québec, puis aux États-Unis, pour aboutir au Manitoba et de là, voyage un peu partout au Canada pour son travail, surtout du côté des Plaines. D'un côté comme de l'autre, les grands-parents ont connu la misère et ils ont dû travailler très fort tout au long de leur vie. Pour sa part, Léon Roy a su se tailler une place importante au sein de sa communauté, gardant toujours à l'esprit son rêve de coloniser le Canada, et ce, en français.

À quelques reprises, Mélina explique à Gabrielle la situation linguistique difficile du peuple franco-manitobain. De plus, elle lui fait prendre conscience du mouvement migratoire des grands-parents, du Québec vers le Manitoba et des raisons qui ont motivé ce grand déplacement. Éveline, dans le récit «La Route d'Altamont», raconte également à Christine la situation de la langue française dans l'Ouest canadien, de même que les origines familiales. Or, les conséquences qui ont découlé d'une politique linguistique, politique qui abolissait le droit des Franco-manitobains de vivre en français, ont été non seulement de mettre à nouveau ce peuple en état de survie, tel qu'il était avant sa migration dans les Plaines, mais de le flouer dans ses droits identitaires.

De son côté, Léon Roy, le père de Gabrielle, – tout comme Édouard le père de Christine dans *Rue Deschambault* –, se fait congédier en 1915 par le parti politique de l'époque. Suite à cet événement, monsieur Roy – de même qu'Édouard –, connaît une profonde misère psychologique et morale. Ayant déjà disposé de moyens financiers confortables, il se retrouve, lui et sa famille, dans une situation de pauvreté. Alors que Gabrielle doit se faire opérer à l'âge de douze ans et que le père n'a pas les moyens de défrayer le coût des soins médicaux, Mélina Roy explique la situation familiale au « docteur » dans «Le bal chez le gouverneur» :

– Mon mari, fonctionnaire du gouvernement fédéral, pour n'avoir pas caché sa loyauté politique, s'est trouvé en butte à une sournoise persécution et, pour finir, s'est vu mis à la porte, congédié six mois seulement avant l'âge de la retraite dont il a été frustré. Ainsi, dans notre âge avancé, [...] nous nous sommes trouvés démunis, monsieur le docteur, sans revenus assurés. Il nous a fallu vivre du vieux gagné vite dépensé, comme vous pouvez le penser, auquel se sont ajoutés l'aide de mes grands enfants et ce que j'ai pu gagner moi-même ici et là pour des travaux de couture...<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> *La Déresse et l'Enchantement*, p. 20.

C'est dans ce contexte que la jeune femme institutrice – Christine dans le récit «La Route d'Altamont» et Gabrielle dans *La Détresse et l'Enchantement* – désire de tout son être sortir de ce milieu pauvre et étouffant, afin de s'élancer vers de nouveaux horizons. Elle quitte ainsi sa mère, sa famille et son pays natal pour l'Europe, à l'automne de 1937. Gabrielle séjournera en France et en Angleterre pendant vingt mois. Au cours de ces mois, la paix est de plus en plus menacée en Europe. L'Espagne subit une guerre civile et la Deuxième Guerre mondiale éclate en septembre 1939, quelques semaines après le retour de Gabrielle au Canada. Dans ce contexte, les vieillards que Gabrielle Roy rencontre durant son périple en Europe semblent vivre paisiblement et ignorer la situation sociopolitique de l'époque. Du moins, ils n'abordent pas la question de la guerre, à l'exception de Father Perfect qui s'en informe et qui prie pour la paix dans le monde.

Dans ce premier chapitre, nous avons d'abord présenté l'objet de la recherche. Ensuite, notre méthodologique inspirée des théories narratologiques, permet de donner des précisions sur la caractérisation directe et indirecte, sur la situation narrative, ainsi que sur la hiérarchisation des caractéristiques physiques et des indices des caractères. Puis, nous avons situé le contexte sociohistorique interne. Cette clarté des faits nous permettra d'analyser la représentation physique des vieillards au prochain chapitre.

## CHAPITRE II

### LA REPRÉSENTATION PHYSIQUE DES VIEILLARDS

*Ne serait-ce pas qu'il est naturel aux  
petites mains à peine formées, aux  
vieilles mains amenuisées, de se joindre ?*

*La Route d'Altamont*

#### 2.1 Le portrait physique

Dans les romans autobiographiques, *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont*, et dans l'autobiographie, *La Détresse et l'Enchantement*, comme nous l'avons vu précédemment, nous pouvons confirmer la présence d'une quarantaine de personnages avancés en âge. De ces personnages aînés, approximativement un sur deux est caractérisé physiquement, la caractérisation pouvant varier entre une seule description et un portrait relativement détaillé. Par conséquent, pour la présente recherche, nous analyserons les descriptions qui ont trait au physique de cette vingtaine de vieillards, dans le but de repérer les caractéristiques physiques et leurs occurrences. Nous établirons une hiérarchie de ces caractéristiques selon leur fréquence d'apparition.

Les vieillards forment une catégorie de personnages secondaires et de figurants, ce qui explique, en partie, le nombre assez restreint de caractéristiques physiques attribuées aux aînés – c'est un choix de l'auteure. Toutefois, les occurrences sont nombreuses, ainsi que les multiples segments narratifs ou descriptifs qui concernent ces vieillards dans les trois textes. Notons que l'on retrouve peu de

vieillards dans *Rue Deschambault*, outre une vieille Sœur grise et un vieux couple dans le récit intitulé «Mon chapeau rose», la tante Thérésina dans le récit «Ma tante Thérésina Veilleux» et le père de la protagoniste, Édouard, dans le récit «Le jour et la nuit». La presque totalité des caractéristiques physiques ont donc été repérées dans *La Route d'Altamont* et dans *La Détresse et l'Enchantement*. Dans les faits, sur la vingtaine d'aînés caractérisés physiquement – qu'ils soient peu ou assez caractérisés –, on en retrouve huit pour lesquels il est possible de tracer un portrait physique plus détaillé. Il s'agit de la grand-mère Émilie Landry, de monsieur Saint-Hilaire et d'Éveline, la mère de la narratrice, dans *La Route d'Altamont*. Nous retrouvons aussi les parents de la narratrice, Édouard dans *Rue Deschambault*, Mélina et Léon Roy<sup>1</sup>, dans *La Détresse et l'Enchantement*, ainsi que Father Perfect et Miss Shaw, également dans l'autobiographie. Au cours des romans, le lecteur est témoin du vieillissement des parents – plus spécialement celui de la mère de la narratrice –, qui finissent par devenir des aînés.

### Considérations générales sur la vieillesse

Nous voulons apporter ici quelques précisions, d'ordre élémentaire ou naturel, concernant la notion de forme physique chez les aînés. Les vieillards dans les récits que nous étudions évoluent physiquement comme les gens dans la vie réelle : ils naissent en bonne santé, vieillissent et meurent un jour. En clair, il arrive à plusieurs reprises, dans les récits à l'étude, de découvrir un personnage aîné, parfois dans une analepse<sup>2</sup>, à travers certains traits spécifiques de sa jeunesse, d'autres fois en

<sup>1</sup> Les parents de Gabrielle Roy ont eu leur dernière enfant, Gabrielle, sur le tard. La mère avait quarante-trois ans et le père cinquante-neuf ans. Dans les récits, la narratrice – Christine et Gabrielle – parle de son père alors qu'il a déjà atteint la soixantaine.

<sup>2</sup> Gérard Genette, dans *Figures III*, précise deux termes utilisés dans le discours du récit, *prolepse* et *analepse*, reliés à l'ordre de présentation des événements : «pour éviter les connotations psychologiques attachées à l'emploi des termes comme «anticipation» ou «rétrospection», qui évoquent spontanément des phénomènes subjectifs [...] [il utilise] deux termes plus neutres : désignant par *prolepse* toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur, et par *analepse* toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où

prolepse, perdant ses forces. À quelques reprises, la narratrice – et le lecteur – accompagne le personnage jusque dans son agonie – c’est le cas avec la grand-mère Émilie Landry et avec le père Léon Roy. Malgré que la mort soit inéluctable pour tout être humain et qu’elle se trouve, normalement, d’autant plus proche des aînés, nous constatons que, règle générale, les vieillards fictifs dans les récits n’évoluent pas dans une atmosphère morbide qui rappellerait sans cesse cette fatalité. Au contraire, ils sont représentés davantage comme des êtres plutôt actifs et entraînés à utiliser une certaine force physique, comme nous l’avons signalé auparavant – force dont bien souvent des personnages plus jeunes ne savent user, car ils n’y ont jamais été contraints par leur mode de vie –, ce qui leur attribue une forme physique et une santé plutôt bonne, malgré leur fragilité.

Même s’ils montrent une forme physique relativement bonne, les aînés subissent un sort commun : ils faiblissent avec le temps et perdent ainsi des forces. Cet affaiblissement général oblige les vieillards à ralentir leur rythme dans toutes les sphères de leur vie – c’est le lot normal de la vieillesse. Donc, on observe la diminution des forces physiques chez plusieurs personnages, même s’ils restent actifs. Par exemple, Father Perfect souffre de bronchite l’hiver, malaise chronique qui s’aggrave un peu plus à chaque année, ce qui ne l’empêche pas de vaquer à ses occupations. Toutefois, lorsque les symptômes de la maladie se manifestent, il ralentit le rythme de ses activités, afin de préserver ses forces. Pour sa part, le docteur Mackinnon, dans l’autobiographie, qui a « [...] l’air malade, le visage empourpré, de grandes poches sous les yeux<sup>3</sup> », poursuit sa profession, malgré son état de santé. Il visite ses patients à domicile, dont madame Mélina Roy, lorsqu’elle est très souffrante, après une chute, et qu’un plâtre immobilise au lit. Après cette visite, la narratrice aînée est étonnée de réaliser que le docteur Mackinnon ne cesse sa pratique

---

l’on se trouve, et réservant le terme d’*anachronie* pour désigner toutes les formes de discordance entre les deux ordres temporels [...] » p. 82.

<sup>3</sup> *La Détresse et l’Enchantement*, p. 84.

médicale, de surcroît à domicile, car elle se dit intérieurement : « En fait il devait mourir avant maman<sup>4</sup> ». Elle spécifie même que, outre l'état où se trouve ce vieux docteur, « [elle a] pourtant rarement vu un homme si oublieux de ses maux pour ne penser qu'à ceux des autres<sup>5</sup> ». Ainsi, ce vieillard concentre toutes les énergies qui lui restent et les emploie au service des autres.

À part tante Thérésina Veilleux, dans *Rue Deschambault*, qui est décrite comme presque impotente, et ce, depuis sa jeunesse – c'est une femme ultra sensible à toutes les variations de température, à cause de son asthme aigu qui s'aggrave avec les années –, Clémence, une des sœurs de la narratrice aînée, qui souffre d'une forme de schizophrénie assez sévère depuis sa jeunesse et dont la maladie se poursuit à la vieillesse, et les rares vieillards montrés à l'agonie, aucun n'est représenté comme personne complètement invalide et alitée en permanence. La narratrice adulte se souvient que tante Thérésina « naquit dans notre froide province du Manitoba, et ce fut pour elle un malheur<sup>6</sup> ». Plus loin, en parlant de mariage, son entourage se questionne : « "Pauvre Thérésina, qui donc la prendrait avec son asthme!"<sup>7</sup> » Toute sa vie, jusqu'à sa mort, en Californie, où les siens « l'y trouvèrent un jour les yeux grands ouverts et fixes à jamais<sup>8</sup> », Thérésina Veilleux aura eu une santé extrêmement fragile. Ce personnage aîné, qui finit par trépasser, a connu sur le plan de la « santé » une vieillesse difficile<sup>9</sup> et souffrante, à l'image de sa vie entière.

Au cours des récits, le lecteur est témoin du vieillissement de quelques personnages qui franchissent l'âge dit *d'or*. C'est particulièrement le cas pour monsieur et madame Roy, comme nous l'avons vu auparavant. En quelques

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Rue Deschambault*, p. 161.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>9</sup> Situation identique, au plan de la souffrance, pour Clémence, la sœur de Gabrielle Roy, qui souffre de schizophrénie.

occasions, il arrive que le lecteur soit convié à accompagner les vieillards dans leur agonie, jusqu'au trépas. C'est ce qui arrive avec la grand-mère Émilie Landry et le père de la narratrice aînée, Léon Roy, personnages pour lesquels la narratrice raconte avec beaucoup de détails ces événements marquants, surtout en ce qui concerne monsieur Roy : les marques spécifiques de la vieillesse et l'affaiblissement qu'elle cause, les symptômes de la maladie qui s'aggravent, l'étape de l'agonie<sup>10</sup> qui surprend et de la mort inexorable.

### **Les vieillards actifs**

Grâce au repérage et à l'étude des caractéristiques physiques dans l'ensemble des écrits autobiographiques, nous constatons que les personnages aînés sont présentés comme des êtres plutôt actifs, même très actifs dans certains cas, ce qui dénote une bonne forme physique. Ce fait se vérifie clairement avec l'exemple de Father Perfect, lorsqu'il attend patiemment le retour de Gabrielle en autobus à Upshire, en Angleterre. La narratrice aînée détaille la situation :

[...] Father Perfect m'attendait depuis des heures sans doute, avec à ses côtés une grossière brouette que j'imaginai faite par lui-même, sur laquelle nous allions charger mes affaires. Nous nous sommes aussitôt mis en route, presque sans parler, le vieillard gardant son souffle pour pousser la brouette en terrain raboteux. Il me dit seulement qu'au moment de partir à ma rencontre il avait eu l'idée de la prendre pour le cas où je rapporterais des choses de Londres. Je m'offris de l'aider à la pousser mais il refusa d'un mouvement de la tête<sup>11</sup>.

Compte tenu de l'effort et en raison de son âge – il a approximativement soixante-douze ans –, Father Perfect a le souffle court. Malgré tout, il fait preuve d'une grande forme physique. En poursuivant son trajet, non seulement il refuse l'aide de

<sup>10</sup> Le lecteur constate que la narratrice sait réellement ce que signifie une agonie, pour en avoir été témoin à plusieurs reprises.

<sup>11</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 399.

Gabrielle, mais il réussit à discuter avec elle, à lui confier de profondes pensées, des considérations philosophiques même, tout en gardant une gaieté qu'il sait transmettre, malgré les conditions du sol, la diminution de la clarté du jour et l'exigence physique de l'exercice. Voici un exemple notable de cette assertion rapportée par la narratrice aînée.

Nous atteignîmes le vaste champ labouré. Le crépuscule l'envahissait. Ce n'était plus qu'un grand espace tout rempli d'une vague matière bleutée, fluide et si légère qu'elle évoquait bien plus le monde d'au-delà du perceptible qu'une parcelle de ferme mise en repos. Enfin le vieillard abaissa les brancards. Il regarda longuement le champ inondé d'une telle douceur qu'elle paraissait être l'enveloppe à demi transparente du bonheur, malgré tout proche et accessible si nous savions seulement en trouver le chemin, il me dit que la journée leur avait paru longue à Esther et à lui, qu'ils s'étaient languis de moi, qu'il y avait certains êtres auxquels on s'attachait ainsi très vite et qu'on devait regretter cependant toute la vie peut-être, si on avait le malheur de les perdre. Il reprit les brancards, nous avons marché un bout de chemin encore et de nouveau le vieillard s'arrêta pour se reposer et, cette fois, après avoir retrouvé son souffle, il me confia sur un ton gai [...] <sup>12</sup>

Tous les vieillards, sauf exception – tante Thérésina Veilleux par exemple –, démontrent qu'ils sont habitués, depuis leur jeunesse, à travailler fort physiquement, manuellement et de façon régulière. En raison de leurs responsabilités familiales d'antan, leur métier ou leur profession, ils ont été entraînés, pour la plupart, à être actifs et dynamiques, et ils le sont restés, avec moins de fougue, certes. Cependant, la perspective de rester inactifs leur répugne. Élie Landry et sa femme, Émilie, des gens solides et vigoureux, qui en font toujours plus que nécessaire, sont de ceux qui ont travaillé physiquement très fort toute leur vie, comme le relate Gabrielle Roy dans l'autobiographie.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 400.

En un peu plus d'une génération, il [grand-père Landry] avait réussi, aidé de ses fils, à mettre en culture une section entière, c'est-à-dire un mille carré de terre admirablement noire, la terre à blé de l'Ouest, qui rendait à merveille. Il avait créé un beau domaine, maison, grange, jolies dépendances, puits à margelle, silos, et il avait dû mourir heureux, assuré d'avoir laissé à sa descendance une patrie définitive<sup>13</sup>.

Dans *La Route d'Altamont*, la grand-mère Émilie passe quelque temps avec sa petite fille, Christine. Elle se confie beaucoup à l'enfant en lui racontant ses souvenirs. Plusieurs de ces confidences ont lieu lors de la confection de la « catin ». Afin que l'enfant comprenne combien sa grand-mère devait être débrouillarde et travaillante dans sa vie, elle lui confirme qu'elle sait presque tout faire et se compare avec les jeunes. La narratrice relate la scène avec son regard d'adulte :

Les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas le bonheur et la fierté de se tirer d'affaire avec ce qu'on peut avoir sous la main. Ils jettent tout. [...] Moi, jeune, je devais me passer d'acheter dans les magasins. J'ai appris, j'ai appris, dit-elle, regardant au loin dans sa vie...<sup>14</sup>

La grand-mère poursuit en expliquant qu'elle est habituée de travailler de ses mains, puisque « dans son temps », il n'était pas question « d'acheter au magasin » comme on le fait aujourd'hui : « j'ai bien des fois habillé quelqu'un – ta mère, ton grand-père – de la tête aux pieds...<sup>15</sup> » Elle rajoute : « Et encore, des boutons, j'en ai fait dans de la corne de bœuf; avec une alène pour percer les trous, j'y arrivais<sup>16</sup>. » En plus de la démonstration de ses talents, de sa grande débrouillardise et de son cœur à l'ouvrage, elle démontre à l'enfant jusqu'à quel point elle a été travaillante dans sa vie. La narratrice poursuit sa description « [...] comme au temps où des tâches

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>14</sup> *La Route d'Altamont*, p. 15.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>16</sup> *Ibid.*

urgentes la réclamaient du matin au soir et ne lui laissaient pas de répit pour examiner les vastes profondeurs mystérieuses du destin<sup>17</sup>», et que rien ne pouvait l'arrêter.

J'ai peut-être fait tout ce que peut faire une créature humaine. J'ai deux fois construit le foyer, [...], ayant suivi ton trotteur de grand-père d'un point à l'autre du vaste pays. J'ai recommencé au Manitoba, tout ce que j'avais fait là-bas, dans le Québec, et que je pensais fait pour de bon: une maison. C'est de l'ouvrage, [...] Oui, une maison, une famille, c'est tant d'ouvrage que si on le voyait une bonne fois en un tas, on se sentirait comme devant une haute montagne, on se dirait: mais c'est infranchissable! [...] C'est ça la vie, si vous voulez le savoir: [...] une montagne de « barda ». Heureusement qu'on ne la voit pas dès le début, sans quoi on ne s'y aventurerait peut-être pas [...] C'est de l'ouvrage jamais fini, la vie<sup>18</sup>.

Voici un autre passage de *La Route d'Altamont* qui démontre combien grand-mère Émilie a inculqué à son corps – et à son esprit – la notion de travail, et de ce fait, est restée très active. Même devenue vieille, au delà de ses soixante-dix-sept ans, elle bêche et laboure sa terre sous les yeux de sa fille Éveline et de sa petite fille Christine, qui jugent incongru de la voir travailler de la sorte. La narratrice adulte explique :

Tous les ans, à cette époque, c'est un fait qu'on avait vu grand-mère retourner la terre, [...] – « À la fin, maman, lui ai-je [Éveline] demandé, trouvez-vous que cela a du sens, une vieille femme seule cultiver assez de légumes pour nourrir tout un canton?<sup>19</sup> »

Pour son âge, grand-mère Émilie étonne sa descendance du point de vue de la narratrice – et du lecteur – par sa vivacité et son cœur à l'ouvrage.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 24.

Quant au père du personnage principal, il a toujours travaillé très fort pour le gouvernement canadien, entre autres, avec en arrière-plan son rêve de prolonger le Québec « jusqu'à l'autre bout du pays, en sorte qu'y serait réalisé cet heureux équilibre entre le français et l'anglais...<sup>20</sup> » Ainsi, il s'affairait à fonder des colonies. La narratrice se dit à elle-même : « Moi seule de ses enfants n'avais pas connu l'homme des grands projets, des belles réalisations, du rêve profond animant ses clairs yeux bleus.<sup>21</sup> » Le père du personnage principal a effectué d'innombrables voyages durant sa vie et il a lui aussi travaillé fort physiquement. Lors de sa retraite forcée, même fatigué et miné de plus en plus par la maladie, il cultive son jardin, suffisamment grand pour nourrir tout le voisinage de ces beaux légumes, « le fruit du long travail d'été de papa<sup>22</sup> » et il reste très actif.

Pour sa part, la mère du personnage principal, devenue aînée à son tour, après avoir fondé une grande famille et avoir été responsable sur tous les plans du fonctionnement de la maison, elle écoute sa fille qui « Cent fois par jour, lui disait : – Reposez-vous. N'en avez-vous pas assez fait? C'est le temps de vous reposer.<sup>23</sup> » Pas question pour cette vieille femme de rester inactive. Dans *La Détresse et l'Enchantement*, Mélina Roy se rend chez l'oncle Excide et « [...] elle travaille comme une déchaînée [...]»<sup>24</sup>, rapporte la narratrice. La protagoniste ne se gêne pas pour lui dire sa façon de penser : « Alors je me fâchai et dis à maman que c'était ridicule à la fin, une vieille femme de son âge passant son été à trimer chez l'oncle [...]»<sup>25</sup> À l'image de sa mère, Émilie Landry, Mélina Roy travaille la terre dans son vieil âge, – telle mère, telle fille. Même à la fin de sa vie, vers soixante-douze ou soixante-treize ans, alors qu'elle se sent fatiguée, la narratrice aînée spécifie qu'elle

---

<sup>20</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 41.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *La Route d'Altamont*, p. 124.

<sup>24</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 190.

<sup>25</sup> *Ibid.*

l'a vue « pourtant encore plus usée, trouver en elle l'énergie de venir me rendre visite à Montréal. Que de fois nous la verrions encore, et même juste avant sa mort, accourir à l'appel de ses enfants [...]»<sup>26</sup> » Chez tous ces personnages âgés réels ou fictifs, une constante revient : ils ont été très actifs physiquement durant leur vie et ils le restent jusqu'à leur mort.

Nous pourrions citer encore de nombreux segments narratifs qui expriment combien les vieillards ont travaillé fort durant leur vie et qu'ils sont habitués à se dépenser, voire à se surmener physiquement. Ce n'est donc pas rendu à l'âge d'or qu'ils cessent d'être dynamiques. La narratrice adulte exprime parfaitement ce mouvement énergétique, caractéristique notable de cette génération d'ânés, lorsqu'elle relate l'élan de sa grand-mère Émilie : « Tout ce temps, ma poupée avançait. Elle n'avait pour ainsi dire plus besoin de rien, mais trop bien lancée, ma grand-mère ne pouvait sans doute plus s'arrêter<sup>27</sup> », car elle est habituée à travailler avec acharnement. En conséquence, on peut affirmer que les vieillards, dans le corpus autobiographique, restent dans l'ensemble des êtres assez en forme physiquement, voire énergiques, considérant leur âge.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>27</sup> *La Route d'Altamont*, p. 18.

### Caractéristiques physiques hiérarchisées

Après ces considérations, nous pouvons aborder les principales caractéristiques physiques hiérarchisées selon leur nombre d'occurrences. À propos de la hiérarchisation, nous nous sommes inspirée de Philippe Hamon qui propose davantage des idées qu'une méthodologie précise. Selon lui,

Le texte descriptif sollicite [...] de la part du lecteur, la compétence d'une opération particulière, celle de hiérarchie. Un système descriptif, tout le temps qu'il dure, qu'il « occupe » du texte, renvoie perpétuellement le lecteur à sa faculté de comprendre des systèmes hiérarchisés [...] <sup>28</sup>

Ainsi, Hamon stipule que « [t]oute description fait donc appel à la compétence du lecteur à classer, à reconnaître, à hiérarchiser, à actualiser des stocks d'items lexicaux [...] <sup>29</sup>»

Pour l'analyse, nous avons repéré tous les passages qui proposent une description physique des personnages âgés. Ensuite, nous avons systématiquement relevé toutes les caractéristiques physiques mentionnées. Ce sont les occurrences – la quantité pour une même caractéristique – qui déterminent quelles sont les caractéristiques les plus significatives, et ainsi les traits physiques les plus représentatifs des vieillards dans les romans. Ces traits seront hiérarchisés selon les occurrences relevées <sup>30</sup>. Concernant la description, Hamon mentionne que « "l'effet-personnage" d'un récit n'est peut-être que la somme, la résultante d'un certain nombre "d'effets descriptifs" disséminés dans l'énoncé (ici un "portrait" physique, là un portrait d'habitat, etc.). <sup>31</sup> »

---

<sup>28</sup> Philippe Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette université, 1980, p. 46.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>30</sup> Voir le tableau 2.1 des caractéristiques physiques hiérarchisées à la fin du présent chapitre.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 105.

### **Le regard et les yeux**

De toutes les descriptions physiques présentes dans les trois récits, celle du regard occupe de loin la première place. On accorde au regard des vieillards une importance capitale, attestant qu'il reflète l'âme. Selon la narratrice adulte, lorsque leurs paupières sont ouvertes, leurs yeux reflètent la vie, alors que fermées, ils n'évoquent pas seulement la mort, mais ils donnent un aperçu vraisemblable de ce dont les vieillards auront l'air une fois trépassés. Nous avons répertorié plus de quarante occurrences qui se rapportent au regard. À propos de la grand-mère Émilie, par exemple, la narratrice mentionne que Dieu le Père « [...] céda la place à grand-maman aux yeux fins, rusés et clairvoyants.<sup>32</sup> » De voir sa grand-mère réduite à l'impuissance totale, l'enfant a de la difficulté à reconnaître qu'il s'agit vraiment de sa grand-mère. Dans le récit «Ma grand-mère toute-puissante», la narratrice témoigne de son étonnement : « Ma grand-mère travailleuse, elle gisait paralysée de la tête aux pieds, ses yeux seuls encore vivants.<sup>33</sup> » Et ce n'est que par ses yeux qu'elle l'a reconnue. À ce propos, elle poursuit en expliquant :

Je rencontrai ses yeux. Ils étaient d'un brun vivant, beaux encore, et ils semblaient m'appeler à venir plus près d'elle. C'est à ce moment que j'ai fini par comprendre que ce devait être là ma vraie grand-mère après tout<sup>34</sup>.

Quand la narratrice décrit le regard de monsieur Saint-Hilaire, dans le récit «Le vieillard et l'enfant», elle explique, comme elle le fait pour sa grand-mère, ce qu'elle ressent à travers les yeux de son vieil ami. « Le vieillard m'aperçut de loin, [...] et dès lors sembla prendre vie pour suivre ma marche, m'assister de ses bons petits yeux bleu clair, me soutenir à chaque pas, se montrer inquiet à mon sujet<sup>35</sup>. »

---

<sup>32</sup> *La Route d'Altamont*, p. 21.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 40.

Cette description du regard bienveillant de la part des aînés revient fréquemment : ici, avec monsieur Saint-Hilaire qui abaisse ses yeux sur l'enfant et que la narratrice adulte décrit « à la fois perspicaces et bienveillants<sup>36</sup> ». Ailleurs, avec Miss Shaw, dans «Un oiseau tombé sur le seuil», lorsque la narratrice Gabrielle décrit son regard : « [...] j'aperçus son regard et je fus si frappée par la bonté, la grâce souriante, la finesse et l'intelligence qui s'en dégagent que je cessai tout net de la trouver laide.<sup>37</sup> » Outre les qualificatifs qui précisent la couleur des yeux, on traduit souvent le regard des vieillards par des termes tels que : « regard bon », « regard bienveillant », « yeux brillants », « lueur dans les yeux », « regard présent », « yeux pétillants », « vivacité des yeux », etc. À part le regard furieux de Bernard Shaw, un vieux dramaturge anglais que Roy rencontre par hasard un soir au théâtre, nous constatons que le portrait dressé à propos du regard des vieillards révèle beaucoup de bienveillance et de bonté.

Toutefois, comme nous l'avons mentionné précédemment, il arrive que le lecteur soit confronté à l'agonie de certains personnages. Dans ces circonstances, le regard des vieillards change, cela va de soi. On remarque ces passages descriptifs tout spécialement dans *La Détresse et l'Enchantement*, précisément dans la première partie de l'autobiographie intitulée «Le bal chez le gouverneur», ainsi que dans *La Route d'Altamont*, dans le chapitre éponyme. Lorsque la narratrice décrit le regard de sa mère, au moment où elle lui annonce son désir d'aller en Europe et suite au désaccord de celle-ci, la narratrice se souvient d'avoir comparé sa mère à sa grand-mère, en lui signifiant qu'elle lui ressemblait : « Tu commences en effet à lui ressembler, eus-je le grand tort de souligner, à quoi elle ne répondit que par un regard blessé.<sup>38</sup> » De même, lorsqu'elle observe son père ravagé par la maladie, au bord de

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>37</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 440.

<sup>38</sup> *La Route d'Altamont*, p. 148.

l'agonie, le regard des vieillards peut devenir «plus que douleur<sup>39</sup> » ou terni ou encore éteint.

Autre exemple, quand la narratrice aînée relate ses derniers instants en compagnie de sa sœur Dédette, la religieuse, elle écrit : « Je vis apparaître dans ses yeux la vive détresse de qui se voit abandonnée à la mort [...]»<sup>40</sup> » Nous avons observé que la description du regard des vieillards en phase d'agonie perd sa connotation bienveillante pour exprimer la peur, le désarroi, la tristesse ou toute autre forme de souffrance. Ce regard « souffrant » apparaît donc lorsque ces personnages agonisent ou encore au moment où ils se sentent totalement incompris et abandonnés par leur entourage. Il en est ainsi pour la grand-mère Émilie, Mélina Roy, Léon Roy, ainsi que pour Dédette et Clémence, deux sœurs aînées de Gabrielle Roy. Il s'agit d'un fait notable de la famille de la protagoniste. Car si l'on compare l'ensemble des descriptions qui se rapportent au regard, nous remarquons que tous les autres vieillards que la narratrice rencontre, en dehors de sa famille, ont effectivement un regard plein de bonté, caractéristiques manifestes dans la deuxième partie de *La Détresse et l'Enchantement*, nommée «Un oiseau tombé sur le seuil», dans le chapitre «Le vieillard et l'enfant», de *La Route d'Altamont*, et dans le récit «Mon chapeau rose» du roman *Rue Deschambault*.

De même, on observe de la vitalité et de la vivacité dans le regard des aînés, lorsque ces personnages sont dans un contexte stimulant, donc favorable à l'éveil. Par exemple, dès que Christine ou Gabrielle entre en contact avec des vieillards, inéluctablement le regard de ceux-ci s'anime et démontre une grande sollicitude.

En résumé, le regard des vieillards est représenté comme bon et rempli de bienveillance. Il est empreint de détresse et de souffrance lorsque le personnage est

---

<sup>39</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 86.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 170.

très malade ou proche de la mort. Les aînés qui font partie de la famille de la narratrice finissent, pour la plupart, par arborer un regard qui dénote une grande souffrance, contrairement aux autres vieillards que la protagoniste rencontre, en dehors de sa famille, qui ont tous un regard bienveillant. Qu'il soit bienveillant ou souffrant, nous constatons aussi que le regard des aînés est toujours décrit non seulement par la narratrice, mais en fonction d'elle. Ce trait physique dépasse largement la dimension physique. Nous approfondirons cette perspective du regard bienveillant et de la sollicitude dans le chapitre suivant.

### **Le visage des vieillards**

Après celles du regard, ce sont les caractéristiques du visage ridé qui arrivent en deuxième lieu dans la hiérarchie des occurrences. Par exemple, devant un visage de vieillard – ici, devant le visage de sa grand-mère –, la narratrice adulte se souvient qu'enfant elle était intriguée : « Il m'apparaissait qu'il n'y avait pas de limites à ce que savait faire et accomplir cette vieille femme au visage couvert de mille rides.<sup>41</sup> » Très souvent, ces descriptions colorées s'apparentent aux éléments de la nature, comme en témoignent les extraits suivants. Devant monsieur Saint-Hilaire, elle s'étonne : « Je voyais sur son visage, comme une vieille terre fendue et craquelée par la sécheresse, couler sur un seul sillon un petit filet de sueur; un rien d'humidité, pour toute cette vieille terre sèche<sup>42</sup>. » Pour sa part, la narratrice aînée décrit le visage de Father Perfect : « Le vieillard eut un fin sourire qui plissa ses pommettes ridées en mille petits replis serrés et jusqu'à ses yeux eux-mêmes dont le bleu ciel n'étincela plus qu'à travers une mince fente des paupières<sup>43</sup>. » Aînée, la narratrice manifeste aussi de l'étonnement devant la figure d'une vieille personne. Au moment où elle se rappelle mademoiselle Thérèse, la sœur de madame Paulet-Cassan, deux vieilles filles qu'elle

---

<sup>41</sup> *La Route d'Altamont*, p. 19.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>43</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 382.

a rencontrées en Provence, lors de son premier voyage en Europe, elle mentionne : « Le visage tout plissé de joie [...] c'était la première fois que je voyais ce visage ratatiné comme une pomme reinette se prendre à sourire<sup>44</sup>. » Bien d'autres exemples pourraient être cités, mais nous comprenons que lorsque la narratrice décrit le visage d'un aîné, tous les qualificatifs, ainsi que toutes les métaphores, vont dans le même sens : il s'agit d'une peau très ridée.

Cependant, les visages ne sont pas que ridés, ils peuvent devenir « creusés » ou « ravagés » par la tristesse ou la maladie. Quand, par exemple, la protagoniste est sur le point de quitter le Manitoba pour la France et qu'elle cherche le village d'Altamont, elle remarque le visage de sa mère Éveline : « Au bout d'un moment, je me tournai vers elle et lui vis un visage creusé par la déception<sup>45</sup>. » Dans *Rue Deschambault*, la narratrice s'étonne de voir son père, alors qu'il était malade, s'endormir si tard, ou si tôt le matin, soit vers six heures : « [...] il dormait enfin, parfois, comme dans un abîme, sa terrible défaite écrite dans les plis de sa bouche entrouverte, dans son visage ravagé<sup>46</sup>. » Et dans *La Détresse et l'Enchantement*, quelque temps avant qu'il meure, la narratrice aînée le décrit physiquement : « Mon père aux mains calleuses, au visage creusé, au dos voûté, me parut animé d'un tel courage [...] <sup>47</sup> » Plus loin, elle compare le visage de son père avec celui de Tolstoï :

Plus près du visage de mon père, je remarquai encore une fois qu'il ressemblait à Tolstoï que j'avais vu en photographie alors qu'il atteignait la fin de sa vie : même front dégarni, mêmes joues creusées, mêmes yeux profondément enfoncés dans leurs orbites – et, avant ces derniers jours, chez mon père aussi ce regard perçant qui semblait aller plus loin dans l'âme qu'aucun regard que j'ai connu<sup>48</sup>.

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 486.

<sup>45</sup> *La Route d'Altamont*, p. 14.

<sup>46</sup> *Rue Deschambault*, p. 242.

<sup>47</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 44.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 91.

Ajoutons un dernier exemple au sujet du visage des aînés qui concerne la grand-mère Marcelline Roy, mère de Léon Roy. Durant l'exposition funèbre du père de Gabrielle Roy, la narratrice aînée raconte : « [...] levant les yeux sur ma grand-mère inconnue, je fus tout à coup saisie jusqu'au fond de l'âme par le pauvre visage aux lèvres serrées comme sur une peine trop grande pour les mots, [...] »<sup>49</sup>

En résumé, nous confirmons que le visage des vieillards est profondément marqué par le temps. Très souvent, la narratrice fait une analogie avec la nature pour décrire ces vieux visages, par exemple lorsqu'elle utilise l'image de « pomme fripée ». Par contre, à l'instar de la description du regard, lorsque les vieillards sont à l'agonie ou se sentent profondément tristes, entre autres parce qu'ils sont ou ont l'impression d'être abandonnés, en plus d'être ridé, leur visage devient « creusé ».

### **Un fréquent besoin de sommeil et une démarche plus lente**

Une conséquence de l'affaiblissement physique des aînés est le besoin de sommeil, qui se manifeste souvent chez plusieurs personnages. À l'instar des tout-petits enfants, ils sentent le besoin de se coucher tôt, de se lever également tôt, et souvent d'entrecouper leur journée de petites « pauses repos », tout comme monsieur Saint-Hilaire qui doit faire la sieste régulièrement. Dans *La Route d'Altamont*, on le voit fréquemment fermer les yeux, parfois en pleine conversation. Par exemple, lorsqu'ils sont assis devant le grand lac Winnipeg, le vieillard parle à l'enfant, et celle-ci se demande ce qui se passe chez son bon ami :

Lui qui se donnait tant de peine pour me [l'enfant] répondre, que lui arrivait-il donc? Je le regardai un moment avec stupeur. Il « caillait », selon une expression de maman qui voulait dire par là le vague qui vient dans le regard lorsque, par fatigue, par besoin de sommeil, l'attention ne se fixe plus; et il est

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 96.

vrai qu'alors on le voit s'épaissir d'un coup comme le lait un jour de grande chaleur<sup>50</sup>.

Toujours devant le lac Winnipeg, consciente du dérangement dans les petites habitudes du vieillard, l'enfant se dit qu' « il devait avoir un grand besoin de dormir [...] »<sup>51</sup> » Un peu plus loin, elle se fait le « grief de ne pas l'avoir laissé dormir<sup>52</sup>. »

À l'instar de monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect se fatigue assez vite et montre le besoin de faire des petites siestes au cours de la journée. Pour sa part, Miss Shaw se couche tous les soirs relativement tôt – vers 21 heures –, après s'être reposée dans son salon. Contrairement à tous les vieillards des récits, le père de la narratrice est un oiseau de nuit. Il boit beaucoup de café, ne dort pas de la nuit et se couche le jour, au grand désespoir de sa mère. La narratrice adulte note à ce sujet dans le récit « Le jour et la nuit », titre qui résume bien la dichotomie entre les deux vieux parents : « Il restait aussi étonné de voir maman monter se coucher vers dix heures qu'elle l'était de la voir dormir presque tout le jour<sup>53</sup>. »

En plus de ce fréquent besoin de repos, une autre conséquence logique, en lien direct avec le rythme et l'énergie, touche les vieillards fictifs : le ralentissement de leurs pas, de leur démarche. Nous réalisons que l'allure lente des uns et des autres se ressemblent singulièrement. Plus ils prennent de l'âge et plus ils se déplacent à petits pas lents; parfois on les voit avec une canne de soutien à la main. Ainsi, un soir où Gabrielle Roy veille avec son père, elle le scrute et se rend compte qu'il est devenu à son tour un vieillard. « Après avoir posé les trois roses, têtes déjà un peu penchées, dans son verre à eau, il s'en allait à pas lents, et il me sembla qu'il avait un peu

---

<sup>50</sup> *La Route d'Altamont*, p. 74.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Rue Deschambault*, p. 236.

l'allure des roses fatiguées<sup>54</sup>. » Dans *Rue Deschambault*, la jeune protagoniste observe un petit vieux qu'elle vient de rencontrer et la narratrice explique le rythme de la démarche : « Après, il partit à petits pas lents, les mains au dos et tenant ainsi son filet plein derrière lui<sup>55</sup> ». En vieillissant, les personnages aînés des récits marchent plus lentement, comme la plupart des vieillards réels.

L'utilisation d'une canne de soutien est mentionnée avec également plus de quatre occurrences. En voici un exemple que la narratrice relate, dans *Un oiseau tombé* sur le seuil, à propos d'un vieillard qu'elle a rencontré dans un autobus à Londres : « Vers le milieu du car, un vieil homme, les deux mains nouées sur le pommeau recourbé de sa canne, proposa que je fasse une correspondance pour Waltham Abbey...<sup>56</sup> »

### **La barbe et la chevelure blanches**

À travers tous les récits autobiographiques, lorsque le lecteur rencontre un segment décrivant l'aspect physique des hommes âgés, il se rend compte que la barbe blanche est une constante, de même que la chevelure blanche l'est pour tous les vieillards. La narratrice décrit presque toujours la barbe blanche et assez longue. Ici, chez monsieur Saint-Hilaire, dans le récit «Le vieillard et l'enfant» : « Dans sa barbe blanche on voyait la trace d'un peigne à dents écartées<sup>57</sup>. » L'extrait suivant concerne l'enfant qui questionne beaucoup le vieillard à propos de l'entretien de sa barbe qu'elle trouve remarquablement propre :

---

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Rue Deschambault*, p. 46.

<sup>56</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 367.

<sup>57</sup> *La Route d'Altamont*, p. 46.

Moitié par jeu, moitié sérieusement, je l'aidai à remonter sa serviette jusqu'à couvrir sa barbe, tant elle était propre aussi. La curiosité m'en venant sur-le-champ, je songeai à m'informer s'il devait la laver comme ses cheveux au shampoing. Cette simple question le fit rire au point qu'il faillit s'étrangler. Non, me dit-il, il se contentait de l'essuyer avec un linge légèrement humide, ensuite de la peigner. Quelquefois, un petit coup de brosse pour finir. Mais il n'y avait pas de doute qu'une barbe donnait du souci, ne serait-ce que parce qu'elle avait tendance à retenir les miettes qui pouvaient tomber de la bouche. Ainsi donc, les gens s'imaginant qu'une barbe pouvait faire l'affaire des paresseux se trompaient. Garder sa barbe propre était encore plus de travail que de se raser<sup>58</sup>.

Dans «Le bal chez le gouverneur», dans le village d'Ottoburn, lors d'une tournée de théâtre, la narratrice remarque la physionomie d'un prêtre et mentionne, entre autres, l'aspect de sa barbe : « À la Broquerie, je pense, le curé, un beau grand vieillard à opulente barbe blanche comme neige [...]»<sup>59</sup>. Et puis en Europe, lorsque Gabrielle croise Bernard Shaw, le dramaturge anglais, elle écrit : « Au tournant, brusquement, je me trouvai face avec un vieil homme à barbe blanche [...]»<sup>60</sup>. Ce trait physique apparaît à une douzaine de reprises dans les récits. Ainsi, chaque fois que la narratrice décrit le physique d'un personnage aîné masculin, nous retrouvons systématiquement une barbe, de surcroît, toujours blanche. Dans l'imaginaire de l'enfant, dans *La Route d'Altamont*, même Dieu ne déroge pas à la règle : « Dans mon rêve, Dieu le père, à la grande barbe [...]»<sup>61</sup> Néanmoins, Édouard et Léon Roy ne portent pas la barbe. Encore une fois, seul le père de la narratrice fait exception à la règle.

On évoque aussi fréquemment, dans les récits, la chevelure blanche des vieillards (plus de six occurrences). On trouve ces termes « une belle tête blanche »<sup>62</sup> à plusieurs reprises. Dans les romans autobiographiques et dans l'autobiographie, les

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>59</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 149.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>61</sup> *La Route d'Altamont*, p. 21.

<sup>62</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 83.

vieillards, dont on décrit la chevelure, ont tous la tête blanche. Cette autre caractéristique physique devient également récurrente.

L'importance de l'hygiène corporelle et de l'apparence soignée des vieillards revient assez souvent (avec plus de six occurrences). Par exemple, dans le roman *La Route d'Altamont*, au cours de ses fréquentations, la narratrice adulte se rappelle que monsieur Saint-Hilaire « [...] apparaissait soigné et propre [...] et que peu importe la journée, [...] il se tenait toujours prêt et propre [...] »<sup>63</sup> Au fil de ses souvenirs, la narratrice se remémore également combien, dans sa tenue vestimentaire, monsieur Saint-Hilaire est toujours tiré à quatre épingles :

Ainsi, sous son arbre ou ailleurs, ne l'ai-je jamais vu en débraillé, mais tout à fait boutonné, sa cravate nouée, en veston d'une sorte de toile noire, ses vieilles mains aux veines gonflées pinçant de temps à autre le pli de son pantalon<sup>64</sup>.

Cette caractéristique souligne l'importance, chez plusieurs aînés, d'être non seulement propre physiquement, mais surtout de laisser transparaître une forme de dignité personnelle.

### **La douce voix des vieillards**

Plusieurs segments narratifs décrivent la voix des vieillards, c'est-à-dire leur manière de parler. Règle générale, nous avons remarqué qu'il est souvent question d'un ton agréable, voire très agréable. Nous avons retracé six occurrences en ce sens. À la Broquerie, dans *La Détresse et l'Enchantement*, lors de ses tournées de théâtre, Gabrielle Roy parle du prêtre en ces termes : « le curé, un beau grand vieillard à

---

<sup>63</sup> *La Route d'Altamont*, p. 46.

<sup>64</sup> *Ibid.*

opulente barbe blanche comme neige, parlait, lui, à voix douce, hésitante, faisant à tout instant de longues pauses [...]»<sup>65</sup> ». Notons que dans cet extrait, le curé s'adresse à une foule. Mais il faut préciser que lorsque la narratrice décrit le ton de la voix des personnages âgés, ceux-ci s'adressent presque toujours à elle. Voici un autre exemple impliquant monsieur Saint-Hilaire, qui provient des réflexions de la narratrice adulte.

J'aimais qu'il me parlât parfois sur ce ton élevé, avec des paroles dont le son, si je n'en pénétrais pas tout le sens, me plaisait comme me plaisait la musique symphonique, ou encore de voir passer le haut ciel de ces nuages rêveurs dont on n'a aucune idée, au fond, de ce qu'ils représentent<sup>66</sup>.

Outre monsieur Saint-Hilaire, le docteur Mackinnon, Father Perfect, madame Paulet-Cassan et Miss Shaw font partie des vieillards qui utilisent un ton agréable à l'oreille du personnage principal, Christine ou Gabrielle, selon la manière dont la narratrice se souvient de leur voix et de leur façon de s'exprimer.

Toutefois, nous avons observé que ce ne sont pas tous les âgés qui emploient une intonation agréable, selon le discours de la narratrice. Il arrive à certains personnages, encore une fois en des moments difficiles pour eux, comme lorsqu'ils se sentent abandonnés, que le ton devienne plus sec et autoritaire. Parmi ces âgés, on découvre spécifiquement la grand-mère Émilie Landry, Éveline et Mélina Roy, respectivement mère de Christine et de Gabrielle, de même que Dédette, la sœur de Gabrielle. À titre d'exemple, voici deux scènes racontées par la narratrice. Dans le récit «Ma grand-mère toute-puissante», lorsque grand-mère Émilie confectionne la poupée de Christine, «mémère» raconte des bribes de sa vie à sa petite-fille. Dans un court dialogue, l'ânée répond sèchement : « – Tu es fâchée, hein? lui demandai-je

<sup>65</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 149.

<sup>66</sup> *La Route d'Altamont*, p. 75.

[Christine]. – Mêle-toi de tes affaires, fit-elle [grand-mère]<sup>67</sup>.» À un autre moment, lors d'un dialogue entre Christine et sa mère, dans le récit «La Route d'Altamont», Éveline tente de convaincre sa fille de rester au Manitoba, au lieu de rêver à l'Europe, arborant un ton de voix rude et culpabilisant : « Ah, tu m'en diras tant, fit-elle à bout de nerfs, puis elle tâcha de se radoucir, ou encore de garder ses forces peut-être, comme quelqu'un qui prévoit livrer une dure bataille<sup>68</sup>. » Nous verrons au troisième chapitre que le ton désagréable, c'est-à-dire sec, autoritaire ou culpabilisant de la voix s'observe chez les vieillards qui, d'une façon ou d'une autre, ressentent de la tristesse.

### **D'autres traits caractéristiques**

Parmi les caractéristiques physiques, l'ouïe déficiente et la vue qui s'affaiblit, nécessitant le port de lunettes, reviennent à l'occasion, avec plus de quatre occurrences chacune. Considérons, par exemple, cet extrait de *La Route d'Altamont* où Christine mentionne que sa grand-mère Émilie « [...] craignait moins de [lui] laisser voir ses infirmités : une vue affaiblie, l'ouïe défectueuse [...] <sup>69</sup>». Plus loin, elle poursuit en précisant : « Elle continuait à travailler, ses lunettes aux yeux [...] <sup>70</sup>». Le lecteur note une vue affaiblie chez quelques personnages âgés. Ils ont besoin de lunettes et, de plus, à leur grand désarroi, ils souffrent progressivement de surdité. Toutes ces caractéristiques n'ont rien de surprenant; elles sont normales et vécues par la plupart des vieillards, à des degrés différents.

Plusieurs personnages âgés semblent apprécier l'usage du tabac. L'habitude de fumer la pipe revient également à plus de quatre reprises, et nous remarquons que ce sont les hommes qui fument, jamais les femmes. Par exemple, à Otterburne, lors de ses tournées, Gabrielle Roy décrit cette scène : « Assis sur le banc de bois devant

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 17.

la gare veillaient deux vieux, pipe au bec, dans la nuit douce ». Un autre exemple se passe dans le château de Itton Court, lors de son voyage en Europe, Roy écrit : « Les plus vieilles gens avaient déjà pris place, les femmes ensemble, les hommes à fumer leur pipe dont la fumée se perdait dans la voûte épaisse des branches sous l'autre voûte, étoilée, de la nuit douce. <sup>71</sup>»

### **La caractérisation directe**

Grâce au repérage de la caractérisation directe des vieillards, à travers les segments narratifs ou descriptifs où les personnages parlent directement d'eux-mêmes – c'est-à-dire de la façon qu'ils se voient en tant qu'aînés –, ainsi qu'à travers la perception des autres personnages, dont surtout celle de la narratrice, trois constats peuvent être faits. Premièrement, on retrouve peu de passages où les vieillards portent un regard sur leur condition physique. Grand-mère Émilie, monsieur Saint-Hilaire, Édouard et Léon Roy, Éveline et Mélina Roy ainsi que Miss Shaw sont les principaux personnages qui transmettent directement dans la narration leur point de vue ou différents commentaires au sujet de leur physique ou celui d'autres vieillards. À ce propos, Philippe Hamon soutient qu'une description faite par les personnages contribue grandement à la vraisemblance :

Une façon, des plus commodes, de naturaliser l'insertion d'une nomenclature dans un énoncé, c'est d'en déléguer la déclinaison à un personnage qui assumera, par ses regards, cette déclinaison; le paradigme des objets, des parties, des qualités, etc., constituant l'objet à décrire deviendra spectacle, vue, scène, tableau. Toute introduction d'un porte-regard dans un texte tend donc à devenir comme le signal d'un effet descriptif; la description génère le porte-regard, qui justifie en retour la description, qui en rendra « naturelle » et vraisemblable l'apparition<sup>72</sup>.

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 470.

<sup>72</sup> Philippe Hamon, *Du descriptif*, *op. cit.*, p. 172.

Nonobstant quelques descriptions provenant d'autres personnages, la caractérisation directe des personnages se fait principalement à travers le regard de la narratrice. Elle relate sa vie, selon ses souvenirs, du temps de sa tendre enfance jusqu'à l'âge où elle est devenue jeune adulte (vingt-huit ans). C'est elle qui fait parler certains personnages qui, au fond, communiquent sa pensée. Il s'agit donc essentiellement du point de vue de celle-ci.

Deuxièmement, dans l'ensemble, l'opinion des vieillards se résume simplement : ils sont conscients que le vieillissement physique est normal chez les êtres humains. Ils admettent leur propre vieillissement, ils se rendent compte que leur énergie décroît et qu'elle s'avère différente du temps de leur jeunesse, car elle est beaucoup plus faible qu'auparavant. Ils se voient donc faiblir et se fatiguer plus vite qu'avant. Tous déplorent profondément ce constat qu'ils considèrent triste, d'autant plus que cette situation tend à se détériorer avec le temps et qu'elle conduit inexorablement à la perte d'autonomie. Ils sont lucides face à cette destinée incontournable. Seulement, et troisièmement, tant et aussi longtemps qu'ils en seront capables, ils souhaitent tous poursuivre leurs activités quotidiennes, ne jamais rester totalement inactifs, car pour eux l'inaction équivaut à la mort. Ce fait peut les amener à surestimer leurs capacités physiques et certains dépassent parfois leurs limites, lorsqu'ils s'exécutent à une tâche au dessus de leurs forces qui les conduit à l'épuisement. Dans l'ensemble, les vieillards semblent porter un regard réaliste sur leur condition physique. On le perçoit clairement, par exemple, lorsque monsieur Saint-Hilaire confie à l'enfant « [...] pour ma part, j'ai passé l'âge des voyages épuisants. Je n'irai plus guère en personne contempler les paysages et les spectacles de ce monde<sup>73</sup>. » Un autre exemple qui illustre bien la lucidité des aînés à propos de leur état de santé c'est lorsque Gabrielle Roy se souvient d'avoir surpris ses parents en pleine conversation à son sujet :

---

<sup>73</sup> *La Route d'Altamont*, p. 42.

Mon père avouait être à bout de ressources et de santé, disant à maman d'une voix fatiguée : "Si je dois vivre pour la [Gabrielle Roy] voir en état de gagner sa vie, institutrice comme tu l'as toujours désiré, il faut que cela se fasse vite, Mélina. Je ne pourrais attendre bien longtemps encore."<sup>74</sup>

Ainsi, nous retrouvons peu de segments narratifs où les aînés utilisent la caractérisation directe pour se décrire physiquement. Cependant, lorsque les vieillards portent un regard sur leur condition, ils sont plutôt conscients de leur fragilité. Et face à ce constat, ils désirent rester actifs le plus longtemps possible.

Afin de préciser la représentation physique des vieillards dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy, nous avons repéré les caractéristiques physiques identifiables dans les trois récits. Nous avons retenu les quinze caractéristiques les plus fréquentes, selon leurs occurrences, en vue d'élaborer une hiérarchie des traits les plus représentatifs des vieillards. Un tableau configurant cette hiérarchie se trouve à la fin du présent chapitre.

À la suite de nos recherches, nous constatons que ces caractéristiques physiques les plus fréquentes, avec des occurrences variées, qui servent à l'édification de la représentation physique des vieillards, concernent le regard et les yeux [40], le visage ridé [14], la barbe blanche [11], le visage creusé [7], la démarche lente [7], le souffle court [6], le besoin de sieste [6], la tête blanche [6], le ton de la voix [6], l'hygiène corporelle [6], l'ouïe défectueuse [4], la vue affaiblie [4], l'habitude de fumer la pipe [4], l'utilisation d'une canne de soutien [4] et le corps chétif [4]. De toutes les caractéristiques relevées, celle qui se rapporte au regard arrive, de loin, en première position. « Bienveillant », « bon », « perspicace » et « reflet de l'âme » résument les principaux prédicats attribués au regard des aînés. Vient ensuite « la barbe blanche » pour tous les hommes décrits, sauf le père de la narratrice. Comme

---

<sup>74</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 76.

chez les vieillards réels, plusieurs vieillards fictifs souffrent d'une vue et d'une ouïe de plus en plus défectueuses, au fur et à mesure qu'ils prennent de l'âge. De plus, leurs forces diminuent graduellement. Conséquemment leur démarche est plus lente, leur souffle devient plus court et ils se fatiguent vite, ressentant fréquemment le besoin de dormir, donc de faire de petites siestes. Malgré tout, ils restent actifs, voire très actifs pour certains, et dans l'ensemble ils montrent une bonne forme physique.

Puisque l'histoire des récits se situe entre 1915 et 1939, il n'est pas surprenant que tous les aînés soient représentés avec « la tête blanche » – la coloration des cheveux n'étant pas usitée à cette époque. À quelques reprises, on les décrit avec une canne de soutien à la main, et dans le cas des hommes, parfois fumant la pipe. Aussi, on les présente comme des gens soucieux de la propreté de leur corps. À la suite des recherches, nous constatons que la tenue vestimentaire des aînés revêt très peu d'importance dans tous les romans. Il en n'est presque jamais question, mis à part dans un mince segment descriptif pour monsieur Saint-Hilaire, et dans une très brève description de figurantes dans «Le bal chez le gouverneur», deux vieilles dames vêtues de noir.

De plus, nous découvrons que le ton de la voix, à l'instar du regard, est toujours bienveillant, rassurant, empreint de bonté chez tous les vieillards que Gabrielle rencontre en Europe – spécialement Father Perfect, les vieilles dames de Castries et Miss Shaw – dans la deuxième partie de *La Détresse et l'Enchantement*, soit «Un oiseau tombé sur le seuil». Il en est de même pour la presque totalité des vieillards que la narratrice décrit dans les autres romans, mais qui ne font pas partie de sa famille, notamment monsieur Saint-Hilaire, dans le récit «Le vieillard et l'enfant». Par conséquent, la bonté du regard et celle du ton de la voix, à la fois compatissant et rassurant, restent des traits particulièrement représentatifs chez les vieillards à l'extérieur de la famille de la narratrice.

Mais lorsqu'il s'agit des proches de la narratrice, notamment de sa mère, Éveline et Mélina, de son père, Édouard et Léon, et de sa grand-mère Émilie, le regard peut s'assortir de connotations négatives : « triste », « blessé », « angoissé », etc. Le ton de la voix s'agence au regard – particulièrement chez la mère et la grand-mère, qui, à plusieurs occasions, prennent un ton plus sec et autoritaire, exprimant un grand contrôle de soi, empreint de regrets – et le visage se creuse. Nous remarquons que ces caractéristiques à connotation négative sont typiques des vieillards très proches de la narratrice, de sa famille donc, quand ils se sentent incompris et abandonnés ou très proches de la mort.

En somme, le regard est la caractéristique physique la plus significative chez les vieillards. La narratrice le perçoit bon, bienveillant et doux, spécialement chez les vieillards qui sont à l'extérieur de sa famille. Par contre, pour ceux qui font partie de sa famille, elle le connote souvent négativement avec des termes évoquant la tristesse, voire la culpabilité.

Notre recherche démontre que l'auteure Gabrielle Roy décrit essentiellement le haut du corps des vieillards, c'est-à-dire la tête, le regard, le visage ridé ou creusé la barbe, la tête blanche, le ton de la voix, l'ouïe et la vue. L'apparence physique, spécifiquement les caractéristiques du regard et du visage, rejoint l'univers des sentiments des aînés.

L'analyse du discours narratif, selon la voix et le mode – sous-entendue dans cette étude –, nous indique que les deux narratrices, adulte et aînée, brossent sensiblement le même portrait physique des personnages aînés, surtout en ce qui concerne leurs parents. Seulement, nous remarquons que la narratrice aînée emploie davantage de termes à connotation positive dans sa description. Nous constatons ce fait par le plus grand nombre de vieillards extérieurs à sa famille qu'elle décrit dans *La Détresse et l'Enchantement* et par les prédicats plus positifs qui leur sont attribués.

De plus, nous avons noté que souvent, lorsque les narratrices remontent dans leurs souvenirs d'enfance, elles se questionnent – et font part au lecteur de leur questionnement – par rapport à l'exactitude de leurs souvenirs et des faits réels. Plus le souvenir remonte loin dans le passé, plus elles sont susceptibles de douter de la justesse des détails que leur rend leur mémoire. Ainsi, il nous apparaît que la portée<sup>75</sup> des anachronies, spécifiquement des analepses, soit significative pour la narratrice par rapport à sa rétrospection et à la précision de ses souvenirs. Aussi, plus cette distance temporelle des souvenirs est grande, plus la narratrice a le sentiment d'embellir ses souvenirs, c'est du moins ce qu'elle confie au lecteur.

---

<sup>75</sup> Gérard Genette, dans *Figures III*, explique qu'« [u]ne anachronie peut se porter dans le passé ou dans l'avenir, plus ou moins loin du moment « présent », c'est-à-dire du moment de l'histoire où le récit s'est interrompu pour lui faire place : nous appellerons *portée* de l'anachronie cette distance temporelle. Elle peut aussi couvrir elle-même une durée d'histoire plus ou moins longue : c'est ce que nous appellerons son *amplitude*. », p. 82.

**Tableau 2.1**  
**Caractéristiques physiques**

	<b>Caractéristiques physiques</b>	<b>Occurrences</b>
1.	Regard	40+
2.	Visage ridé	14+
3.	Visage creusé	7+
4.	Barbe blanche	11+
5.	Tête blanche	6+
6.	Ton de la voix	6+
7.	Ouïe défectueuse	4+
8.	Vue affaiblie - lunettes	4+
9.	Démarche lente	7+
10.	Souffle court	6+
11.	Besoin de siestes	6+
12.	Hygiène du corps	6+
13.	Habitude du tabac, pipe	4+
14.	Utilisation d'une canne de soutien	4+
15.	Corps chétif	4+

## CHAPITRE III

### LA REPRÉSENTATION DES CARACTÈRES DES VIEILLARDS

*Et la pensée qu'on puisse être le soleil de  
quelqu'un plaît tellement qu'elle fait  
rayonner encore davantage.*

*La Détresse et l'Enchantement*

#### 3.1 Le portrait des caractères

Dans ce chapitre, nous tracerons un portrait des caractères des personnages aînés, à partir d'une lecture paradigmatique des récits. Selon le point de vue de la narratrice, adulte (Christine) ou aînée (Gabrielle), nous avons relevé tous les indices qui ont trait au caractère, à la psychologie et à la morale des vieillards. Dans le but d'établir une hiérarchie des caractéristiques, nous avons calculé le nombre d'occurrences des indices pour chacune des caractéristiques traduites, interprétées et reconstituées en mots précis, comme nous l'avons présenté dans la méthodologie au premier chapitre. À travers le discours narratifs, nous avons observé cent quatre-vingt-dix (190) occurrences ayant trait à la bienveillance, un aspect psychologique très significatif des vieillards. Et nous avons noté cinquante-deux (52) occurrences concernant la tristesse, un autre aspect révélateur. Afin d'approfondir l'analyse de chacune de ces aspects, soit le concept de la bienveillance et celui de la tristesse que nous appellerons constellations de la bienveillance et de la tristesse, nous avons divisé respectivement chaque constellation en cinq traits de la personnalité que nous étudierons dans ce chapitre. Toujours en fonction du regard de la narratrice qui se

porte sur la situation des vieillards, nous examinerons s'il y a des différences entre le regard de la narratrice adulte et celui de la narratrice aînée.

### **La constellation de la bienveillance ou de la bonté d'âme**

La caractéristique psychologique qui arrive au sommet dans la hiérarchie des indices, qui touche l'ensemble des vieillards et qui s'impose avec force par sa présence et ses nombreuses occurrences, se traduit par le concept de la bienveillance. Nous avons choisi le terme *bienveillance*, car il exprime clairement cette idée de vouloir faire du bien. Dans le dictionnaire, on précise qu'il s'agit d'une « [d]isposition favorable envers une personne inférieure (en âge, [ou] en mérite)<sup>1</sup>. » On parle de bienveillance en termes d'« altruisme », de « bonté », d'« indulgence », ce qui est tout à fait à propos dans la présente recherche. En effet, cet état de bienveillance implique l'empathie – la majorité des aînés fictifs démontrent une grande aisance à sympathiser et à s'identifier à la jeunesse, ayant évidemment eux-mêmes été jeunes un jour –, la bonté, un goût et un grand besoin d'altruisme, la complicité et une grande ouverture sur l'altérité. Cette propension à aller vers l'autre tend surtout vers la jeunesse, et plus spécifiquement vers la narratrice, de la petite enfance à l'étape de jeune adulte.

Dans ces récits autodiégétiques, cette bienveillance s'adresse à la narratrice la plupart du temps et elle est également presque toujours rapportée par ses propos. Toutefois, nous tenons à rappeler que cet état de bienveillance, comme toute autre caractéristique psychologique, implique le lecteur dans une activité de déchiffrement intense, puisqu'il y a peu d'informants psychologiques – outre ceux du regard décrits par la narratrice et que nous avons abordés au chapitre précédent. Par la

---

<sup>1</sup> Paul Robert, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Éditions Dictionnaire Le Robert, 1993, p. 220.

caractérisation indirecte, il incombe donc au lecteur de nommer les qualités, les défauts et les états psychologiques des personnages. Or, cette « bonté d'âme » se manifeste de plusieurs façons. Celle-ci s'exprime, entre autres, par des encouragements ou des démonstrations rassurantes – des paroles, des gestes, des regards, des attitudes – que nous avons pris l'initiative, à des fins pragmatiques, d'appeler *traits*. Pour les besoins de la présente recherche, nous avons élaboré une forme de « constellation psychologique » qui comporte cinq traits traduisant la bienveillance : *positif*, *empathique*, *maternant* ou *paternel*, *didactique* et *souriant* ou *rieur*. La constellation de la bienveillance englobe donc plusieurs qualités des vieillards. Il s'agit de l'aspect psychologique dominant des vieillards dans les récits autobiographiques et dans l'autobiographie.

### **L'optimisme des vieillards**

Le premier trait de bienveillance que nous abordons touche la positivité, c'est-à-dire la façon optimiste que les vieillards ont d'aborder la vie, ainsi que leur manière de rassurer, d'encourager et de montrer le beau côté des gens et des événements. Nous avons jugé ce trait *positif*. On peut observer un premier exemple de ce trait chez le vieux missionnaire, à l'hôpital, qui parle avec Gabrielle, juste avant son opération pour une rupture de l'appendice, alors qu'elle a douze ans. Il lui tient des propos à la fois spirituels et très concrets comme Roy le relate elle-même à titre de narratrice aînée : « Il me disait que j'allais presque certainement guérir, mais que tout s'accomplissait selon la volonté de Dieu<sup>2</sup>. » À la fin de l'audience, « [i]l passa sa main sur mon front et m'engagea doucement à ne plus me tracasser<sup>3</sup>. » Un peu plus loin dans l'autobiographie, Gabrielle discute avec le vieux docteur Mackintyre, qui occupe la fonction de directeur à l'école normale de Winnipeg. Après avoir saisi l'histoire et la dynamique familiale de son étudiante, qui, en dehors de sa famille, vit

---

<sup>2</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 31.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 32.

dans un contexte essentiellement anglophone, il lui formule : « Poor girl ! [...] Poor girl !<sup>4</sup> » Puis, il lui serre la main très fort et lui rappelle : « Never give up !<sup>5</sup> » Le docteur Mackintyre encourage la jeune Gabrielle à soigner son identité francophone et à foncer dans la vie, en dépit de tous les obstacles qui se présenteront à elle, à l'instar de ce qu'il a fait dans sa propre vie.

Un cas de positivité qui nous paraît remarquable est celui de Father Perfect, avec sa foi inébranlable en la nature humaine, de même que son idéalisme à toute épreuve. Encore quelques mois et Gabrielle Roy quitte l'Europe pour revenir au Canada, car la Deuxième Guerre est sur le point d'éclater. Stephen, l'ami de cœur de Gabrielle, activiste politique clandestin, informe laconiquement le vieillard d'une éventuelle guerre « possible<sup>6</sup> » – usant d'euphémismes pour lui annoncer la nouvelle, car le vieillard est fragile et très émotif, ce à quoi rétorque Father Perfect :

– Hitler, Staline, murmura le vieillard, sont-ils donc si mauvais? N'ont-ils pas un bon côté par lequel on pourrait les atteindre? Dans toute ma vie je n'ai connu personne chez qui il n'y avait pas accès au cœur, si on le cherchait. Hitler, Staline... et cet autre dont on dit aussi du mal... Mussolini... est-ce cela? Ne pourrait-on pas en venir à une entente avec eux?<sup>7</sup>

Father Perfect conserve une confiance à toute épreuve, un espoir suffisamment profond pour qu'une nouvelle guerre n'ait pas lieu – même s'il en fut tout autrement dans les faits. Par son discours, devant la jeune adulte qu'est Gabrielle Roy, il devient un modèle d'espérance.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 418.

<sup>7</sup> *Ibid.*

Nous remarquons un autre bel exemple de positivité lorsque monsieur Saint-Hilaire et l'enfant, Christine, contemplant le grand lac Winnipeg. L'enfant se pose beaucoup de questions face à la vie, face à la mort et s'interroge sur ce qu'il y a après la mort. Elle essaie de comprendre et de trouver un sens à toutes ces étapes de la vie. Tout en parlant, elle s'aperçoit qu'il y a un écart de soixante-seize ans entre elle et son bon vieillard, et que celui-ci est même plus vieux que sa grand-mère lorsqu'elle décéda – elle qui avait atteint l'âge respectable de quatre-vingts ans, alors que monsieur Saint-Hilaire en a quatre-vingt-quatre. Face à toutes ces questions et à l'état d'anxiété que celles-ci engendrent chez l'enfant, il partage avec elle sa façon positive de voir le cycle de la jeunesse et de la vieillesse, et dialogue avec elle. La narratrice adulte commente ce dialogue.

– C'est curieux: on dit de quelqu'un qui arrive comme moi à un âge avancé qu'il a atteint un bel âge. Mais c'est toi qui en es au bel âge. Toute cette belle longue vie devant toi! Que vas-tu en faire? me [l'enfant] demanda-t-il comme pour jouer aux devinettes.

Qu'en savais-je? Au reste, j'étais plutôt découragée, je pense, par le sentiment de l'inégalité et de l'injustice en cette vie. Pourquoi aussi n'arrivait-on pas tous ensemble au même âge?

– On s'ennuierait, me fit-il remarquer, rien que des vieux ensemble, ou rien que des jeunes.

Il m'engagea à réfléchir à ceci:

– Ce qu'il y a de beau, c'est que tu vas avoir tout le temps qu'il faut pour aller voir et découvrir. [...]

– L'océan, par exemple, est-ce que tu n'auras pas envie d'aller le reconnaître?

Alors je repris intérêt comme malgré moi:

– Sûr que je me rendrai à l'océan. [...]

Je l'interrompis pour reprendre derrière lui et m'en repaître ce beau mot que j'entendais pour la première fois: vastitude.

Le vieillard qui aimait me voir apprendre de ses mots me laissa le temps qu'il fallait pour bien m'entrer celui-là dans la tête avant de poursuivre:

– ... À un certain degré d'ampleur et de vastitude, l'œil humain ne distingue plus de différence. Ainsi nous pourrions très bien en ce moment être assis au bord de l'océan.

– Oh oui! fis-je, emportée, malgré moi dans le bonheur. [...]

Mais à présent il m'avait soulevée d'enthousiasme et je pensais à mes voyages à moi, que je ferais<sup>8</sup>.

Toutes les fois où l'enfant semble anxieuse, qu'elle questionne ou qu'elle reste coite, monsieur Saint-Hilaire sait la réconforter, la deviner, lui répondre, lui faire comprendre certains concepts abstraits – par ailleurs, l'enfant est étonnamment mûre pour son âge. Pour l'enfant, ses réponses prennent toujours une tangente positive, ses propos sont toujours optimistes. Il sait lui transmettre de l'espoir. Father Perfect, le docteur Makintyre et monsieur Saint-Hilaire deviennent pour la jeune protagoniste des modèles de positivité. Les récits fourmillent d'exemples de la sorte.

### **La compréhension de l'Autre et la complicité**

Voyons maintenant une autre manière de comprendre la bienveillance des aînés, en analysant un second trait de caractère que nous avons nommé *empathique*. Cette faculté psychologique, profondément humaine, qui permet de se mettre à la place de l'autre, est remarquable chez les vieillards royens. Lorsque monsieur Saint-Hilaire et l'enfant, cette « drôle de paire<sup>9</sup> », sont au bord du grand lac Winnipeg, la narratrice adulte se fait intérieurement un constat : « [...] je me montrai dès le départ aussi préoccupée du vieillard qu'il l'était de moi<sup>10</sup>. » En descendant du train, avant d'atteindre le lac, monsieur Saint-Hilaire demande à Christine ce qu'elle préfère : manger d'abord ou « aller reconnaître<sup>11</sup> » le lac. Elle lui répond : « Ah, le lac! Reconnaître le lac!<sup>12</sup> » Il lui presse la main avec douceur et lui confie : « Je me disais aussi que c'était ce que tu voudrais<sup>13</sup>. »

---

<sup>8</sup> *La Route d'Altamont*, p. 84.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

À un autre moment, se fabriquant « une espèce de bicorne<sup>14</sup> » à partir d'un papier journal, la narratrice se remémore : « Il vit que j'avais envie d'un chapeau comme le sien. Alors il défit son bicorne, repartagea son papier et en eut assez pour se refaire son chapeau et en construire un plus petit pour moi<sup>15</sup>. » Dans la première partie de l'autobiographie, «Le bal chez le gouverneur», le vieux docteur Mackintyre, le directeur de l'école normale, un Canadien anglophone de souche écossaise, comprend très bien ce que ressent Gabrielle Roy. Rempli de respect et de compassion, le docteur Mackintyre sait se mettre à la place de Gabrielle. Cette dernière, alors âgée d'environ dix-huit ans, livre cette rencontre avec le docteur qui la toucha profondément par sa déférence, son honnêteté, ses conseils et son approche empathique.

Puis il me [Gabrielle] confia avoir connu, jeune homme en Écosse, presque les mêmes injustices raciales et linguistiques que celles qui accablaient le groupe francophone du Manitoba. Avoir souvent même prêté à rire à cause de son « burr ». Il me dit :

– Language which is the road to communicate has created more misunderstanding in the world than any other cause, except perhaps faith.

Il me fit ensuite remarquer que, puisque notre groupe français n'était pas nombreux, mieux valait sans doute ne pas alerter le monstre du fanatisme qui sommeille d'un côté comme de l'autre. Qu'il ne voyait qu'un chemin à suivre pour nous: être excellents en toutes choses, toujours être meilleurs que les autres.

– Travaillez votre français. Soyez-lui toujours fidèle. Enseignez-le quand l'heure viendra, autant que vous le pourrez... sans vous faire prendre. Mais n'oubliez pas que vous devez être excellente en anglais aussi. Les minorités ont ceci de tragique, elles doivent être supérieures... ou disparaître... Voyez-vous même, chère enfant, me demanda-t-il, une autre issue à votre sort<sup>16</sup>?

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 85.

L'empathie des aînés se manifeste de plusieurs façons. Par exemple, la scène se déroule dans la deuxième partie de l'autobiographie, «Un oiseau tombé sur le seuil», vers la fin de son périple européen, alors que Gabrielle est hébergée chez madame Paulet-Cassan et sa soeur, à Castries, dans le sud de la France. La protagoniste accepte d'être intégrée, par alliance affective, à la famille des deux vieilles dames. Ainsi, temporairement, Gabrielle adopte Castries comme oasis de paix, rayonne autour du village et revient au bercail le soir venu. Elle y reste plusieurs semaines, d'abord avec son amie Ruby, puis seule. Plus le temps passe et plus les vieilles dames apprécient Gabrielle et son amie. Dans l'extrait suivant, nous constatons que les aînées savent se mettre à la place des jeunes femmes et qu'elles comprennent que les deux jeunes femmes n'ont plus beaucoup d'économies – Gabrielle Roy vivait sur ses réserves depuis près de deux ans. La narratrice explique l'attitude que madame Paulet-Cassan adopte à son égard, ainsi que sa propre réaction face à l'ouverture de celle-ci :

Au bout de peu de temps, elle trouva trop élevé le prix de la pension qu'elle avait fixé à la journée. Puisque nous passions la semaine, elle l'abaissa considérablement. Plus nous allions et moins il nous en coûtait pour manger d'ailleurs de mieux en mieux chez madame Paulet-Cassan car bientôt, en plus des bouchées, elle nous régala de crêpes fines qu'elle faisait sauter d'un tour de main [...]

– A ce train, madame Paulet-Cassan, si nous restons tout un mois, qu'est-ce qu'il pourra bien nous en coûter pour être si bien chez vous?

– Mais rien du tout, voyons! Puisque vous serez de la famille. Et d'ailleurs déjà vous en êtes<sup>17</sup>.

Madame Paulet-Cassan l'a si bien accueillie, l'a si bien comprise, que Gabrielle ne veut plus quitter Castries. D'ailleurs, l'autobiographe confie au lecteur que c'est dans ce contexte, à Castries, entourée de ses deux vieilles dames, précisément dans la

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 483.

« garrigue proche », qu'elle s'est sentie la plus heureuse dans sa vie. Dans le même ordre d'idée, elle écrit qu'il y a un autre endroit où elle a vécu les meilleurs moments de sa vie, soit à Upshire, dans un champ près de chez Father Perfect. Ce qui est frappant pour le lecteur, lorsqu'elle se représente les plus beaux moments de sa vie, c'est qu'elle pense à Upshire et à Castries, deux endroits où elle a été hébergée chez des vieillards, soit chez Father Perfect<sup>18</sup> et chez madame Paulet-Cassan et sa sœur. Ces personnages aînés, profondément chaleureux, accueillants, bons et empathiques, l'ont reçue à bras ouverts, telle l'enfant prodigue. Un peu plus loin, nous verrons un autre exemple de cette attitude empathique et accueillante chez Father Perfect. Ainsi, entourée des ces vieillards, Gabrielle Roy se sent comprise, aimée et en sécurité. Elle se souvient qu'à Castries et à Upshire, dans la garrigue et dans le champ, elle a été capable d'oublier son passé pendant quelques instants. Elle confie que, dans ces moments « exceptionnels », elle réussit à ne pas se préoccuper de l'avenir et à savourer pleinement le moment présent. En oubliant son passé souvent générateur de souvenirs culpabilisants et en faisant abstraction de son avenir inconnu et angoissant, elle vit pour la première fois de sa vie consciente d'adulte le moment présent, qui la remplit d'un bonheur ineffable. Gabrielle Roy vit ces expériences de bonheur entourée de ses vieillards.

En somme, les êtres les plus empathiques, selon le discours de la narratrice, sont monsieur Saint-Hilaire, le docteur Mackintyre, Father Perfect et les vieilles dames de Castries.

---

<sup>18</sup> François Ricard, dans *Gabrielle Roy, une vie, op. cit.*, mentionne : « Elle est accueillie par des êtres sans prétention, doux et pieux, qui l'entourent de leur affection et de leurs soins », p. 189.

### Une attitude maternante ou paternelle

Examinons un autre trait de la bienveillance, soit celui du comportement maternel ou paternel, c'est-à-dire un comportement à la fois aimant et protecteur, et qui est souvent manifesté par des vieillards autres que ceux de la famille de la narratrice – quoique les parents manifestent une grande bienveillance envers leur fille. Nous appelons ce trait *maternant* ou *paternel*. À l'époque où Gabrielle Roy participait à des tournées de théâtre, dans les campagnes manitobaines, elle et sa troupe jouaient dans les salles paroissiales, et même parfois dans des granges. À la fin du spectacle, le curé du village remerciait les artistes. Un soir, à La Broquerie, un vieux curé s'adressa à eux dans un « aimable<sup>19</sup> » discours : « mon vieux cœur [...] tout empli de paternelle sollicitude [...] »<sup>20</sup>. Cette attitude paternelle revient à plusieurs reprises de la part des vieillards. Un exemple marquant se constate avec monsieur Perfect, ce vieil Anglais que Gabrielle appelait tendrement « Father Perfect », après un accueil des plus chaleureux. « D'habitude, dit-il, c'est Dieu le Père que l'on nomme ainsi. Lui seul est le Père Parfait. Mais vous [Gabrielle] le dites sans irrévérances, et je veux bien essayer d'être pour vous une sorte de Père Parfait, ma très chère enfant<sup>21</sup>. » D'ailleurs, c'est dans ce contexte réconfortant, enveloppant et paternel – et maternel aussi, puisque Esther, la fille de Father Perfect, enveloppe Gabrielle de tendresse –, que Gabrielle Roy confie qu'elle plonge vraiment dans l'univers de l'écriture : « Et alors j'ose m'élancer dans ce travail sans fin, sans rivage, sans véritable but, au fond, qu'est l'écriture. Appuyée comme je me sentais l'être ce matin-là par l'amour gratuit du vieil homme [...] »<sup>22</sup> Tout au long de son séjour à Upshire<sup>23</sup>, Gabrielle recherchera l'approbation de Father Perfect dans ses entreprises

<sup>19</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 150.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 383.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>23</sup> « Si l'on se fie à *La Détresse et l'Enchantement*, on peut assigner une date précise à cet événement : l'été 1938, et le situer avec non moins de précision : à Upshire, dans le comté d'Essex, en banlieue nord-est de Londres, à l'orée de la forêt d'Epping. C'est dans ce village que se trouve la maison d'Esther Perfect et de son père [William Perfect], que Gabrielle découvre par hasard au cours d'une

– et, par le fait même, celle d'Esther. N'étant pas sûre d'elle, elle a besoin de son regard et de sa bénédiction pour se sentir en paix avec elle-même dans les choix qu'elle effectue. La citation explique qui suit bien ce besoin d'approbation. La situation se déroule un midi où Gabrielle Roy présente son petit ami à Father Perfect :

Le lunch fut enjoué. Father Perfect vint serrer la main de Stephen avec la même spontanéité bienveillante qu'il avait eue pour m'accueillir [...] lui et Esther se réjouissaient de me découvrir moins seule au monde que j'avais pu leur paraître, et leurs yeux ne cessaient de se porter de moi à Stephen, de Stephen à moi, comme pour essayer de me faire comprendre qu'ils approuvaient mon choix<sup>24</sup>.

Gabrielle se sent heureuse chez les Perfect. Elle bénéficie du regard bienveillant du père, ainsi que de celui d'Esther. François Ricard évoque même le concept de « maternelle bonté » de la part de Father Perfect :

Car le père William Perfect, le jardinier septuagénaire, le veuf à barbe blanche, n'élève jamais la voix; il est effacé, ne maugrée jamais, se distinguant à peine des fleurs et des oiseaux parmi lesquels il passe sa vie. Son rôle, dirait-on, est simplement de tenir compagnie à Esther et de refléter son inépuisable, sa maternelle bonté<sup>25</sup>.

Du même coup, elle jouit des prérogatives que peut offrir un couple d'aînés, tels de tendres parents, sans avoir d'obligations ni à en subir de désagréments. Bref, il s'agit de la relation parfaite pour Gabrielle, à cette période de sa vie, selon la narratrice.

---

randonnée en autobus. [...] Century Cottages lui apparaît comme un territoire hors du monde, une oasis de félicité et de paix où elle peut s'abandonner tranquillement à ses désirs les plus chers, sans avoir à se battre ni à prouver quoi que ce soit, tout entière à l'écoute et à la jouissance de soi-même, comme dirait Jean-Jacques Rousseau », écrit François Ricard dans *Gabrielle Roy, une vie, op. cit.*, p. 189.

<sup>24</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 413.

<sup>25</sup> François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie, op. cit.* p. 190.

Nous avons évoqué, plus tôt, l'enfant prodigue accueillie par de vieilles gens. En voici un autre exemple : un jour, alors qu'elle rentrait à la maison, « Madame Paulet-Cassan m[Gabrielle]'accueillit comme son enfant retrouvée, et je l'étais peut-être devenue en un sens, car sa propre fille, vivant à Marseille, ne venait presque jamais la voir [...]»<sup>26</sup> » Nous pourrions signaler d'autres exemples significatifs pour soutenir l'idée que plusieurs vieillards démontrent leur bienveillance par des marques maternelles ou paternelles, en parlant soit de madame Jouve de Paris, soit du couple de vieillard dans le récit « Mon chapeau rose », soit du père ou de la mère de la narratrice, soit encore d'autres personnages aînés, mais nous croyons que les exemples précédents suffisent. Nous verrons à l'instant que la bienveillance se manifeste encore de bien d'autres façons.

### **Des discours et des attitudes didactiques**

Parmi les innombrables manifestations de la bienveillance, le trait *didactique* prend une place importante. En raison de leur grande expérience de vie et à leur amour envers les jeunes, les vieillards aiment beaucoup enseigner, expliquer et conseiller la protagoniste. À travers cet élan « d'éducateurs », ils se sentent utiles. Très souvent, lorsque Gabrielle, ou Christine, rencontre un vieillard, celui-ci l'informe ou lui donne un enseignement quelconque. Ces leçons de vie, transmises verbalement ou par l'exemple à travers les actions, sont fréquemment à connotation philosophique ou même spirituelle. Lors de son séjour en Angleterre, Gabrielle habite chez une vieille femme du Dorset, nommée Miss Shaw. Elle aura la chance d'échanger longuement avec la dame, puisqu'elles cohabiteront pendant plusieurs semaines. En repensant à la relation qu'elle a établie avec Miss Shaw, la narratrice se dit à elle-même :

---

<sup>26</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 486.

C'est d'elle en partie que j'ai appris comme nous sommes nécessaires les unes aux autres, les vieilles âmes que la jeunesse autour d'elles console de la perte de leurs années ardentes, les âmes jeunes qui s'effraient moins de la vieillesse lorsqu'elles la voient encore capable de s'émerveiller et de se réjouir à leur vue<sup>27</sup>.

Toujours sous l'angle de la « bienveillance didactique » des vieillards, on observe dans le récit « Le vieillard et l'enfant » le bon vieux monsieur Saint-Hilaire qui se fait un plaisir de jouer le rôle d'éducateur auprès de l'enfant. Dans le récit, on peut lire plusieurs passages où l'on mentionne que le vieillard endosse ce rôle : « "Qu'est-ce que ça veut dire: la terre qui poudroie?"... et le vieillard me l'expliqua<sup>28</sup>. » La narratrice déclare clairement : « Avec mon vieillard, tous les jours j'apprenais quelque chose<sup>29</sup>. » Mais la pédagogie du vieillard ne se résume pas qu'à l'explication de mots, de l'Histoire ou de phénomènes naturels. Il apprend à l'enfant à se contrôler, à développer sa patience, à se raisonner, à vivre. Il enseigne et il éduque l'enfant qui, en retour, apprécie fort bien les leçons de vie de son sage ami :

Le vieillard se mit à rire de mon énervement.

– Modère-toi, me dit-il. L'impatience use. Et à ce train-là, tu seras épuisée avant même d'avoir vu le lac. Tu n'auras plus rien à lui donner, à lui qui mérite tant. Est-ce ainsi que tu veux être en arrivant au lac?

Ah non, ai-je pensé. Il est sûr, au contraire, que je doive me garder pour le lac.

– Nous en avons encore pour deux heures presque avant d'arriver, dit-il. Ça peut paraître long, mais tu verras, ça passe. Garde-toi pour le lac<sup>30</sup>.

À l'instar d'autres personnages aînés – par exemple, Miss Shaw, le vieux missionnaire ou Father Perfect –, monsieur Saint-Hilaire transmet à la protagoniste, comme nous l'avons vu précédemment, des éléments de sa conception de la

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 443.

<sup>28</sup> *La Route d'Altamont*, p. 43.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 64.

vieillesse, de la jeunesse, de la vie et de la mort. Il envisage quelques hypothèses optimistes sur ce qu'il pourrait y avoir après la mort. Il réussit un peu à démystifier, ou à rendre moins effroyable, la vision qu'a Christine de la finalité humaine. Il propose un sens aux cycles de la vie et calme ainsi l'anxiété existentielle de l'enfant :

Et je finis par me décharger en lui.

– Quand on est vieux, vieux, est-ce qu'il faut mourir?

– Ah, dit-il, c'est donc ça qui te tracasse! J'attendais sa réponse. Personne ne m'avait bien répondu sur ce sujet. Lui, peut-être!... Il passa sa main doucement sur mon front.

– D'abord, il y a les oiseaux qui meurent jeunes...

– Oui, c'est vrai, j'en ai trouvé un, une fois.

– Et, continua-t-il, c'est un peu triste, malgré tout de mourir jeune. Parce qu'on n'a pas eu le temps d'apprendre, d'aimer assez... Comprends-tu? Mais, vieux, c'est naturel.

– C'est naturel?

– Tout ce qu'il y a de plus naturel. On a fait sa vie. On a comme le goût d'aller voir maintenant de l'autre côté. [...]

– De l'autre côté, là où on va quand c'est fini par ici, où ça se trouve?

Il sourit finement en considérant mon visage levé vers lui.

– Si on le savait exactement, ce serait peut-être moins beau, moins attirant. Quand tu pars dans tes découvertes, est-ce que ce n'est pas agréable de ne pas trop savoir au juste ce que tu vas découvrir?...

– Parce que c'est une découverte?

– Comme tu dis!... Comme tu dis!...

Ce pays mystérieux dont il m'entretenait sous le ciel de plomb, je commençais à le trouver bien intéressant<sup>31</sup>.

Monsieur Saint-Hilaire apprend à l'enfant à surmonter ses peines, ses peurs et ses angoisses face à la mort et lui en communique une vision positive. Il lui enseigne une forme d'intelligence émotionnelle, le contrôle de soi, essentielle à l'équilibre psychique. Miss Shaw, elle, lui fait comprendre combien les humains ont besoin les uns des autres, en particulier combien le contact entre les vieillards et les jeunes est

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 82.

précieux pour les uns comme pour les autres. Father Perfect, quant à lui, montre à Gabrielle Roy à développer sa confiance en elle et en la vie. Le discours de la narratrice, mature et aînée, confirme que tous les vieillards, chacun à sa façon, enseignent à la protagoniste une leçon de vie. Les propos de certains versent davantage du côté de la discipline personnelle et de la créativité (grand-mère Landry), d'autres plutôt du côté du travail (grand-père et grand-mère Landry, ainsi que les parents de la narratrice). D'autres encore vont plus loin dans leurs leçons (monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect, Miss Shaw, en particulier) en abordant la vie d'une façon plus philosophique ou spirituelle.

### **Des vieillards souriants**

Un dernier trait révélant la bienveillance des vieillards est le fait de les voir *souriants* ou *rieurs*. Dans l'extrait précédent, la narratrice décrit le sourire de monsieur Saint-Hilaire : « Il sourit finement en considérant mon visage levé vers lui<sup>32</sup> ». À plusieurs occasions, on rencontre les personnages aînés en train de sourire à la protagoniste, ce qui, bien sûr, avive les relations entre les deux générations. Dans l'ensemble de leur personnalité, monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect et Miss Shaw représentent les aînés les plus souriants et rieurs dans les textes autobiographiques. Il y a aussi Mélina Roy qui aime bien rire à ses heures, ainsi que grand-père Landry, qui, selon la mère de la narratrice, aimait rire également. On retrouve aussi les vieux curés des tournées qui sont décrits par la narratrice aînée comme de vieux hommes rieurs et paternels.

A la fin de ces soirées, nous étions habituellement remerciés par les curés. Certes, il y en avait parmi eux de ronchonners, de disputeux, d'autoritaires, de despotiques même. Pourtant, à évoquer ces heures où ils furent peut-être heureux, il me semble retrouver plutôt dans mon souvenir de doux vieux hommes rieurs, un peu naïfs et d'une bonhomie de pères de famille dès

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 83.

qu'étaient assemblés autour d'eux leurs gens dans une atmosphère de réjouissance<sup>33</sup>.

Revenons à Miss Shaw, de qui Gabrielle Roy fait la description lors de sa première rencontre. Grâce, entre autres, à une expression souriante de la vieille dame, Roy changea sa première impression très négative qu'elle avait eue en la voyant : « Mais comme elle levait un peu le visage sous le bord de son vaste chapeau, j'aperçus son regard et je fus si frappée par la bonté, la grâce souriante, la finesse et l'intelligence qui s'en dégageaient que je cessai tout net de la trouver laide<sup>34</sup>. » Inéluctablement, lorsqu'un vieillard sourit à la narratrice, un rapprochement affectif s'effectue entre les deux. Le sourire rend les aînés beaucoup plus accessibles aux yeux de la narratrice. Un échange alors s'installe. Lors de leur escapade au grand lac Winnipeg, l'enfant déborde de joie tant elle est heureuse de ce voyage avec son vieil ami. «Le vieillard comprit que j'étais trop heureuse, que j'en avais mal. Il me sourit avec une infinie patience<sup>35</sup>. »

Au cours des récits, la narratrice rencontre de nombreux vieillards. Parfois, elle ne les voit qu'une seule fois, mais leur passage dans sa vie la marque d'une manière indélébile. Parmi ces brèves rencontres fortuites, prenons un autre exemple qui souligne l'expression joyeuse des aînés. L'action se passe à Londres, un soir tard, alors que Gabrielle essaie de retrouver son chemin pour rentrer chez elle, après une soirée de théâtre avec son amie Phyllis. Seulement, le brouillard couvre tellement la ville que Gabrielle n'y voit presque rien, elle et le petit groupe de spectateurs qui la suivait. Comme elle, tous cherchent l' « underground ». «C'est alors seulement que, me retournant, je distinguai, à quelque faible lueur de l'eau, la petite foule trop

---

<sup>33</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 148.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 440.

<sup>35</sup> *La Route d'Altamont*, p. 64.

confiante qui m'avait suivie jusque-là aveuglément [...]»<sup>36</sup> » Elle se mit à rire de la situation :

Le fou rire me prit, qui gagna Phyllis, qui gagna tout le monde quand Phyllis, de sa jolie voix entraînée, eut appris aux gens dans le noir qu'ils s'étaient laissé avoir par une jeune Canadienne mettant pour la première fois de sa vie les pieds dans ce quartier. Au lieu de m'en vouloir, ils cherchèrent à se rapprocher pour m'entourer, me reconnaître et me souhaiter mille bonnes choses à venir. Puis un vieux Londonien prit la tête. En faisant la chaîne, main dans la main, en une sorte de farandole de fantômes gais, nous le suivions hors du plus épais du brouillard vers les lumières de la station de l'underground<sup>37</sup>.

Un dernier exemple révélateur quant au sourire se rapporte à Father Perfect. Gabrielle explique la perception qu'elle a eue en l'apercevant la première fois : « Un grand vieillard aux traits souriants, à la barbe et à la tête également blanches, se leva de la sienne [sa place] pour m'accueillir<sup>38</sup>. » Puis, tenant la main de Gabrielle entre les siennes, il lui dit : « Puissiez-vous être heureuse parmi nous<sup>39</sup>. » Dans cet extrait, on comprend que les traits souriants de Father Perfect sont inscrits en permanence sur son visage et dénotent l'habitude du vieillard de sourire. Nous pouvons aisément conclure que malgré toutes les difficultés, en dépit des déceptions, Father Perfect a su garder son sourire tout au long de sa vie, ce sourire de bonté qui a façonné l'expression de son visage, ce qui le rend d'autant plus sympathique auprès de la narratrice aînée et du lecteur.

---

<sup>36</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 333.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>39</sup> *Ibid.*

### **La constellation de la tristesse**

La caractéristique psychologique qui arrive en second dans la hiérarchie des indices, après la bienveillance, c'est la tristesse. Il est important de préciser que même si cet indice se situe effectivement en deuxième position, par le nombre d'occurrences, il se retrouve loin derrière celui de la bienveillance. Nous avons repéré plus de cent quatre-vingt-dix (190) indices de bienveillance par rapport à plus de cinquante-deux (52) pour la tristesse. Néanmoins, cette caractéristique est essentielle dans le processus de caractérisation des personnages aînés. À l'instar de la bienveillance, la tristesse, ou constellation de la tristesse, englobe plusieurs caractéristiques que nous avons pris l'initiative, pour les besoins de la recherche, de rassembler également sous différents traits. À travers cette constellation de la tristesse, nous retrouvons cinq traits : *nostalgique*, *abandonné*, *culpabilisé*, *méprisé* et *fragile*. La tristesse englobe donc plusieurs marques psychologiques à connotation négative. Encore une fois, dans ces récits autodiégétiques et dans l'autobiographie, cette tristesse s'exprime à travers le regard de la narratrice et elle est presque toujours rapportée par ses propos.

### **Profonde nostalgie chez les aînés de la famille**

Le premier trait de la tristesse que nous abordons concerne la nostalgie, c'est-à-dire la façon plutôt négative que les vieillards ont d'aborder la vie actuelle, dans leur contexte sociohistorique interne, ainsi que les émotions qui accompagnent cet état. Lorsqu'un aîné devient nostalgique, il peut ressentir de la mélancolie, des regrets par rapport à une situation révolue ou qui a évolué différemment de ce qu'il aurait espéré, ou encore des remords. Selon le dictionnaire, la nostalgie se présente aussi comme le *mal du pays*, un « [é]tat de dépérissement et de langueur causé par le regret

obsédant du pays natal, du lieu où [il] a longtemps vécu<sup>40</sup>. » Cet état confronte les vieillards à leurs souvenirs d'enfance – thème cher à Gabrielle Roy.

Ainsi, lorsque grand-mère Émilie se retrouve chez sa fille vers la fin de sa vie, elle lui confie, de peine et de misère : « Te souviens-tu, Éveline, de la petite rivière Assomption<sup>41</sup>? » La protagoniste, alors trop jeune pour comprendre de quoi il retourne, entend parler pour la première fois de ce pays lointain, où sa grand-mère naquit et vécut toute sa jeunesse. Et la mère de l'enfant explique alors à toute la famille que «[...] la rivière Assomption, c'est un peu la jeunesse de grand-mère, au loin, dans le Québec<sup>42</sup> », au sein des petites collines. À son tour, la mère de l'enfant, au moment où elle devient elle-même une aînée, repense au pays de son enfance, le Québec, tout comme sa propre mère y pensait au moment de sa vieillesse. La narratrice adulte retourne dans ses souvenirs et se questionne au sujet de sa mère qui rêve du passé :

Mais que retrouvait-elle au juste? Les anciennes petites collines quittées depuis son enfance? Ou celles tout inattendues du Manitoba que nous avons un jour découvertes, qui lui avaient tout remis en mémoire et par quoi avait dû commencer ce changement que j'avais observé en elle, car, à bien y penser, c'était depuis la réapparition de collines dans nos vies que je lui connaissais cette attention bouleversante aux voix venues du passé et qui me l'enlevait à moi partiellement<sup>43</sup>.

La grand-mère et la mère de l'enfant, à l'âge de la vieillesse, sont représentées comme des êtres nostalgiques de leur pays natal. Trop jeune pour saisir parfaitement le sens de la nostalgie, Christine comprend tout de même qu'il s'agit d'un état de

<sup>40</sup> Paul Robert, *Le Nouveau Petit Robert*, op. cit., p. 220.

<sup>41</sup> *La Route d'Altamont*, p. 31.

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 135.

tristesse qui ramène les êtres dans un passé lointain, celui de leur jeunesse. Aînée, la narratrice se rend compte de l'importance des souvenirs de jeunesse une fois rendu vieux. Dans *La Détresse et l'Enchantement*, la narratrice se rappelle une petite maison qu'elle a connue jeune et à laquelle elle a pensé lorsqu'elle a écrit «Ma grand-mère toute-puissante», premier récit de *La Route d'Altamont*. Elle décrit la maison de style canadien «[...] perpétuant toujours le souvenir de la chère maison de Saint-Alphonse abandonnée par grand-mère avec tant de regret, mais en fait, jamais abandonnée puisqu'elle renaquit deux fois en terre lointaine [...]»<sup>44</sup> Observons un dernier exemple au sujet de la nostalgie qu'a vécue toute sa vie grand-mère Landry. Roy raconte qu'elle se rend au cimetière pour retrouver la tombe familiale, et en l'apercevant, se remémore la nostalgie légendaire de sa grand-mère face au pays qui l'a vue naître : «[...] comme grand-mère Landry qui s'était languie toute sa vie des arbres austères de son enfance sur les coteaux de Saint-Alphonse-de-Rodriguez»<sup>45</sup>. Ce vieillard est dépeint comme quelqu'un de profondément nostalgique, depuis le jour où il a quitté à regret son pays d'enfance.

Contrairement à grand-mère Landry qui a été nostalgique toute sa vie, la mère de la narratrice, elle, le devient à mesure qu'elle prend de l'âge, particulièrement dans ses vieux jours. De multiples exemples sont repérables dans le récit «La Route d'Altamont» du roman éponyme. Quelques temps avant son grand départ pour l'Europe, Christine voyage avec sa mère sur la route d'Altamont. Arrêtées au bord de la route, Éveline fait part à sa fille de ses considérations sur le paysage, faisant allusion à la beauté de la nature des lieux de son enfance.

---

<sup>44</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 49.

<sup>45</sup> *La Route d'Altamont*, p. 62.

– Cela manque d'arbres, toutefois, par ici, et d'eau. Dans mes petites collines, Christine, les essences emmêlées, les peupliers-trembles, les bouleaux, les érables de montagne – oh! nos érables à sucre si rouges à l'automne! – les hêtres aussi flambaient de couleur. En bas, d'anse en anse, se déroulait, en captant les couleurs, notre petite rivière Assomption.

Malgré tout, j'[narratrice]étais étonnée de voir maman passer par-dessus son existence d'adulte, au Manitoba, pour aller au plus loin de sa vie chercher ces images hier inconnues de moi et qui semblaient à présent lui plaire plus que tout. Peut-être même en fus-je un peu vexée<sup>46</sup>.

Christine observe attentivement sa mère qui semble chercher, à travers le paysage, son passé, une époque révolue dans laquelle elle se disait heureuse. La narratrice se questionne beaucoup à propos de ce désir, incompréhensif pour elle, de revivre le soi-disant bonheur par les souvenirs, elle s'en inquiète même :

Mais que se dirent-elles, ce jour-là, maman et les petites collines? Est-ce que vraiment les collines rendirent à maman sa joyeuse âme d'enfant? Et comment se fait-il que l'être humain ne connaisse pas en sa vieillesse de plus grand bonheur que de retrouver en soi son jeune visage? N'est-ce pas là plutôt une chose infiniment cruelle? Serait-ce que, pleine de pitié pour sa jeune âme disparue, l'âme vieillie lui lance à travers les années un appel tendre, comme un écho: "Vois, lui dit-elle, je peux encore ressentir ce que tu as senti... aimer ce que tu as aimé..." Et l'écho sans doute répond quelque chose... Mais quoi? Je ne comprenais rien alors à ce dialogue, je me demandais tout simplement ce qui pouvait retenir si longtemps ma mère en plein vent, sur le roc; et si c'était sa vie passée qu'elle y retrouvait, en quoi cela pouvait-il être heureux? En quoi pouvait-il être bon, à soixante-dix ans, de donner la main à son enfance, alors, à ce moment-là, lorsque la vieillesse l'a rejointe un beau jour, la petite ronde doit être presque finie, la fête terminée. J'eus terriblement hâte tout à coup de voir maman revenir près de moi<sup>47</sup>?

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 127.

La protagoniste a du mal à s'imaginer que sa mère est plus heureuse quand elle songe au passé, d'autant plus qu'elle se rend compte qu'en racontant ses histoires, les versions changent avec le temps, « [e]n sorte que l'histoire varia, grandit et se compliqua à mesure que la conteuse prenait de l'âge et du recul<sup>48</sup>. » Les variations prennent une telle ampleur que Christine finit par ne plus reconnaître les histoires qui avaient enchanté son enfance. Et la mère de répondre pour justifier, par exemple, la transformation d'un détail important : « Mais justement il [ce détail] change à mesure que nous-mêmes changeons [...]»<sup>49</sup> »

À plusieurs reprises, on constate à quel point Éveline, dans le récit «La Route d'Altamont», ou Mélina Roy, dans *La Détresse et l'Enchantement*, aime parler du passé, de sa jeunesse. Plusieurs segments narratifs dévoilent cette propension d'Éveline à évoquer soit la vie de sa mère au Québec soit celle de sa propre jeunesse en compagnie de son frère Cléophas – qui n'a pas la même vision nostalgique du passé que sa sœur –, mais surtout avec sa fille Christine. Avec une douce nostalgie, Éveline confie à sa fille que c'est seulement rendu à l'âge de la « sagesse » qu'elle a réussi à bien comprendre sa mère et toutes les étapes difficiles qu'elle a dû traverser. Elle la comprend si bien qu'elle se reconnaît à travers elle, et elle avoue lui ressembler singulièrement à la fois physiquement et de caractère – elle à qui l'on avait dit, plus jeune, qu'elle tenait davantage de son père. La jeune protagoniste ne comprend pas le discours de sa mère à propos du passé, des souvenirs de jeunesse, du bonheur de retrouver ses collines et de tout ce que peut contenir cet état de nostalgie. Toutefois, la narratrice confie au lecteur qu'au moment où elle-même atteint l'âge vénérable que sa mère avait lors de ces confidences étonnantes, elle a compris à son tour la teneur de ses propos. Avec du recul, parfois elle reconsidère sa mère très jeune de cœur : « Quelle sombre et fausse idée avais-je pu me mettre en tête! Maman n'était

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>49</sup> *Ibid.*

ni menacée, ni âgée, ni diminuée. C'est à peine, au fond, si elle avait quinze ans!<sup>50</sup>» Peut-être aurait-elle préféré voir sa mère rester jeune toute sa vie. Mais plus souvent, elle la perçoit comme nostalgique, suffisamment pour la décrire mélancolique et envahie par une grande lassitude.

Outre la nostalgie d'un passé souvent embelli, selon la narratrice adulte, Éveline avoue à sa fille avoir quelques regrets.

Jeune, sais-tu que j'ai ardemment désiré étudier, apprendre, voyager, me hausser du mieux possible... Mais je me suis mariée à dix-huit ans et mes enfants sont venus rapidement. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour moi-même. Quelquefois encore je rêve à quelqu'un d'infiniment mieux que moi que j'aurai pu être... Une musicienne, par exemple, n'est-ce pas assez fou<sup>51</sup>?

Immédiatement après cet aveu, Éveline rassure sa fille en précisant que si elle pouvait recommencer sa vie, elle se marierait et vivrait sa vie de la même manière. En regardant Christine, elle insiste pour lui faire comprendre qu'elle saura mieux faire que sa mère. Dans *La Détresse et l'Enchantement*, on trouve une autre confession de la mère de la narratrice, Mélina, au sujet des regrets qu'elle porte en elle et qui la rendent profondément nostalgique. Lorsqu'elle pense à ses enfants, elle éprouve un lourd sentiment d'échec et d'amertume. Selon son discours, ils ont tous raté plus ou moins leur vie – à l'exception de Gabrielle, la cadette, qui représente l'espoir de la famille. Anna s'est mariée trop jeune avec un homme qui ne lui convenait pas. Adèle a aussi contracté un mariage désastreux qui s'est vite soldé par une séparation. Rodolphe est devenu alcoolique et joueur compulsif. Clémence a souffert d'une forme de schizophrénie assez sévère et incurable – comme nous l'avons signalé

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 145.

auparavant. Et toute sa vie, l'aîné, Joseph, a vécu une « vie errante » loin de sa famille, sans donner trop de nouvelles, et il n'a jamais semblé heureux. Bref, Mélina Roy fait de la vie de ses enfants un constat d'échec et confie à sa fille : « [...] que ce doit être le pire chagrin au monde que de savoir ses enfants malheureux<sup>52</sup>. » Roy déclare dans l'autobiographie : « Et c'est la seule douleur de sa vie dont elle me fit part, sur les autres glissant vite, disant: "C'est peu, c'est pas grand-chose... Cela passe..."<sup>53</sup> »

Quant au père de la protagoniste, on le découvre dans *Rue Deschambault*, déjà dans ses vieux jours. Celui-ci – Édouard, de son prénom dans les récits autobiographiques et Léon Roy dans l'autobiographie –, a adopté une pièce dans la maison, une espèce d'ancienne cuisine, dans laquelle il s'assied durant de longues heures ou il marche de long en large, surtout le soir et la nuit, en buvant beaucoup de café, une substance qui, selon lui, aide « [...] à se souvenir mieux, à grouper les impressions, à retrouver aussi quelquefois des saveurs, des noms; peut-être une âme plus jeune...<sup>54</sup> » Dans ce lieu qui « délimite » son territoire, il fait le bilan de sa vie. Il sasse et ressasse les moments marquants qui lui sont arrivés. Cet exercice quotidien et répétitif le coince dans un état nostalgique sans fin. À quelques occasions, Christine se retrouve avec lui, dans son intimité, et elle prend le temps d'écouter cet homme qui, d'habitude, est très peu loquace. Ces rares moments en compagnie de son père ont permis à la jeune Christine de comprendre davantage les causes de sa tristesse. Elle voit son père mélancolique car il prend conscience que, d'une part, sa fille va encore à l'école, lui qui aurait bien aimé étudier beaucoup plus longtemps que ce qu'on lui a permis – très jeune, vers onze ou douze ans, il a été forcé de commencer à travailler pour gagner sa vie. D'autre part, il regrette d'avoir eu sa fille,

---

<sup>52</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 156.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>54</sup> *Rue Deschambault*, p. 241.

sa petite dernière, si vieux<sup>55</sup>, ce qui, selon Christine, le rend « effroyablement malheureux » : « On ne devrait pas avoir d'enfants lorsqu'on est âgé, me [narratrice] dit-il, la tête penchée. On peut partir de ce monde sans les connaître, sans savoir grand-chose à leur sujet ; c'est là une perte navrante...<sup>56</sup> » Relatant cette même époque dans *La Détresse et l'Enchantement*, la narratrice aînée se questionne au sujet de son père :

Et maintenant, l'air soucieux, il se tenait près de moi, ne sachant peut-être plus parler aux enfants, et moi je le trouvais si vieux qu'il me paraissait impossible de trouver les mots qui eussent pu l'atteindre. Pourtant, jeune enfant, j'avais aimé inventer des jeux avec des vieillards. Je lui jetai un regard perplexe. Quel âge avait-il donc alors? Soixante et onze... soixante-douze ans? Quand il m'avait engendrée, il était déjà âgé. Y songeait-il quelquefois avec une sorte de remords, et était-ce cela, une certaine gêne, qui l'empêchait de me parler à cœur ouvert? Je ne l'ai jamais su. Nous ne nous sommes jamais avoué l'un à l'autre les mouvements profonds de l'âme [...] <sup>57</sup>

En plus d'avoir engendré sa fille sur le tard, Léon Roy s'en veut aussi de lui avoir légué une santé si délicate.

Examinons un dernier aspect dévoilant la nostalgie chez le père de la narratrice. Léon Roy a grandi dans une famille dont Gabrielle n'a jamais rencontré les grands-parents et dont elle connaît très peu l'histoire. La narratrice aînée raconte que sa mère avait suspendu deux portraits dans le salon : « [...] celui de mon grand-père Charles Roy et de sa femme Marcelline au douloureux visage. Les deux portraits

---

<sup>55</sup> Monsieur Roy a eu sa fille à l'âge de cinquante-neuf ans, comme nous l'avons mentionné au premier chapitre.

<sup>56</sup> *Rue Deschambault*, p. 243.

<sup>57</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 41.

chaque fois que je les avais regardés, m'avaient plongée dans l'angoisse [...]»<sup>58</sup> » Roy se sent tellement éloignée de ses grands-parents paternels qu'elle confie que jeune, elle se croyait issue uniquement des Landry, le côté de sa mère, « [...] race plus légère, riieuse, rêveuse, comme un peu aérienne, aimante, tendre et passionnée<sup>59</sup>. » Un jour, alors que Gabrielle lisait tranquillement dans la maison, son père s'arrêta devant elle et lui demanda « [...] d'une voix un peu sourde, chargée de mélancolie : « Connais-tu au moins ton bonheur<sup>60</sup>? » La protagoniste s'étonne de la question. Son père lui avoue l'origine de son rapport douloureux avec les livres. Alors qu'il lisait sagement dans un coin et qu'il se sentait heureux, tout à coup son père lui ordonna :

Donne-moi ce livre de malheur. Tout ce qui est écrit est fausseté. – Il me l'avait arraché des mains. Il avait soulevé un rond du poêle. La flamme était haute, car c'était une nuit froide et on avait bien activé le feu. Mon père y jeta mon livre, mon unique livre. Je le vois encore brûler, je l'ai vu brûler toute ma vie<sup>61</sup>.

Que ce soit dans les récits autobiographiques ou dans l'autobiographie, le père de la narratrice est représenté comme un homme profondément morose et déçu du sort que la vie lui a réservé. Alors que dans sa jeunesse, selon le souvenir de Roy, il s'agissait d'un homme idéaliste, qui semblait gai, confiant, ambitieux et rempli d'espoir.

Dans l'autobiographie, toujours à propos de la représentation de la nostalgie chez les aînés, le lecteur découvre un personnage nommé Excide. Il s'agit d'un oncle de Gabrielle Roy du côté maternel, le dernier fils des Landry, dont il est question dans

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>61</sup> *Ibid.*

quelques segments narratifs. Veuf depuis plusieurs années, « [...] il se mit, vers la fin de sa vie, à évoquer les pâles souvenirs qu'il avait de Saint-Alphonse-de-Rodriguez ». La narratrice aînée poursuit en précisant :

Plus il vieillissait, plus il lui en revenait. Il fut pris de désir de retourner au village de ses ancêtres avant de mourir. Il en parlait souvent, mais comme d'un bonheur trop grand pour être atteint en ce monde. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, dans le pays où il avait passé toute sa vie, sauf les années de sa toute petite enfance, mais l'âme tournée, on aurait dit, vers sa source presque oubliée<sup>62</sup>.

Il n'y a pas que la famille de la narratrice qui manifeste de la nostalgie et de la mélancolie. Dans le récit « La Route d'Altamont », nous observons chez monsieur Saint-Hilaire cette forme de tristesse quand il constate les effets de la modernité sur le paysage qui jadis l'enchantait. Arrivé au grand lac Winnipeg, le vieillard découvre les changements radicaux qu'on a fait subir à l'environnement et explique son point de vue à l'enfant : « C'est incroyable. Dans mon temps, il n'y avait qu'une gare en bois et, un peu plus loin, une douzaine de petits chalets. Ah, les mécréants, de nous avoir ainsi abîmé le paysage<sup>63</sup> ! » Le vieil homme ressent de la colère, car il a beaucoup de peine devant ce bouleversement où l'on a charcuté la nature pour créer une ville artificielle. L'enfant s'inquiète de son bon ami qu'elle voit pour la première fois fâché et « grognon ». Elle voudrait bien lui rendre « son temps ». Mission impossible, puisque la modernité a fait place au passé tranquille et à jamais révolu.

Toujours dans le récit « Le vieillard et l'enfant », le lecteur est témoin d'autres considérations que monsieur Saint-Hilaire partage avec l'enfant sur la modernité et

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>63</sup> *La Route d'Altamont*, p. 70.

sur ses effets négatifs. Songeant à ses petits-enfants qu'il ne voit presque jamais, il raconte que ces jeunes ne sont pas méchants, mais qu'ils sont atteints de ce qu'il appelle « la maladie du siècle ». La narratrice détaille ce mal selon le point de vue du vieillard : « [...] le goût de la vitesse, des autos, des motocyclettes et aussi de dépenser l'argent au plus vite... et que lui, à présent, se sentait trop vieux pour pouvoir encore s'adapter à la frénésie d'aujourd'hui<sup>64</sup>. » Le vieillard ressent une grande nostalgie de son passé plus doux et équilibré à ses yeux que la vie d'aujourd'hui – vers le début du vingtième siècle. Il se sent dépassé par les événements. Toutefois, l'enfant porte un regard différent sur l'adaptabilité de son vieil ami : « À moi il semblait pourtant qu'il savait bien s'adapter<sup>65</sup>. »

À sa façon, grand-mère Émilie ressent elle aussi beaucoup de nostalgie durant les années de sa vieillesse, particulièrement lorsque ses forces la quittent, lui faisant perdre ainsi son autonomie. Malgré son grand entêtement, elle finit par vivre chez sa fille Éveline, la mère de l'enfant, puisque ses forces diminuent sérieusement. Habitée à travailler fort toute sa vie, la petite vieille ne se résout pas à rester dans un coin à rien faire. Une scène nous la montre en train d'ourler des serviettes : « [...] elle se prit à examiner le tissu, à en étudier la résistance en l'étirant de tous côtés, pour déclarer qu'il était loin de valoir ce qu'elle avait tissé dans son temps<sup>66</sup>. » Grand-mère Landry se montre très critique à l'égard de tous les tissus de la maison de sa fille, exprimant par là un grand regret de son jeune temps, d'une époque lointaine qui lui tenait à cœur. La narratrice mentionne :

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 30.

À tout instant d'ailleurs elle palpait maintenant les étoffes, celle dont étaient faits nos vêtements, le tissu des rideaux et le linge de la maison. Elle s'en moquait, disait que ce n'était que de la « pénille ». À l'entendre, tout, chez nous, était de la « pénille » bon marché de magasin<sup>67</sup>.

Par ses propos, grand-mère Émilie montre qu'elle en veut à la « modernité » qui fabrique des produits de moins bonne qualité, et qui rend la vie trop différente de celle qu'elle a vécue. À travers tous ces commentaires négatifs – et bien d'autres –, elle manifeste sa profonde tristesse.

Outre monsieur Saint-Hilaire, parmi les vieillards à l'extérieur de la famille de la protagoniste, qui expriment quelques rares moments de nostalgie, se trouve aussi Father Perfect. Devant l'imminence d'une deuxième guerre mondiale, le « Père Parfait » rentre un soir d'une tournée en forêt, « la mine grave ». Comme avant chaque repas, il fait une prière. Gabrielle Roy se rappelle que « [...] la voix brisée [il] implora le Seigneur d'éloigner des hommes le fléau de la guerre qui lui avait pris, dear Lord, our John, my only son, gone away from us so soon!... so soon!...<sup>68</sup> », lors de la Première Guerre mondiale. Pour une rare fois, le vieil homme montre la profonde blessure à jamais ouverte qu'il porte dans son cœur – mais qu'il sait si bien dissimuler –, celle d'avoir perdu son fils à la guerre, son unique fils.

Miss Shaw, quant à elle, ne manifeste pas vraiment de nostalgie ou de mélancolie, sauf lorsqu'elle pense aux gens de sa génération ou aux vieilles gens en général. Elle ne sent plus d'affinités avec ses pairs. Elle préfère donc la compagnie des jeunes qui la soulèvent d'enthousiasme. Lorsqu'elle parle de ses voisins aînés, pourtant plus jeunes qu'elle, Miss Shaw parle d'eux en ces termes : « Those half dead

---

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 409.

old souls<sup>69</sup> ». Elle rajoute dans son discours qu' « "ils ne vibrent plus à rien, ne lisent rien, ne sentent plus rien"<sup>70</sup>. » C'est la raison pour laquelle la vieille dame recherche la compagnie des jeunes, les héberge chez elle, au lieu de fréquenter ses homologues aînés. Autrement, Miss Shaw est un personnage très optimiste et joyeux.

Dans l'ensemble des récits autobiographiques et dans l'autobiographie, il appert que plusieurs vieillards manifestent de la nostalgie et de la mélancolie, que ce soit par rapport aux lieux et aux souvenirs d'enfance, à la modernité, à une époque qui les rejoignait davantage dans leur rythme, à leur style de vie ou à leur manière de faire, ou par rapport à des deuils et à la perte d'êtres chers. Parmi ces personnages aînés, les plus nostalgiques se retrouvent dans la famille de la protagoniste. Il s'agit de grand-mère Émilie Landry, de son mari, Éli Landry, de la mère de la narratrice, ainsi que de son père. À l'extérieur de la famille, monsieur Saint-Hilaire, Father Parfect et Miss Shaw, sont représentés comme des vieillards heureux, manifestant des moments très passagers de nostalgie. Quant aux autres vieillards, en dehors de la famille de la narratrice, et dont l'apparition est très ponctuelle, aucun d'entre eux ne manifeste de nostalgie significative.

### **Un sentiment d'abandon et d'indifférence**

Après le trait *nostalgique*, qui par ses nombreux indices est de loin le trait le plus significatif de la constellation de la tristesse, vient celui de l'*abandonné*. Tour à tour, les membres de la famille de la protagoniste se sentent abandonnés, d'une façon ou d'une autre. Lorsque nous mentionnons les proches de la narratrice, nous parlons d'Éveline, de Mélina, d'Émilie, la grand-mère, d'Édouard et de Léon, et également de Dédette, la sœur de Gabrielle, à un moment où ces personnages sont devenus des

---

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 433.

<sup>70</sup> *Ibid*.

vieillards, bien sûr. Précisons que ce trait psychologique évoque un état de solitude non désiré, qui engendre une impression d'inutilité ou d'incompréhension.

Par moments, dans ses vieux jours, le personnage d'Éveline se sent incompris par les siens, c'est-à-dire ses enfants et son conjoint, mais surtout par Christine, avec qui elle vit une relation très intense, voire symbiotique. Cette incompréhension mène à un sentiment d'abandon. Le lecteur peut observer un état de tristesse qui atteint son paroxysme au moment où Christine annonce à sa mère son désir de partir pour l'Europe. Suite à la déclaration de sa fille, Éveline se sent bouleversée. Elle se rend compte que Christine, sa dernière enfant à la maison, son bâton de vieillesse, a l'intention de quitter le nid familial, à l'instar de ses autres enfants certes, à la différence dans ce cas-ci, qu'elle sait qu'elle restera complètement seule, à une étape où elle est devenue vieille et plus fragile. Sur un ton grave, elle répond à sa fille : « Que veux-tu dire? Tu n'en es pas toi aussi à songer à partir<sup>71</sup>? » Éveline se sent et se sent abandonnée par sa fille Christine. De la même façon, Mélina éprouve ce même sentiment face à Gabrielle dans l'autobiographie. Ultérieurement, nous constaterons que cet abandon de la part de Christine provoquera non seulement un état de profonde tristesse chez sa mère, mais surtout une tristesse qui se transformera en paroles culpabilisantes.

Du côté de la grand-mère Émilie, mère d'Éveline, nous observons exactement le même sentiment d'abandon et d'incompréhension. Dans ses vieux jours, elle habite seule – choix qu'elle assume tant que ses forces le lui permettent – et elle souffre de ce que ses enfants et ses petits-enfants ne viennent pas lui rendre souvent visite. À cela, s'ajoute cette vie moderne qui l'éloigne physiquement et psychologiquement de sa famille. À ce propos, la narratrice rapporte : « Pauvre chère vieille! [...] Presque

---

<sup>71</sup> *La Route d'Altamont*, p. 146.

personne ne venait plus jamais la voir. Elle avait des nuées de petits-enfants, mais elle les voyait si peu souvent [...] <sup>72</sup> » À un moment, elle confie à la petite Christine que la vie « [c]'est de l'ouvrage jamais fini [...] quand on n'est plus bonne à aider, qu'on est reléguée dans un coin, au repos, sans savoir que faire de ses dix doigts [...] on s'ennuie à en mourir, on regrette peut-être le « barda » [...] <sup>73</sup> » Face à la maladie de mémère Émilie et à la solitude intérieure qu'elle perçoit chez sa grand-mère, la narratrice adulte la compare à « un pauvre vieux chêne isolé des autres, seul sur une petite côte <sup>74</sup>. » Dans le récit «La Route d'Altamont» du roman éponyme, Évelyne pense à sa mère et comprend combien elle a dû se sentir seule, tout au long de sa vie, parmi sa famille, ses enfants et son conjoint, des êtres, selon elle, d'une race différente, d'une race de voyageurs, c'est-à-dire tout le contraire de la grand-mère – elle qui aspirait à plus de stabilité. Au cours des récits, le lecteur constate que grand-mère Émilie a ressenti toute sa vie – depuis son mariage – un sentiment d'abandon, sentiment d'autant plus prononcé dans ses vieux jours.

Le père de la narratrice se sent également abandonné durant sa vieillesse. À la retraite forcée par un congédiement du gouvernement, il a beau s'occuper à son potager ou à toute autre activité, il a l'impression d'être devenu inutile pour la société, et même pour sa famille, puisqu'il ne rapporte plus de salaire fixe à la maison. Aussi, plus il avance en âge et plus il se sent éloigné de sa femme. Elle, elle vit de jour, lui, de nuit. Ainsi, toutes les nuits, Édouard – comme Léon, le père de Gabrielle Roy – ressasse sa situation, sa vie, en sirotant ses nombreux cafés, comme nous l'avons signalé auparavant. Observant son père à la lueur du poêle, fidèle à l'entretien de la flamme, dans la pièce qui lui est réservée, la narratrice adulte affirme dans *Rue Deschambault* au sujet de la solitude de son père : « le feu n'était-il pas son

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 10

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 34.

unique compagnon !<sup>75</sup> » Édouard – comme monsieur Roy – se sent incompris de sa femme, de ses enfants, et nous pourrions dire de la société, du moins, de la part du gouvernement – nous approfondirons cet aspect un peu plus loin sous le trait du *mépris*. Il vit un fort sentiment d’abandon, d’éloignement psychologique et d’incompréhension. Dans l’autobiographie, Gabrielle Roy explique bien cette distance, entre elle et son père, qu’elle n’arrive pas à franchir.

Et maintenant, l’air soucieux, il se tenait près de moi, ne sachant peut-être plus parler aux enfants, et moi je le trouvais si vieux qu’il me paraissait impossible de trouver des mots qui eussent pu l’atteindre. Pourtant, jeune enfant, j’avais aimé inventer des jeux avec des vieillards<sup>76</sup>.

Les personnages de Léon Roy et d’Édouard éprouvent tous les deux de la tristesse qui se manifeste par un fort sentiment de solitude et d’incompréhension, inscrit sous le trait psychologique *abandonné* dans la constellation de la tristesse.

Toujours dans la famille de la narratrice aînée, Roy aborde cet état d’abandon et de solitude lorsqu’elle se rappelle ses visites à sa sœur Clémence à Winnipeg, alors qu’elle vivait à Montréal. Elle explique que cousines, belles-sœurs, lointaines ou proches parentes l’auraient bien hébergée lors de ses petits voyages dans sa patrie natale, mais qu’il n’y avait pas de place ni pour elle ni pour personne d’ailleurs, en raison de l’exiguïté de leur logement :

---

<sup>75</sup> *Rue Deschambault*, p. 241.

<sup>76</sup> *La Détresse et l’Enchantement*, p. 41.

[Elles] vivent pour ainsi dire en clapiers. Elles trouvent cela commode: une seule pièce qui fait salon, cuisine, salle à manger et chambre à coucher. Quand le canapé-lit est rentré et que tout est strictement rangé, on arrive à peu près à circuler. Elles disent qu'en fin de compte c'est mieux ainsi quand on vieillit et qu'on ne peut avoir d'aide, pour nul or au monde<sup>77</sup>.

Cette brève citation en dit long sur le mode de vie des aînées, proches ou éloignées – apparemment que des femmes –, dans la famille de Roy. Elles vivent seules, dans un petit espace, sans aide ni visite, semble-t-il, à l'instar de bon nombre de vieillards à notre époque. Ces personnages aînés, évoqués en très peu de mots, vivent une solitude et un sentiment d'abandon certains.

À son tour, nous livre la narratrice, Dédette, une autre sœur de Gabrielle Roy, ressent violemment cet état d'abandon lorsqu'elle devient très malade et s'approche de la mort. Lors d'une visite, Roy se remémore l'intensité de son regard : « Je vis apparaître dans ses yeux la vive détresse de qui se voit abandonné à la mort puisque les vivants prennent maintenant à leur charge les devoirs restant à cette âme à accomplir<sup>78</sup>. » La sœur de Gabrielle comprend que son heure a sonné et la narratrice se souvient de ce regard exprimant le complet abandon : « Je compris à cet instant par les yeux de Dédette que le pire de la mort est de se sentir abandonné<sup>79</sup>. » La mort annoncée de sa sœur, mais surtout le fait d'avoir lu dans les yeux de Dédette le désespérant sentiment d'abandon – après avoir connu plusieurs personnes décédées dans sa vie –, inspira cette réflexion à Roy, à tout le moins, elle l'y inséra dans l'autobiographie dans un passage où elle raconte la mort future de sa sœur. Cet extrait témoigne du désir de la narratrice de ne plus jamais voir quelqu'un se sentir abandonné au moment de sa mort; elle manifeste surtout le souhait d'une solidarité.

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 171.

[...] après toutes les morts qui m'avaient touchée. Si nous étions vraiment aimés, me disais-je, au premier d'entre nous qui est parti, les autres seraient partis avec lui. Si nous nous aimions enfin, nous ferions une immense ronde pour entrer ensemble dans l'océan allant, la main dans la main, vers le créateur, et le priant : « Ne nous prends plus un à un, depuis le temps que ça dure, mais tous en une fois. » Et il me parut que Dieu n'attendait que cela pour s'attendrir sur ses créatures et sur l'amour qu'elles se portent l'une à l'autre<sup>80</sup>.

À propos de monsieur Saint-Hilaire, très peu de passages descriptifs ou discursifs laissent entrevoir un sentiment d'abandon. Ce vieillard semble presque toujours de bonne humeur et il communique bien sa joie de vivre à l'enfant. Toutefois, une première scène révèle que le vieillard a l'impression que personne ne se préoccupe de lui; il se sent ainsi laissé pour compte. L'enfant réfléchit tout haut et se dit que les proches, à elle et au vieillard, « doivent trouver qu'on est longtemps parti<sup>81</sup>. » Et le vieil homme de répliquer : « Oh, pour moi, tu sais, [...], personne ne remarque beaucoup que je sois ici ou là<sup>82</sup>. » La fillette s'étonne de cet état de fait et remarque que son vieil ami « fit aussitôt un grand effort pour paraître gai et dit comme pour [la] taquiner: – Toi, tu t'en apercevrais?<sup>83</sup> » La narratrice adulte confie au lecteur : « Mais je ne pus répondre tant je me sentais émue d'une émotion que je ne comprenais pourtant pas<sup>84</sup>. » Ainsi, monsieur Saint-Hilaire se sent lui aussi abandonné par ses proches. Seulement, il ne communique que rarement et succinctement ce sentiment de tristesse. Il le fait dans cette scène, mentionnée précédemment, et dans celle où il explique à l'enfant que ses propres enfants ne viennent jamais le visiter. Autrement, en apparence, ce vieillard contrôle ses émotions: il repousse sa tristesse et laisse transparaître sa joie de vivre. Il en est de même pour tous les autres vieillards à l'extérieur de la famille de la narratrice. Qu'il

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>81</sup> *La Route d'Altamont*, p. 80.

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> *Ibid.*

s'agisse de Father Perfect, de Miss Shaw, des dames Paulet-Cassan ou de tout autre personnage aîné en dehors de la famille de la protagoniste, nous observons que ces vieillards ne se plaignent jamais d'être abandonnés, de souffrir de solitude et ou de tristesse – même monsieur Saint-Hilaire et madame Paulet-Cassan ne se plaignent pas ouvertement de ce que leurs enfants ne viennent à peu près jamais les voir. À travers leurs discours, leurs activités et leur façon d'être, transparait une joie de vivre, une approche positive de la vie. À l'exception de brefs passages dans le récit «Le vieillard et l'enfant», avec monsieur Saint-Hilaire, la tristesse associée à l'*abandon* ne se détecte que dans la famille de la narratrice.

### **Une attitude parfois culpabilisante**

Le trait de caractère manifestant une attitude culpabilisante concerne peu de personnages aînés, mais son impact marque profondément la narratrice. Cette manifestation, issue de la tristesse, se retrouve spécialement chez Éveline dans «La Route d'Altamont». On l'observe aussi, mais d'une façon différente, chez le personnage de la grand-mère Émilie, ainsi que chez Édouard, le père de Christine.

Auparavant, nous avons examiné le sentiment d'abandon profond qu'éprouve Éveline lorsque sa fille lui annonce son désir de partir pour l'Europe. Sa tristesse est si grande et déstabilisante qu'elle ne sait comment réagir autrement qu'en attaquant Christine par des reproches violents, blessants, voire incompréhensibles, la culpabilisant ainsi dans son désir de la quitter pour découvrir le monde. Elle ne comprend pas ce désir de partir à tout prix. Éveline s'accroche à sa fille – la petite dernière, la seule qui habite avec elle dans la maison familiale. Afin de convaincre Christine, la narratrice raconte les propos de sa mère : « Reste jeune, me pria-t-elle comme si c'était en mon pouvoir<sup>85</sup>. » Non seulement Éveline exhorte sa fille à rester

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 140.

jeune, mais en plus elle la supplie de vivre à ses côtés : « Reste jeune et avec moi toujours, ma petite Christine, afin que je ne devienne pas trop vite tout à fait vieille et disputeuse<sup>86</sup> » – comme grand-mère Émilie. Mais Christine désire plus que tout au monde parcourir l'Europe.

Or, la mère refuse de voir partir à nouveau un de ses enfants, spécialement sa dernière, et répond à sa fille « [...] en reproches véhéments: –T'en aller, toi aussi donc! Voilà ce que tu complotes. J'aurais dû m'en douter...<sup>87</sup>» La narratrice poursuit en expliquant que sa mère fait volte-face dans ses opinions par rapport aux voyages et à sa destination de prédilection. «La France! jeta-elle comme avec mépris, elle qui nous en avait parlé toute sa vie sur le ton du plus haut respect<sup>88</sup>. » Christine se sent décontenancée par les propos contradictoires de sa mère, mais surtout par son ton culpabilisant qu'elle arbore. Après un certain temps, la mère se sent de plus en plus vaincue et victime d'un inévitable abandon. Elle finit par faire un parallèle entre l'attitude de sa fille – complètement égoïste, à ses yeux – et celle qu'elle-même et ses frères et sœurs ont eue envers grand-mère Émilie : « Prétendais-tu m'user comme nous nous sommes mis ensemble autrefois pour user ma pauvre mère<sup>89</sup>? » Devant cet argument, pour le moins déroutant, Christine réplique à sa mère par un argument choc qui clôt le dialogue infructueux : « Tu commences en effet à lui [grand-mère Émilie] ressembler, eus-je le grand tort de souligner, à quoi elle ne répondit que par un regard blessé<sup>90</sup>. » Le lecteur saisit bien, par la teneur du discours de la narratrice adulte, qu'un échange sain entre la mère et la fille semble non seulement impossible, mais que les propos d'Éveline s'avèrent très marquants et culpabilisants pour Christine :

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>89</sup> *Ibid.*

<sup>90</sup> *Ibid.*

C'était inutile. Elle ne pouvait ou ne voulait céder à mes arguments. Pauvre moi aussi d'avoir pu croire que les arguments sont efficaces contre une âme tourmentée. Nous sommes devenues quelque peu ennemies, ma mère et moi. Dans sa vieillesse elle eut cette douleur d'entretenir envers moi des sentiments hostiles. Comment en aurait-il pu être autrement? Lorsqu'ils s'opposent à leurs enfants, les parents bien souvent ne sont-ils pas en lutte contre l'audace de leur propre jeunesse revenue les harceler dans leur âge recru de fatigue et d'aventures<sup>91</sup>?

Plusieurs segments narratifs du récit «La Route d'Altamont» confirment cette attitude culpabilisante de la mère envers sa fille Christine. Par son discours, Éveline fait tout en son pouvoir afin de dissuader sa fille dans ses projets de voyages, tentant de la retenir en créant chez elle un profond sentiment de culpabilité. À travers les récits autobiographiques et l'autobiographie, le lecteur perçoit bien ce sentiment persistant de la protagoniste envers sa mère. Elle se sent responsable et coupable de l'avoir abandonnée dans ses vieux jours, manquant peut-être ainsi à son devoir de fille. Malgré tous ces efforts, cette dernière n'a point réussi à la retenir, du moins physiquement, dans le giron.

Grand-mère Émilie adopte autrement une attitude culpabilisante. Au lieu d'invoquer des arguments directement culpabilisants envers ses proches, elle passe par la colère. On la décrit comme une femme «disputeuse», autoritaire et très directe. Loin de présenter ce personnage sous un mode de tristesse empreint de plaintes et de lassitude, la narratrice adulte nous le montre dynamique, exprimant sa tristesse à travers des élans ou plutôt des propos péremptaires, propos qui peuvent faire sentir ses interlocuteurs coupables de quelque chose dont ils ne sont aucunement responsables. Émilie porte en elle un sentiment d'incompréhension qui remonte loin dans sa vie, apparemment à son départ du Québec pour les Plaines. Grand-père

---

<sup>91</sup> *Ibid.*

Landry a contraint sa femme à venir s'établir au Manitoba, bien malgré elle. Et depuis ce jour, se sentant lésée et plutôt mal aimée, grand-mère cultive du ressentiment qu'elle exprime par la colère. Avec du recul, c'est ce qu'en déduit la narratrice.

Outre la colère qui peut s'avérer culpabilisante pour son entourage, Émilie vit aussi de la culpabilité envers elle-même. Lors d'un soliloque, elle confie à la jeune Christine ce sentiment, né d'un désir de paix et de tranquillité :

- On est puni par où on a désiré, toujours. J'ai sans doute trop souhaité mes aises, un bon ordre établi et de n'avoir plus constamment des enfants dans mes jupes avec leurs jérémiades. Oui, j'ai souhaité une minute à moi. À présent, j'ai à moi un siècle! Elle soupira de nouveau, et finit par s'en prendre à Dieu.
- Pourquoi aussi nous écoute-t-il quand on lui demande des choses qui plus tard ne feront plus notre affaire? Il devrait avoir le bon sens de ne pas nous écouter<sup>92</sup>!

Dans ses vieux jours, il arrive aussi au père de Christine, dans le récit « Le jour et la nuit », d'employer des mots et des comparaisons blessants, qui loin d'être banals, semblent avoir marqué la narratrice et suscité chez elle un sentiment de culpabilité. Un soir, alors que Christine veille avec son père dans la pièce qu'il s'était réservée, elle finit par lui expliquer qu'il serait sage qu'elle aille se coucher au lieu de rester éveillée toute la nuit, car ses examens scolaires approchent à grands pas. À ses propos, son père réplique : « Tu parles comme ta mère [...] <sup>93</sup> » Et il reprend un peu plus loin, l'accusant « [...] avec une sorte d'amertume : – Vous êtes tous comme elle, au fond. Même toi. Elle vous a tous à elle... la maman !...<sup>94</sup> » Toutefois, dans

---

<sup>92</sup> *La Route d'Altamont*, p. 11.

<sup>93</sup> *Rue Deschambault*, p. 243.

<sup>94</sup> *Ibid.*

l'ensemble des récits, le père de la narratrice est, dans ses vieux jours, davantage représenté comme un homme aigri et nostalgique, comme nous l'avons vu, plutôt que comme un être culpabilisant. Sa tristesse, sa déception face à la vie et sa colère mènent à une forme d'autodestruction, consciente ou non, – en ne prenant pas soin de sa santé, en se couchant aux petites heures du matin, etc. –, plutôt qu'en accusant son entourage pour tous les maux de l'univers.

Somme toute, le trait *culpabilisant* concerne peu de personnages. Mais, fait notoire, ces personnages font partie de la famille du personnage principal. De plus, selon la narratrice, cette attitude culpabilisante à son égard a été marquante dans sa vie, spécialement celle de sa mère.

### **Fragilité physique et psychologique**

Les causes de la tristesse chez les vieillards sont multiples. Les différents traits étudiés nous aident à en cerner les origines. Parmi ceux-ci, nous avons constaté que la *nostalgie*, un des traits les plus influents, l'*abandonné* et celui *culpabilisant* rendent les vieillards tristes ou dénotent une profonde tristesse. Outre ces traits, nous retrouvons aussi celui que nous avons désigné *fragile*. Ce trait, qui concerne un état psychologique, découle de la fragilité physique. Nous avons examiné cette caractéristique physique au deuxième chapitre de ce mémoire et nous avons constaté que plus les personnages âgés vieillissent, plus ils s'affaiblissent physiquement et se fragilisent, et plus ils s'en attristent. Précédemment, nous avons vu que les vieillards ont un besoin fréquent de se reposer, ils marchent plus lentement. Bref, la diminution de leurs forces impose à leur corps de modérer la cadence à laquelle ils sont habitués, malgré le fait qu'ils sont représentés comme des gens travaillants et dynamiques. Cette fragilité, qui influence directement le corps, affecte la force psychologique que les vieillards voient s'amenuisant avec le temps, à l'instar de leur mémoire.

Éveline, dans le récit «La Route d'Altamont», prend conscience de sa fragilité. Elle sait qu'elle perd non seulement ses forces physiques, mais aussi la force d'affronter les coups durs que la vie lui assène. Christine est sur le point de quitter le Manitoba pour l'Europe. La narratrice adulte comprend cet état dans lequel se trouve sa mère et confie au lecteur :

Maman fut proche, peut-être, de m'avouer qu'elle se sentait trop vieille pour me perdre, qu'il y a un âge où on peut supporter de voir partir ses enfants, mais qu'ensuite c'est vraiment comme si on vous enlevait le dernier lambeau de jeunesse, comme si toutes les lampes étaient soufflées<sup>95</sup>.

Léon Roy pour sa part – de même qu'Édouard –, se replie sur lui-même. Pour contrer sa fragilité, il s'enferme dans son univers, afin de se protéger. Comme nous l'avons vu précédemment, il boit ses nombreux cafés, seul, dans sa pièce et se met à rêver. Aussi, peut-être pour se protéger ou simplement par esprit de contradiction, il vit « à l'envers » de sa femme et de sa famille : il veille la nuit et dort le jour.

Grand-mère Émilie, quant à elle, se rend compte que toutes ses facultés diminuent avec l'âge. Elle s'en rend bien compte lorsqu'elle tente de se remémorer les noms de toute sa descendance. Elle se mélange, elle oublie et finit par se fâcher face à ses faiblesses mnémoniques qui la rendent profondément triste, comme nous l'avons montré précédemment. Grand-mère Émilie exprime sa tristesse par le biais de la colère. Dans ce contexte, la narratrice adulte se souvient de l'attitude de sa grand-mère : « Peu à peu je comprenais qu'elle craignait moins de me laisser voir ses

---

<sup>95</sup> *La Route d'Altamont*. p. 149.

infirmités: une vue affaiblie, l'ouïe défectueuse et, ce qui l'irritait encore plus, la défaillance de sa mémoire<sup>96</sup>. »

Dans le récit «Le vieillard et l'enfant», monsieur Saint-Hilaire explique à l'enfant qu'en vieillissant, on devient plus sensible, plus fragile et que la mémoire fait partie intégrante de ces faiblesses, qu'elle devient sélective d'une étrange façon.

Tu sais, quand on vieillit, il en arrive de drôles. Par exemple, on va se souvenir sans fin d'une certaine robe rouge qu'on a vue à quelqu'un, un jour; ou d'un pot de géraniums aperçu à une fenêtre en passant par une ville, on ne sait plus laquelle; des détails pareils, tout à fait bizarres. Par ailleurs, il y a longtemps que les chiffres me sont sortis de la tête...<sup>97</sup>

Parmi l'ensemble des vieillards étudiés, nous constatons que malgré leur dynamisme, ils sont non seulement plus fragiles physiquement avec l'âge, mais aussi psychologiquement. Cette fragilité les rend tristes parce qu'ils ne se sentent plus aussi combattifs et solides qu'avant pour affronter les aléas de la vie. La défaillance de leur mémoire les affecte particulièrement. Tant la narratrice adulte que la narratrice aînée mentionnent cette fragilité physique qui s'étend à la dimension psychologique. Ainsi, il devient clair que les défaillances physiques, qui fragilisent les vieillards, concordent avec leurs forces psychologiques décroissantes. Le discours de la narratrice fait comprendre au lecteur que les personnages aînés éprouvent une peur de la solitude, mais d'abord et avant tout qu'ils n'acceptent pas de perdre leur autonomie. En devenant fragiles, ils deviennent du même coup dépendants des autres. Ces autres sont leurs enfants égoïstes, absents et indifférents à leur cause, selon eux, de qui ils ont pris soin et devant lesquels ils n'ont aucune envie de se montrer vulnérables. Une

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 56.

part d'orgueil explique cette grande tristesse face à leur fragilité, assurément. Mais nous croyons qu'il est d'abord et avant tout question d'autonomie. Les vieillards souhaitent conserver une certaine qualité de vie et ne veulent pas que les choses changent. Il est essentiel de préciser que nous remarquons ces indices de fragilité surtout chez les vieillards de la famille de la protagoniste, mais aussi chez monsieur Saint-Hilaire.

### **Un sentiment de mépris**

Enfin, nous examinerons le dernier trait de la tristesse chez les vieillards, soit le sentiment de mépris. On observe ce sentiment négatif chez les parents de la narratrice, notamment dans l'autobiographie, et brièvement dans le récit « Ma grand-mère toute-puissante » dans *La Route d'Altamont*, avec grand-mère Émilie. Nous entendons par *méprisé* tout sentiment négatif qu'un personnage peut ressentir à propos d'un besoin ou d'un droit touchant à sa culture, à son identité ou à son autonomie qui ont été bafoués, c'est-à-dire inconsiderés. Les personnages, qui expriment une forme ou une autre de mépris, portent en eux une blessure, une forme de ressentiment qui, lorsqu'elle refait surface, les plonge dans un état de tristesse.

Dans *La Détresse et l'Enchantement*, c'est en racontant l'histoire des Landry et des Roy à sa fille que Mélina confie son lourd sentiment de tristesse, engendré par le mépris et l'irrespect des gouvernements canadien et manitobain envers la communauté francophone québécoise immigrante au Manitoba. La mère de la narratrice raconte qu'après quelques années d'exil au Manitoba, les grands-parents Landry s'en tiraient plutôt bien et qu'avec le temps ils s'acheminaient vers une certaine prospérité, « [...] et voici que le gouvernement du Manitoba se tourna contre nous. Il passa cette loi inique qui interdisait l'enseignement de la langue française

dans nos écoles<sup>98</sup>. » Elle poursuit ses explications sur l'origine du pénible chemin qu'elle et sa famille, ainsi que tous ses compatriotes francophones, ont malgré eux parcouru et dont Gabrielle Roy a subi les conséquences.

Nous étions pris au piège, loin de notre deuxième patrie, sans argent pour nous en aller, et d'ailleurs où aurions-nous été? [...] Nous avions toujours nos terres, nos coutumes, nos maisons... et notre langue que nous n'étions pas prêts à nous laisser arracher. Mais aussi c'est ce qui nous ruina : cette longue lutte, toutes ces dépenses pour préserver nos écoles<sup>99</sup>.

Gabrielle saisit le discours de sa mère, mais en comprend davantage la portée en position de narratrice aînée dans son autobiographie, alors qu'elle est dans la soixantaine avancée et qu'elle a eu le temps de comprendre en profondeur la délicate question de la langue au Canada. À titre d'exemple probant, seulement le fait de n'avoir pu faire ses études en français pour enseigner à des francophones, mais plutôt d'avoir été forcée d'étudier en anglais pour l'obtention de son brevet est très représentatif de la situation d'infériorité à laquelle les anglophones ont forcé les « exilés » francophones de l'époque à se soumettre, en autres, au Manitoba. Mélina s'est sentie lésée dans sa culture et dans son identité francophone. Cette grave irrévérence, envers elle et sa communauté, l'a acculée à un état de survie culturelle et économique.

Léon Roy a également vécu un profond sentiment de mépris dans ses vieux jours. C'est à travers le récit de Mélina que Gabrielle et le lecteur approfondissent la compréhension de cet état de tristesse.

---

<sup>98</sup> *La Détresse et l'Enchantement*, p. 28.

<sup>99</sup> *Ibid.*

Quand je l'ai rencontré, à Saint-Léon, il croyait, comme le prêtre-colonisateur jadis, que tout l'Ouest, jalonné de petites colonies, serait au moins à moitié français d'un océan à l'autre. Puis il connut Laurier, qui allait devenir bientôt le Premier ministre, et qui lui demanda s'il ne travaillerait pas à son élection. Dès cet instant, ton père donna sa vie à cet homme tant il avait foi et confiance en lui. Lorsque Laurier, devenu Premier ministre, refusa de prendre parti dans la question du français au Manitoba, puisque cela relevait du domaine provincial, ton père ne lui retira pas son appui. Il disait : « Il a ses raisons. » Ce qui lui fut intolérable, d'esprit religieux comme il l'était, ce fut d'entendre, du haut de la chaire, tomber l'anathème contre les partisans de Laurier que l'on déclara traître à la cause du français. Enfin sa loyauté politique, on la lui fit payer de son poste d'agent colonisateur, alors qu'il atteignit la vieillesse. C'était notre ruine, et j'ai des raisons de soupçonner les nôtres, nos propres gens, d'y avoir travaillé. Car le plus triste de notre histoire, c'est peut-être que tant de malheurs ne nous aient pas encore unis<sup>100</sup>.

Monsieur Roy s'est senti méprisé et inconsideré dans sa vieillesse par son ancien employeur, le gouvernement, pour qui il a consacré sa vie. Lorsqu'il fait le bilan de ses réalisations et de sa situation de retraite forcée, toujours en sirotant son café, il cherche un sens à ce qui lui arrive et ressent malgré lui un abattement psychologique, duquel il restera prisonnier jusqu'à la fin de ses jours.

Pour sa part, grand-mère Émilie vit un sentiment de mépris dans le sens où dès qu'elle se remémore son grand départ pour l'Ouest, dans les plaines du Manitoba, avec son « bel aventurier » dans sa jeunesse, une blessure vive refait surface. Grand-père Landry sentait l'appel de l'Ouest si fort qu'il devait à tout prix quitter le Québec. Elle, elle l'aimait si fort qu'elle suivit son bel amour, lui qui faisait fi de son besoin de stabilité et de son désir de rester dans sa province natale. Ce sentiment de mépris vient du fait qu'elle a fini par comprendre combien grand-père Landry avait été égoïste de prendre la décision irrévocable de partir pour le Manitoba, faisant complètement abstraction des opinions et des désirs de sa femme. Elle s'est toujours

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 29.

sentie peu considérée dans cette grande décision qui a changé la vie de toute sa famille. Même dans ses vieux jours, elle n'a pas appris à faire le deuil de cette souffrance. Quand grand-mère Émilie revient sur le sujet et parle de grand-père Landry à la petite Christine, elle s'exprime ainsi :

[...] me laissant seule en exil sur ces terres de l'Ouest. Puis tous ceux de sa race, continua-t-elle, toi comme les autres, des indépendants, des indifférents, des voyageurs, chacun veut aller de son côté. Et Dieu aussi! Parce que vraiment, dit-elle, il laisse faire trop de choses étranges qui nous tracassent, quoi qu'en disent les prêtres qui, eux, comme de bon sens, lui donnent raison<sup>101</sup>.

Grand-mère Émilie ressent du mépris non seulement de la part de son mari, mais également de la part de la religion, qui encourageait à l'époque l'exil des communautés, ainsi que de toutes les personnes qui ont ce besoin de tout quitter et de partir à l'aventure, ne suivant que leurs pulsions d'aventurier. La narratrice adulte donne l'impression de se sentir concernée par le discours accusateur que tient grand-mère Émilie envers les aventuriers de la famille et la descendance, dont elle fait partie. C'est du moins ce qu'en perçoit le lecteur.

Somme toute, les vieillards qui ressentent du mépris font partie de la famille de la narratrice. Il s'agit d'Éveline et de Mélina, d'Édouard et de Léon Roy, ainsi que de grand-mère Landry.

---

<sup>101</sup> *La Route d'Altamont*, p. 20.

### **Les constellations des traits de caractère**

En résumé, selon une lecture paradigmatique et à partir du point de vue de la narratrice, tant adulte qu'aînée, nous avons relevé tous les indices psychologiques, en vue de construire le portrait des caractères des vieillards dans les écrits autobiographiques de Gabrielle Roy. L'analyse du discours narratif, selon la voix et le mode, nous montre que les deux narratrices, adulte et aînée, ont un point de vue similaire quant au portrait des caractères des aînés. Toutefois, la narratrice aînée relate beaucoup plus de rencontres et d'expériences heureuses avec les vieillards extérieurs à sa famille que ne le fait la narratrice adulte qui elle, raconte davantage ses rapports plus difficiles et culpabilisants avec les aînés de sa famille. De plus, nous avons noté que souvent, lorsque les narratrices remontent dans leurs souvenirs d'enfance, elles se questionnent – et font part au lecteur de leur questionnement – par rapport à l'exactitude de leurs souvenirs et des faits réels. Plus le souvenir remonte loin dans le passé, plus elles sont susceptibles de douter de la justesse des détails que leur rend leur mémoire. En ce sens, selon les termes empruntés à Genette, nous pouvons confirmer que, en plus de sa fonction narrative, la narratrice joue une fonction testimoniale<sup>102</sup> ou d'attestation.

Cette étude nous a permis d'analyser plusieurs traits de caractère significatifs, de par leurs occurrences et leur impact sur la narratrice, que nous avons choisi de réunir dans deux « constellations psychologiques » à connotations opposées : la constellation de la bienveillance et celle de la tristesse.

---

<sup>102</sup> Voir Gérard Genette, *Figures III*, qui précise que la fonction testimoniale est « celle qui rend compte de la part que le narrateur, en tant que tel, prend à l'histoire qu'il raconte, du rapport qu'il entretient avec elle : rapport affectif, certes, mais aussi bien moral ou intellectuel, qui peut prendre la forme d'un simple témoignage, comme lorsque le narrateur indique la source d'où il tient son information, ou le degré de précision de ses propres souvenirs, ou les sentiments qu'éveille en lui tel épisode [...] » *op. cit.* p. 262.

La constellation de la bienveillance, la plus représentative des vieillards, a été divisée en cinq traits de caractère. À partir du discours de la narratrice, et même de celui que la narratrice met « dans la bouche » de certains personnages âgés selon ses souvenirs, nous remarquons clairement que les traits de caractère associés au concept de bienveillance concernent d'abord et avant tout les vieillards en dehors de la famille de la narratrice, qu'elle soit adulte ou âgée. Les traits de caractère nommés *positivité* – qui concernent monsieur Saint-Hilaire, le docteur Mackintyre et Father Perfect – et *empathique* – qui se rapportent particulièrement à monsieur Saint-Hilaire, au docteur Mackintyre, à Father Perfect et aux vieilles dames de Castries – ne touchent que des personnages extérieurs à la famille du personnage principal. À propos du trait *souriant* ou *rieur*, les personnages particulièrement concernés sont monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect et Miss Shaw, pour ce qui est des vieillards étrangers à la famille de la narratrice. Cette dernière considère les vieux curés des villages également comme des gens souriants. Aussi, la narratrice âgée fait mention de sa mère Mélina comme une femme qui aimait rire, ainsi que du grand père Landry, mais elle ne s'attarde pas sur le sujet. Mise à part Mélina et grand-père Landry, les vieillards de la famille de la narratrice ne sont jamais décrits comme des êtres souriants, et encore moins rieurs. Le lecteur est témoin de plusieurs sourires que la protagoniste échange avec les vieillards et dont elle semble profondément réjouie. Dans ce contexte, il est clair que ces sourires, ces moments de complicité et de plaisir entre les générations ne sont vécus qu'à l'extérieur de sa famille. Et que faute de pouvoir vivre ses moments heureux avec les siens, elle profite de toutes les occasions qui se présentent à elle pour être en contact avec des vieillards.

Deux autres traits ont été étudiés, qui concernent à la fois certains vieillards à l'extérieur et à l'intérieur de la famille de la narratrice. Le trait appelé *maternant* ou *paternel* touche le couple de vieillards dans le récit « Mon chapeau rose », monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect, les vieilles dames de Castries, de vieux curés lors de

tournées de théâtre et madame Jouve, de même que les parents de la narratrice, autant Éveline et Édouard, que Mélina et Léon Roy, et grand-mère Émilie. En bref, ce trait de caractère concerne la plupart de vieillards rencontrés dans les textes, ce qui prouve que dans l'ensemble, les vieux personnages adoptent une attitude générale ou des comportements ponctuels maternants ou paternels avec le personnage principal. Par son discours, c'est du moins la perception qu'en donne la narratrice. Pour terminer avec le concept de la bienveillance, il faut souligner le trait *didactique* qui, à l'instar du trait précédent, rejoint plusieurs personnages tant extérieurs qu'intérieurs de la famille de la narratrice. Il s'agit de monsieur Saint-Hilaire, du vieux missionnaire, de Father Perfect et de Miss Shaw, de même que presque tous les membres de la famille de Christine ou de Gabrielle retenus pour l'analyse. Nous avons découvert que tous ces vieillards, chacun à leur manière, démontrent une forme de bienveillance pour la protagoniste par le biais d'un enseignement quelconque, qu'il soit d'ordre pratique, historique, disciplinaire, créatif, philosophique ou spirituel. Cette perception du rapport des aînés avec le personnage principal, nous le rappelons, est toujours interprétée selon le point de vue de la narratrice.

En opposition à la constellation de la bienveillance, nous remarquons que la constellation de la tristesse concerne presque exclusivement les vieillards de la famille de la narratrice, Christine ou Gabrielle, à quelques rares exceptions près. De la même manière que la précédente, la constellation de la tristesse a été divisée en cinq traits significatifs, selon les occurrences des indices relevés, qui sont au nombre de cinquante-deux. Le trait dominant par ses occurrences, certes, mais surtout parce qu'il caractérise le plus grand nombre de personnages aînés, est celui de la *nostalgie*. Grand-mère Émilie, Éveline et Mélina, Édouard et Léon – et l'oncle Excide auquel on fait peu allusion – sont tous décrits comme des êtres très nostalgiques durant leur vieillesse, fait notoire, contrairement aux vieillards extérieurs à la famille de la narratrice qui sont perçus par le lecteur comme des êtres qui ressentent une joie de

vivre. À travers tous les écrits autobiographiques, il est exceptionnel que la narratrice décrive les personnages aînés de sa famille autrement qu'en évoquant une forme ou une autre de nostalgie. Parmi les vieillards nostalgiques, nous avons observé quelques brefs segments narratifs montrant monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect et Miss Shaw atteints de cet état de tristesse.

Toujours en contraste avec le concept de bienveillance, notre analyse fait ressortir le trait *culpabilisant* comme étant une caractéristique exclusive à certains vieillards de la famille de la narratrice Christine, mais ayant un grand impact sur elle. La grand-mère Émilie et Éveline, la mère de Christine, dans *La Route d'Altamont*, de même qu'Édouard, le père de Christine, dans *Rue Deschambault*, sont décrits comme des aînés parfois culpabilisants par leurs propos, par leurs regards ou encore par leurs manières d'agir envers Christine, selon le discours de la narratrice adulte. Même si cela lui arrive, il est rare que le personnage d'Édouard agisse de façon à provoquer un sentiment de culpabilité chez Christine, selon les souvenirs de la narratrice adulte. Toutefois, grand-mère Émilie est perçue comme une aînée beaucoup plus culpabilisant envers Christine – et davantage envers sa mère Éveline. Autre fait important parmi les trois vieillards relevés dans les récits pseudo-autobiographiques, la mère de Christine, Éveline, est de loin le personnage qui provoque le plus profond et marquant sentiment de culpabilité chez Christine. La narratrice adulte transmet à plusieurs reprises au lecteur des descriptions qui appuient ce sentiment de culpabilité, en expliquant les causes qui proviennent presque toutes de sa relation éprouvante avec sa mère.

Il est manifeste qu'un autre trait contraste avec la bienveillance, soit l'*abandon*, qui concerne encore une fois presque uniquement les membres aînés de la famille de la narratrice, et qui est très présent. En des occasions différentes et

fréquentes, grand-mère Émilie, Éveline et Mélina, Édouard et Léon et Dédette manifestent, rendus vieux, des sentiments d'abandon ou d'indifférence. Monsieur Saint-Hilaire est le seul vieillard ne faisant pas partie de la famille de la narratrice qui exprime très brièvement un sentiment d'abandon dû à l'indifférence de ses enfants. D'ailleurs, la raison principale pour laquelle les vieillards se sentent abandonnés, toujours selon point de vue de la narratrice, c'est fondamentalement l'égoïsme ou l'indifférence de leurs enfants qui ne viennent pas les visiter ou ne le font que très rarement. Rappelons que ce trait de l'abandon évoque aussi tout sentiment de solitude ou d'isolement.

La constellation de la tristesse est constituée de deux autres traits de caractère qui, encore une fois, caractérisent principalement les vieillards de la famille de la narratrice. Le premier, nommé *fragile*, touche plusieurs personnages. Puisque ce trait découle en partie de la fragilité physique, tous les vieillards sont susceptibles de souffrir de *fragilité*, mais pour ce qui est de la caractérisation psychologique, la narratrice ne s'attarde qu'aux cas de la grand-mère Émilie, de sa mère, Éveline ou Mélina, et de son père, Édouard ou Léon, et évalue un peu la situation de monsieur Saint-Hilaire. Cette fragilité attriste les vieillards, car tous souhaitent rester autonomes, le plus longtemps possible, sans devoir dépendre de qui que ce soit et sans être obligés de montrer leur vulnérabilité à la fois physique, mais surtout psychologique.

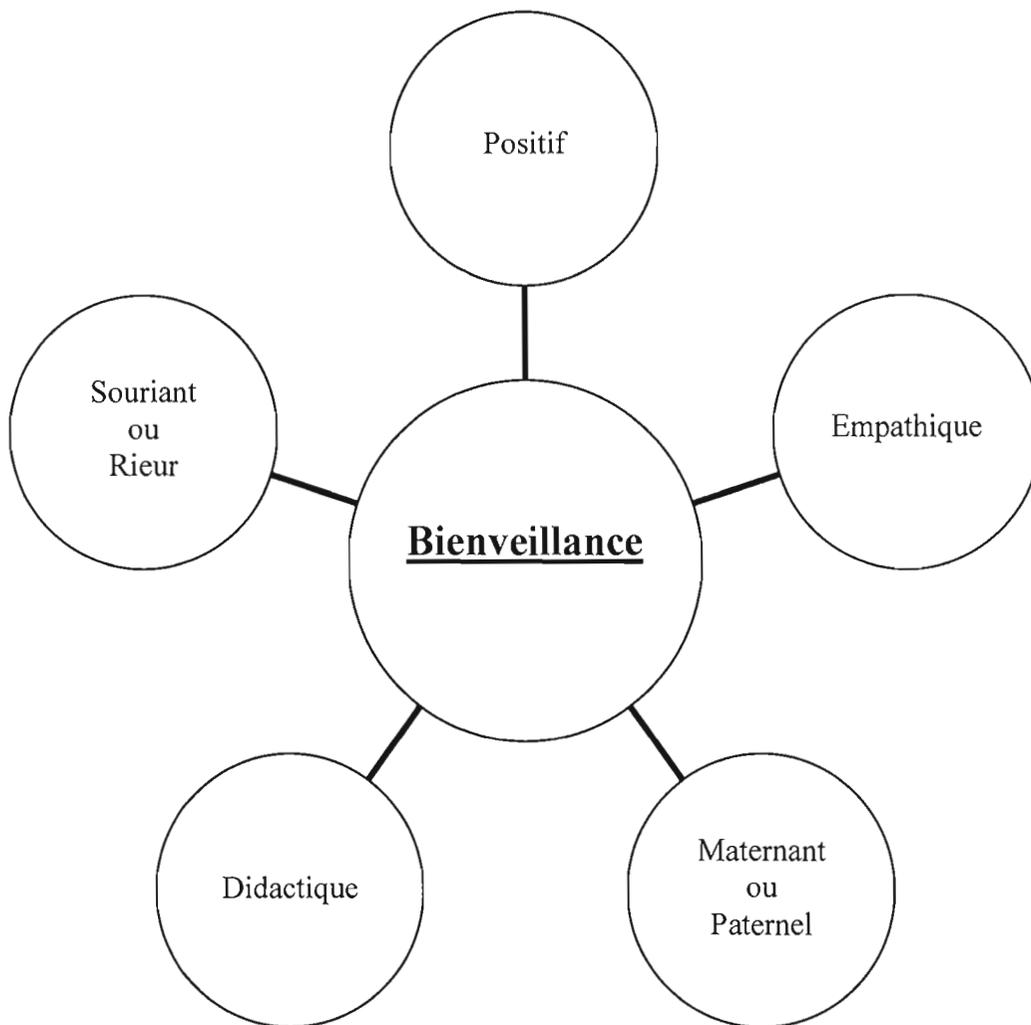
Le dernier trait de caractère que nous avons examiné est celui du *mépris*. Une fois de plus, notre étude montre que seuls les aînés de la famille de la narratrice font montre de ce sentiment – à part le docteur Mackintyre dans *La Détresse et l'Enchantement* qui, dans un esprit empathique, compare son sort à celui de Gabrielle, afin de se donner en exemple pour l'encourager. Donc, ici encore, grand-mère Émilie,

le père et la mère de la narratrice, sont du point de vue de la narratrice des êtres qui ont été méprisés dans leur identité, dans leurs besoins personnels ou dans leurs droits culturels. Par conséquent, ils conservent en eux, et malgré eux, une sorte de ressentiment ou de blessure qui les rend tristes, parfois colériques ou qui leur donne le vague-à-l'âme.

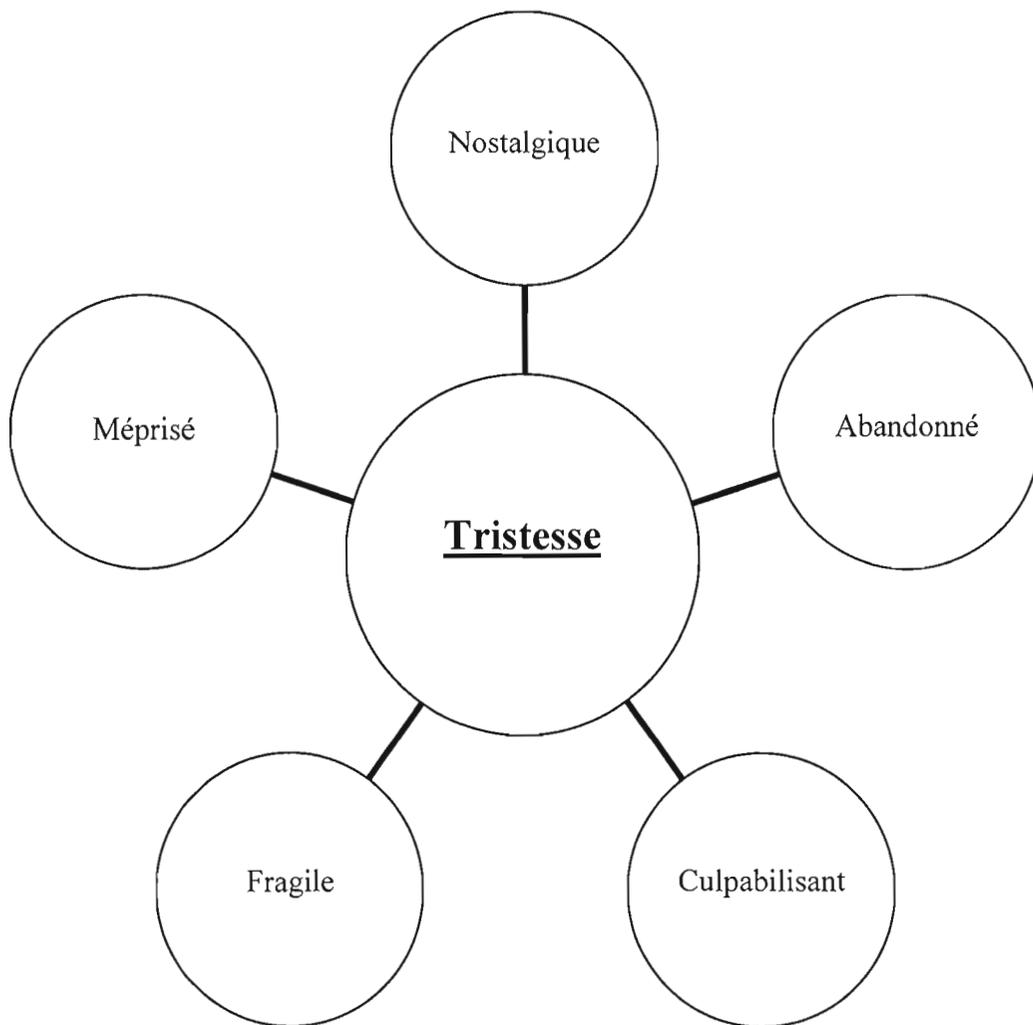
Du côté du personnage principal, Christine ou Gabrielle, nous tenons à expliquer un aspect qui nous apparaît important, et pour lequel nous inférons un lien avec la caractérisation physique des vieillards. La narratrice, tant dans les écrits pseudo-autobiographiques que dans l'autobiographie, raconte au lecteur que la protagoniste rêve, depuis sa jeunesse, de voyages. Et plus le personnage principal prend de la maturité, plus ce désir croît. En fait, la narratrice réussit à bien transmettre combien Gabrielle, ou Christine, se sent à l'étroit dans son village de Saint-Boniface au Manitoba, mais surtout dans sa famille. Devenue adulte, elle considère que sa vie tourne en rond et elle désire plus que tout quitter cet univers qui l'étouffe et l'empêche, à ses yeux, de se découvrir.

Or, comme nous l'avons exposé, la représentation physique des vieillards qui font partie de la famille de la narratrice est plutôt négative comparativement à celle des vieillards qui sont à l'extérieur de la famille, nettement plus positive. En résumé, nous déduisons qu'il y a des vieillards à connotation négative qui font partie de la famille de la narratrice et qui sont une source de culpabilité pour elle. Et il y a des vieillards à connotation positive qui sont à l'extérieur de sa famille, qui représentent une source de bienveillance et d'espoir.

### 3.2 CONSTELLATION DE LA BIENVEILLANCE



### 3.3 CONSTELLATION DE LA TRISTESSE



## CONCLUSION

Nous avons voulu saisir dans cette recherche la représentation des vieillards, ainsi que leur importance dans les romans à caractère autobiographique *Rue Deschambault* et *La Route d'Altamont* et dans l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement* de Gabrielle Roy. Selon une approche inspirée des théories narratologiques, principalement des travaux de Gérard Genette, de Philippe Hamon et de Tzvetan Todorov, et à travers le regard de la narratrice, nous avons approfondi la connaissance du portrait physique de même que celui des caractères des vieillards.

Après avoir évoqué l'état présent des recherches sur la situation des vieillards dans l'œuvre de Gabrielle Roy au premier chapitre, nous avons présenté la méthodologie, inspirée des théories narratologiques. Ces précisions ont permis de définir la terminologie et les concepts utilisés dans la recherche tels que la caractérisation directe et indirecte, l'instance narrative et le point de vue de la narratrice, les caractéristiques, les indices et le principe de la hiérarchisation. De même, nous avons exposé les paradigmes de la bienveillance et de la tristesse, imagés graphiquement dans des constellations, formées chacune de cinq caractéristiques psychologiques que nous avons nommées traits. Aussi, nous avons précisé le contexte et les repères sociohistoriques internes des écrits autobiographiques.

L'analyse du mode et de la voix à propos des caractéristiques physiques de même que celles des caractères montre que dans la situation narrative, c'est essentiellement la narratrice, adulte ou aînée, qui est déléguée à la caractérisation des aînés. Mais il arrive parfois qu'un autre personnage – la mère de la protagoniste surtout, parfois sa grand-mère ou son père, monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect, Miss Shaw ou autres – fasse une description ou donne son point de vue à la protagoniste

à propos des vieillards. Dans ces circonstances, des glissements de focalisation surviennent. Par des anachronies, ou des variations de « point de vue<sup>1</sup> », un changement de focalisation s'effectue. D'une focalisation interne sur la narratrice on passe à une focalisation interne variable<sup>2</sup>. Ou encore d'une focalisation interne sur la protagoniste, on se dirige vers une focalisation interne variable, c'est-à-dire vers d'autres personnages que le personnage principal. Le changement temporaire de focalisation nous apparaît plus défini dans les récits pseudo-autobiographiques et dans la première partie de l'autobiographie, «Le bal chez le gouverneur». La situation narrative nous révèle que plus le personnage principal, Christine et Gabrielle, est jeune, plus la protagoniste accorde de l'importance aux commentaires et aux opinions de sa mère, Éveline ou Mélina, suggérant ainsi au lecteur une relation plutôt symbiotique avec elle. Les récits «Ma grand-mère toute-puissante», «La Route d'Altamont » du roman éponyme, «Mon chapeau rose», «Gagner ma vie...» dans *Rue Deschambault*, de même que plusieurs passages dans la première partie de l'autobiographie « Le bal chez le gouverneur », démontrent clairement l'ascendance de la mère sur la fille. Alors que dans la deuxième partie de l'autobiographie, « Un oiseau tombé sur le seuil », Gabrielle, alors âgée entre vingt-huit et trente ans, a sa personnalité. Elle est beaucoup plus autonome sur le plan psychologique et sur le plan identitaire, et les glissements de focalisation sont moins nombreux.

Malgré les changements temporaires de focalisation, le récit est essentiellement pris en charge par la narratrice adulte ou aînée. Et les vieillards sont aussi essentiellement caractérisés par la narratrice. Ainsi, à travers la lecture, qu'elle soit syntagmatique ou paradigmatique, le lecteur perçoit principalement le point de vue de la narratrice dans la représentation de vieillards.

---

<sup>1</sup> Voir Gérard Genette, *Figures III*, op. cit., p. 211.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 207

Parmi les ressemblances entre les deux narratrices, adulte et aînée, nous avons noté que toutes deux, depuis leur tendre enfance, rêvent de voyages. Plus elles vieillissent, plus ce rêve se transforme en profond désir qui, à son tour, devient un besoin de découvrir le monde et de sortir du milieu familial et social manitobain qui cultive chez elles une impression d'étouffement. Le personnage principal adulte n'entrevoit qu'un avenir terne si elle reste chez elle. C'est pourquoi elle se lance dans ce grand voyage en Europe, ce qui lui permettra non seulement de se détacher de sa famille et de consolider son identité, mais aussi de vraiment débiter sa « vocation » d'écrivaine. Tous les vieillards que Gabrielle rencontre en France et en Angleterre deviennent des êtres protecteurs, des amis remplis de bonté qui l'encouragent dans sa quête personnelle.

Autre remarque, cette fois d'ordre temporel, au sujet de la portée<sup>3</sup> dans le récit par rapport à l'histoire, que nous avons soulignée au premier chapitre. Nous avons observé que dans l'ensemble, l'ordre des événements est présenté de manière chronologique par rapport à la vie de la protagoniste. Et que outre quelques anachronies, voire même plusieurs, le récit s'avère chronologique par rapport aux événements que Christine ou Gabrielle a vécus. Dans les textes autobiographiques, la narratrice s'applique à un exercice de mémorisation minutieux afin de se souvenir le mieux possible des détails de sa vie. En ce sens, nous avons remarqué que plus la portée était grande, c'est-à-dire plus la narratrice remonte dans la chronologie de ses souvenirs, alors qu'elle était toute jeune, plus elle – autant la narratrice adulte et que la narratrice aînée – fait montre d'incertitude dans la précision des faits et des détails. Elle se questionne et fait part au lecteur de ses doutes. Son incertitude justifie peut-être le plus grand nombre de focalisations internes variables dans les récits où le personnage principal est jeune, alimentant ainsi ses souvenirs parfois vacillants ou teintés d'incertitude aux souvenirs des autres personnages. Alors que plus la portée

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 89-92

diminue, que le personnage vieillit et se rapproche, en âge, de celui de la narratrice, plus les souvenirs deviennent clairs et précis.

Aussi, plus la protagoniste vieillit, plus le lecteur peut sentir sa présence dans l'histoire. Par ses réflexions, la narratrice adulte fait sentir au lecteur que Christine, même si elle recherche la présence des aînés, ne saisit pas bien leur monde, leurs intérêts. L'incompréhension persiste chez la narratrice aînée lorsque Gabrielle est toute jeune dans la première partie de l'autobiographie. Par contre, lorsque Gabrielle quitte son pays natal pour l'Europe, à l'âge de vingt-huit ans, la narratrice aînée présente le personnage de Gabrielle comme une jeune femme qui non seulement aime les vieillards et recherche toujours leur présence, mais semble bien les comprendre. De plus, lorsqu'on compare les deux narratrices, le lecteur perçoit la narratrice adulte comme une personne qui est très attirée par l'univers des aînés, spécialement ceux de sa famille, sans toutefois bien les comprendre. Toutefois, leurs préoccupations communes restent étrangères d'une génération à l'autre. La narratrice aînée semble passionnée par les vieillards. Elle saisit bien leur monde – le fait qu'elle soit elle-même une aînée est très déterminant – et elle explique qu'elle s'est sentie extrêmement bien en leur compagnie plus jeune, surtout avec ceux à l'extérieur de sa famille. Nous considérons le récit de la narratrice aînée plus intime, comme nous l'avons mentionné au deuxième chapitre, en ce sens où elle touche davantage à l'intériorité des vieillards. Voilà des différences notoires entre le personnage principal (Christine et Gabrielle) et la narratrice (adulte et aînée).

Pour revenir à la caractérisation des vieillards, au deuxième chapitre, nous avons dressé le portrait physique des vieillards, selon une lecture syntagmatique, à partir des vingt personnages les plus caractérisés. Dans les faits, nous avons constaté que sur la vingtaine d'aînés caractérisés physiquement, on en retrouve huit pour lesquels il est possible de tracer un portrait physique plus détaillé. Il s'agit de la grand-mère Émilie Landry, d'Éveline et de Mélina Roy, d'Édouard et de Léon Roy,

de monsieur Saint-Hilaire, de Father Perfect et de Miss Shaw. Même s'ils montrent une forme physique relativement bonne, les aînés faiblissent avec le temps. Malgré ce constat, ces vieillards sont représentés comme des êtres plutôt actifs, voire très actifs dans certains cas – pensons à la grand-mère Émilie, à Éveline, à Mélina Roy ou à Father Perfect.

Les caractéristiques physiques les plus représentatives des vieillards sont celles pour lesquelles on inventorie le plus grand nombre d'occurrences, ces dernières ayant pour résultat de produire ce que Philippe Hamon appelle « l'effet-personnage ». Ainsi, quinze caractéristiques ont été retenues et hiérarchisées. Nous avons constaté que les caractéristiques servant à l'établissement de la représentation physique des personnages aînés concernent d'abord et avant tout le regard, avec plus de quarante occurrences. Leur regard, à l'instar du ton de leur voix, reflète surtout de la bonté. Nous remarquons que chez tous les vieillards que Gabrielle rencontre en Europe, soit dans la deuxième partie de *La Détresse et l'Enchantement*, «Un oiseau tombé sur le seuil», le regard est toujours empreint de bienveillance. C'est singulièrement le cas de Father Perfect et de madame Paulet-Cassan. Cette constante revient aussi chez la presque totalité des vieillards que la protagoniste rencontre dans *Rue Deschambault* et dans *La Route d'Altamont*, particulièrement chez monsieur Saint-Hilaire.

Cependant, nous avons découvert que lorsqu'il s'agit des vieillards proches de la protagoniste, Christine ou Gabrielle, notamment sa grand-mère, sa mère et son père, le regard bienveillant peut se transformer en regard à connotation négative tels que « triste », « blessé » ou « angoissé ». Dans ces circonstances, la voix se combine au regard, spécialement chez la mère et la grand-mère qui parfois arborent un ton sec et autoritaire, exprimant surtout des regrets, mais aussi un grand contrôle de soi. Du même coup, leur visage se creuse. Ces caractéristiques à connotation négative sont remarquables chez les vieillards issus de la famille du personnage principal, au moment où ils se sentent incompris ou abandonnés ou bien proches de la mort.

Toutefois, au risque de se répéter, la bonté du regard de même que celle perçue dans la voix constituent des traits particulièrement représentatifs chez les vieillards dans les écrits autobiographiques, notamment dans l'autobiographie.

Pour faire suite à la hiérarchie des caractéristiques physiques, après le regard, viennent le visage ridé, avec beaucoup moins d'occurrences que pour le regard (14) et la barbe blanche (11). Puis, on retrouve en ordre décroissant le visage creusé<sup>4</sup>, la démarche lente, le souffle court, le besoin diurne de dormir, la tête blanche, le ton de la voix, l'hygiène corporelle, l'ouïe défectueuse, la vue affaiblie, l'habitude de fumer la pipe, l'utilisation d'une canne de soutien et le corps chétif. Nous remarquons que les hommes âgés, pour lesquels on retrouve une description physique plus élaborée, portent tous la barbe, sauf le père de la protagoniste, Édouard et Léon. Lorsque celle-ci fait allusion à la chevelure des vieillards, elle utilise les termes « tête blanche ». La vue et l'ouïe s'affaiblissent, de même que leurs forces et leur énergie diminuent graduellement. Leur démarche devient donc plus lente, leur souffle plus court et ils se fatiguent plus rapidement. Plusieurs d'entre eux ressentent le besoin de faire des siestes. Quelques vieillards ont recours à l'utilisation d'une canne de soutien pour marcher. Quelques hommes fument la pipe. Aussi, les vieillards sont présentés comme des gens soucieux de leur propreté corporelle, ce qui, au-delà d'une question d'hygiène, dénote l'importance de leur dignité humaine.

Selon le discours de la narratrice, nous constatons que de toutes les caractéristiques physiques repérées, celle du regard supplante toutes les autres par le nombre d'occurrences, et donc d'importance. Ce regard des vieillards se pose toujours sur le personnage principal, Christine ou Gabrielle, et en fonction d'elle. Par contre, lorsqu'elle décrit le regard des membres de sa famille, parfois il s'en dégage de la bienveillance, mais souvent il s'agit de tristesse, d'angoisse ou de peine. Ainsi,

---

<sup>4</sup> Voir le tableau *Caractéristiques physiques hiérarchisées* au premier chapitre pour le nombre d'occurrences, p. 53.

la représentation physique des vieillards qui font partie de la famille de la narratrice est plutôt négative comparativement à celle des vieillards qui sont à l'extérieur et qui ressort clairement plus positive.

Au troisième chapitre, selon une lecture paradigmatique cette fois, et essentiellement en fonction du regard de la narratrice, mais aussi à travers quelques réflexions d'autres personnages à qui la focalisation a été déléguée temporairement comme nous l'avons exposé précédemment, nous avons édifié le portrait des caractères à partir des indices psychologiques repérés. Rappelons que la caractérisation indirecte de ces indices a engagé le lecteur dans une activité de déchiffrement intense. Puisqu'il y avait très peu d'informants psychologiques, il incombait au lecteur de nommer les qualités, les défauts et les états psychologiques des personnages âgés. Selon le nombre d'occurrences, nous avons élaboré une hiérarchie des indices les plus significatifs, à l'instar du portrait physique. Deux paradigmes précis sont ressortis : le concept de la bienveillance et celui de la tristesse. Ces paradigmes nous ont inspiré la création de deux constellations, celle de la bienveillance et celle de la tristesse, recelant chacune cinq caractéristiques psychologiques, appelées traits.

Ainsi, la constellation de la bienveillance est constituée des traits suivants qui expriment chacun une qualité ou une attitude à connotation positive : *positif*, *empathique*, *maternant* ou *paternel*, *didactique* et *souriant* ou *rieur*. Pour sa part, la constellation de la tristesse est constituée des traits suivants qui, cette fois, expriment chacun un défaut ou une attitude à connotation négative : *nostalgique*, *abandonné*, *culpabilisé*, *fragile* et *méprisé*.

Les résultats de l'analyse narratologique révèlent que la caractéristique qui arrive au sommet dans la hiérarchie des indices, qui touche l'ensemble des vieillards et qui s'impose avec force par ses nombreuses occurrences, se définit par le concept

de la bienveillance. Cet état de bienveillance implique l'empathie, la bonté, la complicité et une grande ouverture sur l'altérité. Comme nous l'avons vu, cette propension est surtout dirigée vers la jeunesse, incarnée par Christine et Gabrielle, de la petite enfance à l'étape de jeune adulte. De plus, cette bienveillance est presque toujours rapportée par les propos de la narratrice.

Le trait *positif* manifeste un optimisme marquant avec lequel les vieillards abordent la vie. Ce trait de caractère concerne uniquement quelques aînés étrangers à la famille de la narratrice. Ainsi, monsieur Saint-Hilaire, le docteur Mackintyre et Father Perfect deviennent des modèles de positivité et d'espérance pour la protagoniste. Le trait *empathique* touche aux mêmes personnages susdits, plus les dames de Castries qui sont également des personnages extérieurs à la famille de l'héroïne.

De la même manière que le trait précédent, le caractère *souriant* ou *rieur* ne s'applique qu'aux vieillards extérieurs à la famille de la protagoniste. Mais, nous avons vu que Mélina aime rire aussi, tout comme son père, Élie Landry. Seulement, ce trait n'est pas représentatif des aînés de la famille de la narratrice. À l'inverse, tous les autres vieillards sont présentés comme des êtres souriants et plutôt joyeux. Nous avons aussi fait mention que les sourires échangés entre les deux générations réjouissent profondément Christine et Gabrielle, autant que les personnages aînés, et que ces moments heureux motivent l'héroïne à multiplier ses contacts avec les vieillards.

Le trait *maternant* ou *paternel* traduit un comportement à la fois aimant et protecteur. Le vieux couple dans le récit «Mon chapeau rose», monsieur Saint-Hilaire, de vieux curés, madame Jouve, Father Perfect, les dames de Castries et les parents du personnage principal, Éveline et Mélina, Édouard et Léon ainsi que la grand-mère Émilie sont tous maternants ou paternels avec Christine ou Gabrielle.

Bien que les parents de la protagoniste et grand-mère Émilie manifestent une grande bienveillance envers elle, ce trait de caractère est manifeste chez les vieillards autres que ceux de la famille de la narratrice et il est rapporté avec beaucoup de douceur. Monsieur Saint-Hilaire et tout spécialement *Father*<sup>5</sup> Perfect en sont des exemples probants, par leur impact heureux sur le personnage principal.

Comme nous l'avons souligné au troisième chapitre, les vieillards aiment beaucoup transmettre des leçons de vie à l'héroïne. Cette caractéristique s'inscrit sous le trait *didactique* dans la constellation de la bienveillance et joue un rôle important entre les deux générations. Rappelons qu'à travers ce rôle, ils se sentent utiles. Ces leçons de vie, transmises oralement ou par l'exemple, sont à connotations multiples : historique, disciplinaire, créatif, philosophique ou spirituelle. Ce trait concerne presque tous les vieillards rencontrés, étrangers ou non à la famille de Christine ou Gabrielle. Mais, Monsieur Saint-Hilaire dans le récit « Le vieillard et l'enfant », le vieux missionnaire dans « Le bal chez le gouverneur », *Father Perfect* et Miss Shaw dans « Un oiseau tombé sur le seuil » sont les vieillards les plus significatifs des écrits autobiographiques, selon le point de vue de la narratrice. D'ailleurs, la narratrice apprécie pleinement ses rencontres avec ces aînés. Elle fait clairement part au lecteur des bienfaits qu'ont apportés ces êtres dans sa vie à la fois au moment où elle était plus jeune, selon l'histoire, et selon le récit où elle raconte en tant que narratrice des épisodes de sa vie.

Dans « l'espace autobiographique<sup>6</sup> », en opposition à la constellation de la bienveillance, il appert que plusieurs vieillards ressentent de la nostalgie. Notre analyse révèle que la constellation de la tristesse, qui comprend cinq traits de caractère, concerne essentiellement les aînés de la famille de la narratrice, sauf

---

<sup>5</sup> Nous soulignons le nom *Father*.

<sup>6</sup> Le concept ou la formule « espace autobiographique » est emprunté à Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, p. 26.

exceptions. Le premier trait, *nostalgique*, sous-tend la mélancolie, les regrets ou les remords. Les vieillards les plus nostalgiques sont grand-mère Émilie, Éveline et Mélina, et Édouard et Léon. À l'extérieur de la famille, monsieur Saint-Hilaire, Father Perfect et Miss Shaw sont représentés comme des vieillards plutôt heureux, qui présentent de rares signes de nostalgie. Parmi les autres personnages âgés, en dehors de la famille de l'héroïne, et dont l'apparition est très ponctuelle, aucun ne manifeste ce sentiment de tristesse.

Le trait *abandonné* évoque un état de solitude subi, qui crée une impression d'inutilité ou d'incompréhension. D'une façon ou d'une autre, tous les membres de la famille de la narratrice se sentent abandonnés. À propos des autres vieillards, qu'il s'agisse de Father Perfect, de Miss Shaw, des dames de Castries ou tout autre personnage âgé extérieur à la famille de Christine ou Gabrielle, nous avons observé qu'aucun ne se plaint d'être abandonné ou souffrant de solitude, à l'exception de monsieur Saint-Hilaire, dans le récit «Le vieillard et l'enfant», qui fait allusion à ses enfants qui ne viennent jamais le visiter et à la vieillesse qui semble imposer cet état. Autrement, la tristesse vécue sous le trait *abandonné* ne se détecte que dans la famille de Christine ou Gabrielle.

Sous le paradigme de la tristesse, nous retrouvons aussi le trait *culpabilisant*, un trait spécifique à certains vieillards de la famille de Christine et très marquant dans sa vie, d'après le discours de la narratrice. Cette manifestation s'observe surtout chez Éveline dans le récit «La Route d'Altamont», mais aussi chez grand-mère Émilie. On retrouve également ce trait chez Édouard, le père de Christine. Chez la mère de Christine, au moment où celle-ci lui annonce son désir de partir pour l'Europe, sa peine est si grande et déstabilisante qu'elle ne sait comment réagir autrement qu'en attaquant Christine avec des reproches violents, blessants, voire incompréhensibles, et ainsi, elle la culpabilise. Pour sa part, grand-mère Émilie manifeste différemment cette attitude culpabilisante. Elle porte en elle un sentiment d'incompréhension, qui

remonte loin dans sa vie, du temps où grand-père Landry l'a contrainte à quitter le Québec pour venir s'établir au Manitoba. En conséquence, elle devient colérique et son discours peut être culpabilisant pour ses proches. Et il arrive à Édouard, dans ses vieux jours, d'employer des mots ou des comparaisons blessantes qui semblent avoir marqué Christine et suscité chez elle un sentiment de culpabilité face à son père. Bref, le trait de caractère *culpabilisant* s'observe essentiellement dans la famille de Christine. Et c'est elle qui ressent de la culpabilité.

Au sein de la constellation de la tristesse, nous retrouvons aussi le trait *fragile*, qui se rapporte à un état psychologique découlant de la fragilité physique. Au deuxième chapitre, nous avons étudié cette caractéristique qui montre que plus les personnages âgés vieillissent, plus ils s'affaiblissent et se fragilisent physiquement; ils ne se sentent plus aussi combattifs et solides qu'auparavant pour affronter les aléas de la vie. La défaillance de leur mémoire les affecte particulièrement. Cette fragilité physique influence leur moral et fragilise ainsi leur état psychologique. Ce constat rend les vieillards tristes. Cet état de fragilité est une caractéristique qui se remarque beaucoup dans la famille du personnage principal, mais il touche également l'ensemble des personnages, puisque tous désirent préserver leur autonomie et leur fierté, et ne dépendre de personne afin de masquer leur vulnérabilité tant physique que psychologique.

Finalement, le trait *méprisé* exprime un sentiment négatif lorsqu'un aîné a été déconsidéré ou lésé par rapport à un besoin ou à un droit touchant à sa culture, à son identité ou à son autonomie. Ces personnages qui éprouvent une forme ou une autre de mépris portent en eux du ressentiment qui, lorsqu'il refait surface, les plonge dans un état de tristesse. Grand-mère Émilie, Éveline et Mélina, et Édouard et Léon Roy dans leurs vieux jours se sentent méprisés d'une manière ou d'une autre. En conséquence, ils portent en eux, comme nous l'avons vu au troisième chapitre, une

sorte de blessure ou de ressentiment qui soit les attriste, soit les rend colériques ou encore qui leur donne le vague-à-l'âme.

Somme toute, dans les écrits pseudo-autobiographiques, selon le regard de la narratrice adulte, les vieillards sont représentés comme des êtres bienveillants envers Christine. Ses parents ainsi que les aînés étrangers à sa famille prennent tous soin d'elle et tous ont une fonction *maternante* ou *paternelle* de même que *didactique* envers elle. À cet égard, monsieur Saint-Hilaire joue un rôle important pour elle.

Par contre, toujours selon la narratrice adulte, la représentation des aînés s'avère très nostalgique, puisque tous les membres de sa famille souffrent de ce trait de caractère, et par le fait même le personnage de Christine aussi. De plus, cette profonde tristesse amène certains aînés de sa famille à prendre une attitude culpabilisante envers Christine.

Notre analyse nous révèle que, selon le discours de la narratrice aînée, dans l'autobiographie, les vieillards présentent des signes de bienveillance plus manifestes et plus significatifs sur Gabrielle que ceux repérés dans les textes pseudo-autobiographiques sur Christine, – à l'exception du récit « Le vieillard et l'enfant », avec monsieur Saint-Hilaire, dans *La Route d'Altamont* – particulièrement dans la deuxième partie de *La Détresse et l'Enchantement*, « Un oiseau tombé sur le seuil », alors que Gabrielle a vingt-huit ans, qu'elle a quitté le nid familial et qu'elle voyage en Europe.

La représentation physique des vieillards de la famille de l'héroïne paraît bien plus négative que celle des aînés à l'extérieur. De la même manière, les membres de sa famille sont beaucoup plus tristes que les vieillards rencontrés en dehors de sa famille. En conséquence, nous concluons que la représentation physique négative ainsi que la représentation psychologique reliée aux caractéristiques de la

constellation de la tristesse participent à l'expression du sentiment d'étouffement, de non-liberté et de culpabilité que Christine-Gabrielle éprouve dans son milieu familial et qui est transmis au lecteur par la narratrice.

Dans un sens diamétralement opposé, la représentation physique positive des vieillards qui sont à l'extérieur de la famille de l'héroïne de même que la représentation psychologique reliée aux traits de la constellation de la bienveillance contribuent à l'expression de liberté, des possibilités en l'avenir et de l'espoir en la vie que Christine-Gabrielle ressent dès qu'elle sort du giron familial. Bien que les vieillards de la famille de l'héroïne soient souvent bienveillants, nous estimons, selon notre interprétation de la situation narrative et ce que nous percevons du discours de la narratrice, qu'il y a des vieillards à connotation négative, issus de sa famille, source de culpabilité pour elle – essentiellement sa mère –, et qu'il y a des vieillards à connotation positive qui sont à l'extérieur de sa famille – notamment monsieur Saint-Hilaire et Father Perfect, « Le Père Parfait », qui en sont les figures les plus marquantes –, source de bienveillance et horizon d'espoir.

Les vieillards issus de la famille de la protagoniste et ceux de l'extérieur incarnent tous d'une manière ou d'une autre l'expérience, la tradition et la sagesse<sup>7</sup>, certes. Et les aînés les plus importants assument tous une fonction didactique que Genette appelle fonction idéologique. Mais tous n'ont pas le même impact sur l'héroïne. D'après notre analyse et selon le point de vue de la narratrice, il existe un rapport douloureux entre l'héroïne et les vieillards de sa famille par opposition à un rapport heureux entre elle et les autres vieillards. En ce sens, l'autobiographie *La Détresse et l'Enchantement* confirme l'importance et le rôle bienfaiteur des vieillards dans la vie de Gabrielle Roy.

---

<sup>7</sup> Voir Paula Gilbert Lewis, *The Resignation of Old Age, Sickness, and Death in the Fiction of Gabrielle Roy*, *op. cit.* p. 49-66.

Bien que nous ne voulions prêter aucune intention à l'auteure, il serait tentant d'expliquer par quelques hypothèses la si grande présence des vieillards dans l'œuvre de Gabrielle Roy. Ce peut être une manière de recréer une famille, spécialement avec *Father Perfect*, au sein de laquelle les relations sont harmonieuses, et de jouir d'un regard encourageant et bienveillant, jamais culpabilisant. On pourrait croire que l'auteure tente de vivre des expériences positives ainsi que des échanges tendres qu'elle n'a probablement pas connus et qu'elle aurait voulu vivre avec ses propres parents, surtout sa mère. En même temps, ces relations intergénérationnelles profondes et satisfaisantes avec des aînés extérieurs à sa famille deviennent peut-être la meilleure façon de calmer un sentiment de culpabilité par rapport à sa mère qui ne cesse de remonter à sa conscience, qui la hante jusque dans sa propre vieillesse et face auquel elle ne sait que faire pour réparer l'irréparable. Ce peut être aussi une façon de contrer les sentiments hostiles que sa mère entretenait à son égard.

Les vieillards accueillent Gabrielle Roy, et son alter ego, inconditionnellement, ne la jugent pas et ne lui font aucun reproche. Ainsi, elle se sent aimée, écoutée et comprise et elle semble pouvoir combler nombre de carences affectives. Cette grande famille d'aînés, parfaite et inventée, crée un environnement où l'épanouissement personnel et créatif devient possible. Ces vieillards savent transmettre un message d'espoir en témoignant qu'il y a un sens aux cycles de la vie, de la jeunesse à la vieillesse jusqu'à la mort. De surcroît, ils se font rassurants face à l'espèce humaine, croyant bien plus en la bonté de la nature humaine qu'en son côté obscur et destructeur.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus étudié

Roy, Gabrielle, *La Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Boréal Compact, n° 7 », 1996 (1984), 511 p.

\_\_\_\_\_, *La Route d'Altamont*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Boréal Compact, n° 47 », 1997 (1966), 163 p.

\_\_\_\_\_, *Rue Deschambault*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Boréal Compact, n° 46 », 1993 (1955), 262 p.

### Corpus critique

Boucher, Jean-Pierre, « Recueil et voyage : *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy », *Littératures*, n° 6, 1991, p.39-57.

Chadbourne, Richard, « Essai bibliographique : cinq ans d'études sur Gabrielle Roy, 1979-1984 », dans *Études littéraires*, vol.17, n° 3, 1984, p. 595-609.

Gagné, Marc, *Visages de Gabrielle Roy, l'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1973, 325 p.

Delson-Karan, Myrna, « L'esthétique de Gabrielle Roy : " Le vieillard et l'enfant", Francographies, *Bulletin de la Société des professeurs français et francophones d'Amérique*, 1988, p. 209-218.

Fauchon, André (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Actes du colloque soulignant le cinquantième anniversaire de Bonheur d'occasion du 27 au 30 septembre 1995, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, 756 p.

Gaulin, Michel, « *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy », *Incidences*, n° 10, août 1966, p. 27-38.

Gilbert-Lewis, Paula, *The Literary Vision of Gabrielle Roy : An Analysis of her Works*, (s.l.), Birmingham, Summa Publications, 1984, 319 p.

- \_\_\_\_\_, « The Resignation of Old Age, Sickness, and Death in the Fiction of Gabrielle Roy, *The American Review of Canadian Studies* », 11.2, Fall 1981, p. 49-66.
- \_\_\_\_\_, « Tragic and Humanistic Visions of the future : The Fictional World of Gabrielle Roy », *Quebec Studies* 1.1, Spring 1983, p. 234-245.
- \_\_\_\_\_, « Trois générations de femmes : le reflet mère-fille dans quelques nouvelles de Gabrielle Roy », *Voix et images*, vol. 10, n° 3, printemps 1985, p. 165-176.
- Harvey, Carol J, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Manitoba, Éditions des Plaines, 1993, 273 p.
- Hesse, M.Gudrun, *Gabrielle Roy par elle-même*, Montréal, Michelle Tisseyre, Éditions Stanké, 1985, 179 p.
- Légaré, Céline, « Gabrielle Roy, romancière de l'espoir et de la détresse », *Perspectives*, octobre 1972, p. 2-4, 6-7.
- Ricard, François, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Boréal compact, n° 110 », 2000, 646 p.
- Ricard, François, *Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada*, Montréal, Éditions du Boréal, 1992, 203 p.
- Saint-Martin, Lori, « Gabrielle Roy et la critique au féminin », dans *Voix et images*, vol. 20, n° 2, hiver 1995, p. 463-466.
- \_\_\_\_\_, *Lectures contemporaines de Gabrielle Roy. Bibliographie analytique des études critiques (1978-1997)*, Montréal, Éditions du Boréal, collection « Les Cahiers de Gabrielle Roy », 1998, 189 p.
- \_\_\_\_\_, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota bene, collection « Essais critiques », 1999, 331 p.
- \_\_\_\_\_, « Mère et monde chez Gabrielle Roy », dans *L'Autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, Tome I, Montréal, XYZ Éditeur, 1992, p. 117-138.
- Saint-Pierre, Annette, *Gabrielle Roy. Sous le signe du rêve*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, collection « Soleil », 1975, 137 p.

Socken, Paul, Gabrielle Roy : An Annotated Bibliography, dans Lecker, Robert, David, Jack, *The Annotated Bibliography of Canada's Major Authors*, Dowsview, ECW Presse, 1979, p. 213-262.

Wiktorowicz, Cécilia, « Fonctions et signification du narrataire autobiographique chez Gabrielle Roy », dans Madeleine Frédéric (dir.), *Entre l'histoire et le roman : la littérature personnelle*, Bruxelles, Centre d'études canadiennes de l'université de Bruxelles, 1992, p.77-99.

### Références théoriques

Barthes, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points », 1973, 105 p.

Charles, Michel, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, 388 p.

Ducrot, Oswald, et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil, 1995 (1972), collection « Essais, n° 397 », 817 p.

Dufays, Jean-Louis, *Pour une lecture littéraire*, Bruxelles, De : Boek, Paris : Duculot, 1996, p. 317.

\_\_\_\_\_, Jean-Louis. *Stéréotype et lecture*, Bruxelles, Pierre Mardaga, collection « Philosophie et langage », 1994, 375 p.

Eco, Umberto, *Lector in fabula*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985 (1979), 313 p.

\_\_\_\_\_, *Les limites de l'interprétation*, trad. de l'italien par Myriem Bouzaher Paris, Grasset, 1992, 406 p.

Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1972, 285 p.

Gervais, Bertrand, *Tensions de lecture*, Collection « Groupe de recherche sur la lecture », Université du Québec à Montréal, cahier n° 4 Recherches et documents, 1991, 117 p.

Grand'Maison, Jacques et Solange Lefebvre, *La part des aînés. Recherche-action*, quatrième dossier, Cahier d'études pastorales 13, Montréal, Fides, 1994, 362 p.

- Hamon, Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette université, 1980, 245 p.
- \_\_\_\_\_, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, collection « Écriture », 1984, 227 p.
- \_\_\_\_\_, « Pour un statut sémiologique du personnage », dans *Poétique du récit*, Paris, Édition du Seuil, collection « Point », n° 78, 1977 (1972), 181 p.
- Jouve, Vincent, *L'effet-personnage*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Écriture », 1992, 271 p.
- Iser, Wolfgang. *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Pierre Mardaga, collection « Philosophie et langage », 1985 (1976), 405 p.
- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Tel », n° 169, 1978, 333 p.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Poétique », 1975, 357 p.
- Melançon, Joseph, « Le statut discursif de l'axiologie », *Recherches Sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 4, 1984, p. 253-272.
- Roy, Max, « Stratégies de lecture dans le roman contemporain », *Tangence*, n° 39, mars 1993, p. 76-88.
- Todorov, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points », n° 120, 1978 (1971), 188 p.
- Vignaux, Georges, *L'argumentation : du discours à la pensée*, Paris, Hatier, collection « Optiques philosophie », 1999, 79 p.